LE CHATEAU DES ATRIDES.



Romans du même auteur.

Une Grossesse.	1	vol. in 8°.
Corps sans Ame.	2	—
Une Fleur à vendre.	2	—
Le Tentateur.	1	—
Le flagrant Délit	2	—
Les Parasites.	2	—
Les premières Rides.	2	—
Le Bâtard.	2	—
Le neveu d'un Lord.	2	—
La rente Viagère.	2	—
Le banquier de Bristol.	2	—
Quatre ans sous Terre.	5	—
L'honneur d'une Femme.	2	—

Poésie.

Pervenches.	1	vol. in-12.
Macbeth (*Traduct. littérale en vers*).	1	vol. in-18.

Romans sous presse.

Amélie.	2	vol. in-8°.
Les Alcôves.	2	—
Le masque de Velours	2	—

LAGNY. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

LE CHATEAU

DES ATRIDES

PAR

JULES LACROIX.

O domus infelix!
A deed without name.
Les Sorcières de Macbeth.

2

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1843.



I.

Avant de raconter la scène terrible qui se déroulait aux yeux de M. de Langlade, il faut dire ce qui s'était passé dans la soirée au château, tandis que tout paraissait calme et plongé dans le sommeil.

Le comte était remonté de bonne heure dans son appartement; il y était resté seul; Joseph lui-même n'avait pu d'abord pénétrer dans cette chambre où devait s'accomplir quelque chose de sinistre.

Nous avons dit que la chambre à coucher du comte était tendue de lugubres tapisseries mobiles, derrière lesquelles se trouvaient plusieurs secrètes issues.

Minuit sonnait. La chambre était déserte; deux bougies vacillantes ne projetaient sur les murailles que de faibles clartés; et, de temps à autre, un vent froid, qui semblait venir d'une cave humide, soulevait un large et pesant rideau.

Tout à coup ce rideau s'écarte: un homme parait, tout pâle, effaré... c'est le comte. Il referme brusquement une porte cachée dans la muraille, et laisse retomber le rideau.

— Oh ! s'écrie-t-il en se frappant le front, serait-il possible !... Quel bonheur !... Mais ai-je bien compris ?... La malheureuse ! si elle m'avait reconnu !... si c'était pour me tromper !... Non, non ! elle a dit vrai ! On ne ment point lorsqu'on va mourir !... Je dois la croire cette fois du moins... Oh ! continua-t-il avec une joie sombre, elle n'est pas sa mère ! Je suis donc moins coupable ? Je puis être heureux encore !...

Il s'assit dans un fauteuil, et parut longtemps réfléchir.

— Pourtant si elle avait menti ! reprit-il en fronçant le sourcil avec inquiétude. L'infâme ! C'était mon mauvais ange !...

Il marcha quelque temps, rêveur et pensif ; puis, s'arrêtant tout à coup et regardant à sa montre :

— Voici le moment ! murmura-t-il.

Le comte prit une sonnette d'argent, et l'agita. Presque au même instant, on frappait à sa porte, et Joseph paraissait avec une mine longue et blafarde qui n'annonçait pas une grande résolution.

— Entre, dit le comte en refermant aussitôt la porte à double tour.

Joseph était frissonnant depuis plus d'une heure; le pauvre diable savait bien qu'une exécution plus sanglante encore que la veille, se préparait sans doute et l'attendait. Ses genoux ployaient sous lui; il était d'une faiblesse étrange, et des bourdonnements sinistres tintaient dans ses oreilles.

— Joseph, dit le comte d'un air sombre, es-tu bien disposé, ce soir? C'est maintenant que j'ai besoin de ta vigueur et de ton

courage... Je vais les mettre à une rude épreuve !

— Monsieur le comte... est trop bon... balbutia machinalement Joseph.

En même temps il allongeait une main tremblante, pour saisir l'instrument de supplice qu'il croyait voir dans la main du comte.

— D'abord, Joseph, tu vas t'envelopper dans cette robe grise et rabattre ce capuchon sur ta tête.

Ce fut alors que Joseph claqua des dents ; il crut, à n'en pas douter, que cette fois il devait être lui-même le patient : la robe grise et le capuchon avaient une effrayante analogie avec ceux de l'infortuné qu'il avait mission de fustiger toutes les nuits.

— Eh bien ! dépêche-toi ! dit le comte. Mets ceci...

Joseph restait muet et stupide.

— Ah ça! drôle, je n'ai pas le temps d'attendre: il n'y a pas une minute à perdre... L'opération sera longue, et le jour pourrait nous surprendre! Arrange-toi, vite!

Et le comte lui jeta sur les épaules la robe grise et la cagoule.

— Monsieur... Monsieur le comte, au nom du ciel! bégaya Joseph, plié en deux de frayeur, ne me punissez pas! je vous en conjure! Je serai plus docile... je frapperai plus fort une autre fois!...

— Que veux-tu dire, imbécile? la peur te fait divaguer. Mets ceci vite, allons!

— Monsieur le comte, je vous jure que je frapperai d'une manière soignée!... essayez aujourd'hui seulement... Vous allez voir quels coups de trique!... Oh! j'ai le poignet

solide !.. Je parie que je vais lui faire des trous superbes dans les épaules... Je parie que le sang va jaillir au plafond !

— Je commence à te comprendre, butor : tu es en humeur de frapper aujourd'hui... Mais il ne s'agit pas de coups de fouet pour le moment ; c'est bien autre chose !

— C'est bien autre chose ?... bégaya Joseph avec une contraction de mâchoire des plus fantastiques. Ah ! bon Dieu, qu'est-ce qui s'apprête ?...

— Si tu fais le poltron, prends garde ! Je te répète que je veux des gens dévoués et résolus ! Du reste, ne t'inquiète pas trop d'avance : je sais que tu n'as pas une grande vocation pour le métier de bourreau, et que ta sensibilité souffre, quand tu fustiges des épaules vivantes... Mais, je t'en réponds, la personne que je vais te confier ne sentira

rien... ni cris, ni pleurs, ni contorsions! Elle sera froide, immobile!...

—Jésus! dit Joseph d'une voix faible, tout près de s'évanouir.

Et tandis qu'il s'appuyait contre un meuble pour garder son équilibre, le comte lui passa, moitié de gré, moitié de force, la robe longue et flottante qui l'enveloppa tout entier comme un trappiste. Le comte lui rabattit sur la figure un capuchon percé de deux trous à l'endroit des yeux.

Alors Joseph, se redressant tout à coup et se trouvant comme emprisonné dans un sac, jeta un cri perçant, et tomba à genoux les mains jointes.

—Oh! c'est trop fort! dit le comte furieux, tu m'échauffes la bile... Attends! attends! puisque tu veux décidément jouer le rôle de

condamné, je vais faire venir ici quelqu'un qui va te caresser les épaules !

Et le comte, s'élançant vers une petite porte, la même qui donnait tous les soirs passage au condamné mystérieux, appela d'une voix rude et impérative :

— A moi ! à moi, vous autres !

Puis, il décrocha de la muraille un fouet armé d'épingles et de clous, qu'il fit siffler avec violence.

Le malheureux Joseph, comprenant que les supplications étaient vaines et qu'il ne pouvait échapper au supplice, avait pris stoïquement son parti ; et, toujours à genoux, les mains jointes, arrondissant le dos, il attendait le châtiment terrible.

— Allons ! dit le comte en le prenant par dessous un bras et le relevant avec force. Je

te pardonne pour cette fois-ci... Prends-y garde! la moindre hésitation te coûterait cher! il ne te resterait pas sur les épaules un brin de peau... Peut-être même en serais-tu quitte à moins bon marché!... Vite, suis-moi... tiens, prends ces tenailles, ces clous, ce marteau, cette lanterne sourde... Ils nous seront nécessaires tout à l'heure.

— Ah! mon Dieu! que va-t-il se passer!... Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines! pensa Joseph, qui se rappelait avec effroi ce que le comte avait exigé de lui quelques heures auparavant.

M. de Rosmandas souleva le rideau qui masquait la porte, par laquelle il était rentré dans sa chambre avant l'arrivée de Joseph. Mais soudain, comme frappé d'une idée, il fit quelques pas dans l'appartement et poussa un ressort caché dans l'angle d'une muraille : aussitôt un craquement se fit entendre et le

parquet s'ouvrit à la place même où Fernand avait disparu.

Le comte s'approcha de cette trappe béante ; et, penchant la tête au dessus du gouffre qu'il éclairait avec une bougie, il regarda tout au fond avec anxiété.

— Bien ! murmura-t-il.

Et presque au même instant le parquet se rejoignit. Pendant ce temps-là, Joseph demeurait immobile comme une statue de moine. Armé de ses tenailles, de ses clous et de son marteau, il avait assez l'air d'un bourreau voilé du Conseil des Dix, qui se dispose à torturer quelque victime.

— Viens ! dit le comte en lui montrant la porte secrète qu'il venait d'ouvrir derrière le rideau. Sous peine de la vie, Joseph, je te défends de prononcer une parole ! Agis sans

rien dire... Fais ce que je te commanderai.

Le maître et le serviteur disparurent ensemble derrière le rideau qui retomba sur eux. Une porte se referma doucement, et des pas résonnèrent avec un bruit souterrain dans l'épaisseur du mur.

II.

M. de Langlade, toujours abrité derrière l'arbre qui l'empêchait d'être vu, considérait avec horreur le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Mais, avant de décrire cette scène, nous

transporterons le lecteur à une autre époque.

C'était quelques jours avant la mort de la dernière comtesse de Rosmandas. Depuis un mois environ, le comte et sa femme avaient ensemble de fréquentes discussions dont personne au château ne pénétrait le motif. Tout le monde savait qu'autrefois madame de Rosmandas avait eu sur le comte un grand empire ; elle était d'un caractère ferme, énergique ; et, bien que sa beauté ne fût pas irréprochable, cependant il eût été difficile de voir une femme plus attrayante. Le comte l'avait d'abord aimée follement ; c'est en vain que plusieurs de ses amis s'étaient efforcés de le détacher de cette femme, avec laquelle il avait longtemps vécu, disait-on, avant de l'épouser. Théonie pourtant (c'était le nom de cette femme) avait employé toutes les ressources d'un esprit inventif et résolu, afin

d'amener le comte à un mariage si important pour elle : Théonie ne possédait pas de fortune ; et sa famille, quoique fort honnête, vivait dans la gêne et l'obscurité.

Le comte, qui n'avait pas eu beaucoup à se louer de son premier mariage, était peu disposé à en contracter un second ; d'ailleurs, rien ne l'obligeait à changer sa manière de vivre : il se trouvait heureux avec une compagne qu'il aimait de toute son âme, bien qu'ils ne fussent pas unis ensemble par des nœuds légitimes. Théonie, qui se faisait appeler comtesse de Rosmandas par tous les gens du château, n'avait pas réussi encore à se faire donner ce titre dans un monde peu indulgent et envieux : son histoire était trop bien connue. Il y avait donc pour elle de grands obstacles à vaincre ; mais, loin de désespérer, elle redoublait d'opiniâtreté, de séductions et d'adresse. Bien souvent, pour

donner plus de force à ses prières, elle employait le secours des larmes ; elle feignait d'être malade, et s'évanouissait presque à volonté. Le comte finit par lui promettre de l'épouser si elle le rendait père.

Quelque temps après cette promesse, Théonie devenait enceinte. Le comte, forcé alors de s'absenter quatre mois pour des affaires importantes, revint au château quand la grossesse était fort avancée. Qnoiqu'il eût déjà un fils, il paraissait enchanté d'avoir bientôt un autre enfant; car il n'avait jamais eu pour Fernand qu'une affection très contestable; et la haine qu'il portait autrefois à la mère de ce jeune homme, semblait retomber par moments sur le fils. La première comtesse de Rosmandas avait eu, pendant son mariage, une liaison coupable : tout le faisait présumer du moins.

Lorsque Théonie accoucha, M. de Rosman-

das fut dans une joie inexprimable ; il couvrit à la fois la mère et la fille de brûlantes caresses ; et son cœur, longtemps desséché par le scepticisme et le chagrin, parut tout à coup s'amollir et renaître. La jeune femme, au comble de ses vœux, n'eut pas besoin de rappeler à M. de Rosmandas la promesse qu'il avait faite ; il en parla le premier, et fixa pour le mariage une époque très prochaine.

Une fois mariée, Théonie, qui n'avait plus à craindre d'être renvoyée un jour sans fortune et sans nom, montra dès-lors son véritable caractère : exigeante, maussade, impérieuse, elle tourmentait tous les domestiques, excepté Marianne qu'elle semblait aimer de prédilection. Bientôt l'humeur de Théonie ne se cacha même plus devant le comte ; elle ne l'avait jamais aimé sincèrement ; et ce mariage si longtemps désiré n'é-

tait qu'un brillant appât à sa convoitise, à son orgueil.

Plusieurs années s'écoulèrent, pendant lesquelles les deux époux achevèrent de s'aigrir l'un contre l'autre. Le seul lien d'affection qui les empêchât encore de se séparer, c'était leur fille Marie : belle, douce et charmante, elle avait un caractère angélique ; et Raphaël n'eût pas voulu d'autre modèle lorsqu'il peignait ses adorables vierges aux blonds cheveux. Le comte avait pour sa fille une tendresse profonde ; c'était une espèce de culte : du matin au soir il la couvrait de baisers, et demeurait devant elle en extase. Il est vrai qu'on n'aurait pu voir une plus ravissante jeune fille : dès sa première enfance, elle avait annoncé toutes ces heureuses dispositions, cet esprit vif et pétillant, qui font l'orgueil d'un père.

Fernand semblait peut-être encore plus

idolâtre de sa jeune sœur; il ne pouvait vivre un instant loin d'elle; il l'aimait comme le Napolitain aime sa Madone. Tous les désirs, tous les caprices enfantins de Marie, il les devinait en quelque sorte, et s'empressait de les satisfaire. Il était comme son esclave, comme l'instrument de sa pensée. Marie voulait-elle un nid d'oiseau placé sur la pointe des rocs, ou dans les dernières branches des plus grands arbres : Fernand grimpait à l'instant même, avec une agilité de singe, au risque de se casser mille fois le cou. Marie aimait singulièrement les fleurs et les papillons; chaque fois qu'elle voyait passer dans l'air un de ces beaux Sphinx aux ailes de pourpre et d'or, qui ressemblent dans leur vol à des pierreries vivantes, la folâtre et naive enfant poussait des cris de joie et de convoitise en tendant les bras vers le bel insecte : et Fernand accourait. Alors, muni d'un filet de gaze, il s'élançait comme un fou à

la poursuite du papillon ; rien ne l'arrêtait, ni les plates-bandes, ni les massifs, ni les murs ; il franchissait tous les obstacles sans prendre un instant de repos ; et revenait souvent, après une heure de course vagabonde, hors d'haleine et n'en pouvant plus, mais tout fier avec sa proie qui se débattait dans la prison de gaze. Le beau visage de Marie était rayonnant de joie ; elle sautait au cou de son frère et l'appelait son petit ange. Chaque matin elle était sûre de trouver, à son réveil, tous les vases de sa chambre garnis de fleurs nouvelles, de ces belles fleurs, toutes chargées d'arômes, qui croissent au soleil sur le flanc des montagnes de la Provence.

Le frère et la sœur grandirent l'un près de l'autre dans une intimité charmante. C'était parfois un gracieux et touchant spectacle que ces deux jeunes têtes, inclinées sur le

même livre, l'une blonde et rose, l'autre un peu hâlée déjà et couronnée de magnifiques cheveux noirs.

M. de Rosmandas, malgré ses préventions injustes contre Fernand, ne pouvait se défendre d'une certaine émotion quand il voyait le frère et la sœur échanger entre eux si naïvement leurs caresses innocentes : ses yeux alors se remplissaient de larmes, son cœur palpitait d'attendrissement.

Mais déjà Fernand était sorti de l'enfance. C'était un bel et robuste adolescent, qui ne grimpait plus aux arbres pour dénicher les oiseaux ; ses journées tout entières se passaient dans les fatigues de la chasse. Marie, plus jeune de quelques années, était encore un enfant : aussi continuait-elle de prodiguer à son frère les mêmes baisers, les mêmes caresses ; mais alors Fernand semblait embarrassé, devant son père surtout ; et, re-

poussant un peu Marie avec un sourire triste et contraint, il rougissait tour à tour et pâlissait, comme s'il venait de commettre une action blâmable. Au fait, la contenance rude et sévère du comte devait faire comprendre à Fernand que toutes ces mignardises folâtres, tous ces puériles épanchements de tendresse fraternelle, ne plaisaient guère à M. de Rosmandas. Celui-ci frappait du pied avec impatience ; son visage s'assombrissait, et le froncement de ses sourcils révélait une sourde colère. Cependant la petite Marie, ne pouvant comprendre ce qui fâchait son père, ne trouvait rien de mieux pour le mettre de bonne humeur, que de courir à lui, les bras étendus, de se pendre à son cou, avec de charmants éclats de rire. En effet, le comte se calmait comme par enchantement; à chaque baiser de sa fille, son front rayonnait, et ses yeux, tout à l'heure sombres et mécontents, annonçaient le bonheur et l'ivresse.

Une année encore se passa. Un soir que Fernand était rentré fort tard de la chasse, après un orage épouvantable, Marie, toute pâle d'inquiétude courut vers lui et le serra longtemps dans ses bras en poussant des sanglots. Fernand, qui venait d'échapper à un grand péril, partageait l'émotion de sa jeune sœur, et l'étreignait contre sa poitrine, en la couvrant de baisers et de larmes. Tout à coup une porte s'ouvre : le comte paraît ; et, séparant avec violence le frère et la sœur, il repousse Fernand d'un bras furieux.

— Fernand, dit-il d'une voix sourde, je vous défends à l'avenir d'embrasser votre sœur.

Ce fut un coup de foudre pour Marie ; elle demeura frappée de stupeur, muette : Fernand lui-même croyait rêver. Après avoir prononcé ces étranges paroles, M. de Rosmandas s'était retiré aussitôt ; et ce fut quel-

ques minutes plus tard seulement, que le jeune homme, tout abasourdi, put comprendre qu'il n'était pas sous l'empire d'un songe. Marie ne disait rien, elle pleurait.

Depuis ce jour-là, Fernand n'avait point embrassé sa sœur ; il était sombre et troublé devant elle, bien qu'il l'aimât toujours avec idolâtrie, et, chose étrange! quand il voyait son père donner un baiser à la jeune fille, Fernand tressaillait de tout son corps, et sa physionomie se rembrunissait.

La comtesse de Rosmandas ne témoignait à sa fille que des sentiments peu maternels ; elle était pour elle froide, sévère, et d'une humeur inégale. Toujours elle trouvait à redire à la conduite de Marie, bien que la pauvre enfant fût douce et bonne comme un ange : c'est au point que maintes fois le comte avait pris le parti de la fille contre la mère, et que cette enfant, qui aurait dû être

pour les deux époux un lien d'amour et de tendresse mutuelle, n'était véritablement qu'un brandon de discorde. Marie aimait pourtant sa mère ; mais ces deux natures ne pouvaient sympathiser ensemble, et souvent la simple et naïve jeune fille se reprochait de ne pas avoir assez de tendresse pour celle qui lui avait donné la vie.

Deux ou trois fois, une femme que personne ne connaissait dans le château, était venue parler secrètement à la comtesse : alors on aurait pu entendre, dans la chambre où se passait l'entretien, une discussion vive mêlée de reproches et de sanglots. Cette femme, que M. de Rosmandas n'avait aperçue que par hasard peut-être, cherchait tous les moyens de rencontrer Marie ; un jour même, arrêtant la jeune fille au passage, elle la prit dans ses bras et la serra contre son cœur. Marie, tout effrayée, crut que cette femme était

folle, et poussa des cris ; l'étrangère, frappée de saisissement, s'enfuit et disparut au fond d'un corridor. Le comte eut l'air d'ignorer ce qui avait causé la terreur de sa fille ; mais la comtesse, arrivant tout éperdue, questionna Marie, et voulut savoir si la femme inconnue n'avait rien dit en l'embrassant. Madame de Rosmandas ne sembla rassurée qu'après avoir eu la conviction qu'aucune parole n'était sortie des lèvres de la folle, comme elle l'appelait.

Une année environ après cette bizarre aventure, Marie, assise un soir devant son balcon, chantait une romance italienne en s'accompagnant sur la harpe : c'était une musique douce et pleine de mélancolie, qui faisait merveilleusement ressortir la voix pure et veloutée de la jeune cantatrice ; les paroles de cet air exhalaient un parfum de tristesse ineffable.

Marie, profondément émue, chantait avec toute son âme, et quelques larmes involontaires brillaient comme des perles sur ses joues.

La soirée était magnifique; une brise tiède, embaumée, arrivait par les fenêtres ouvertes, et portait dans la chambre l'arôme des fleurs. Le disque de la lune montait comme un globe d'argent dans une atmosphère limpide et diaphane, et ses rayons bleuâtres, tombant sur le doux visage de Marie, semblaient la couronner d'une lumineuse auréole. Rien de plus gracieux, rien de plus poétique que cette belle jeune fille arrondissant un bras d'ivoire autour de la harpe: on l'eût prise, en vérité, pour une autre Corinne.

Tandis que Marie s'abandonnait à l'inspiration musicale, elle ne voyait pas sur une pelouse, en face de sa fenêtre, un homme

immobile et debout qui se dessinait tout en noir sur le gazon, resplendissant au clair de lune.

Soudain Marie tressaille ; une corde de sa harpe se brise avec un plaintif gémissement : sa voix meurt... Elle tourne vivement la tête derrière elle...

Au fond de la chambre vaguement éclairée par la lune, elle voit remuer une forme blanchâtre, vague et confuse comme une apparition.

Marie, déjà sous l'influence d'une grande exaltation nerveuse causée par la musique, ne peut se défendre d'une espèce de crainte superstitieuse. Son premier mouvement est de se lever pour voir quel peut être cet objet mystérieux ; mais elle retombe sans force sur son siège en laissant échapper un cri.

Un autre cri, douloureusement comprimé,

lui répond aussitôt; puis cette forme étrange et douteuse, qui remue dans la pénombre, paraît s'approcher en glissant comme un spectre. Marie, les yeux fixes et hagards, ne détache pas sa vue de ce fantôme; elle veut appeler du secours, mais sa langue est paralysée. Alors un reflet de la lune pâle et blafard éclaire un visage blanc comme un linceul!..... On dirait la face d'un cadavre ressuscité un instant par le galvanisme. Marie, glacée d'une terreur mortelle, colle sa main devant ses yeux pour ne pas voir l'horrible fantasmagorie; mais soudain, une main froide comme du marbre se pose sur son cou; elle sent des lèvres glacées s'appuyer sur ses lèvres... Elle s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, elle se trouvait dans les bras de son père. La comtesse de Rosmandas et Fernand prodiguaient à la jeune fille des soins empressés.

— Laissez-moi ! disait Marie encore toute frissonnante. Vous êtes morte ! ne me touchez pas !...

Le comte de Rosmandas et Fernand étaient au désespoir ; ils la croyaient folle. En effet, Marie demeura quelques jours dans cette espèce d'état fébrile qui ressemblait à la démence ; et par moments elle-même n'était pas sûre d'avoir été dans la plénitude de sa raison, lorsqu'elle avait cru voir ce visage pâle et fantastique.

Depuis ce temps, Marie n'avait plus eu de semblables apparitions.

III.

Après ces explications nécessaires à l'intelligence du récit, retournons au drame sombre qui se passait devant M. de Langlade. Deux hommes venaient de poser à terre quelque chose de lourd enveloppé d'un drap

blanc ; l'un de ces hommes, M. de Langlade croyait bien le reconnaître, malgré le costume étrange dont il était revêtu : c'était le comte de Rosmandas. Gêné sans doute dans sa respiration par un masque de couleur brune, le comte avait découvert son visage. Quant à l'autre homme qui semblait obéir au comte, M. de Langlade ne devinait pas qui ce pouvait être : habillé d'une longue robe, et la tête couverte d'un capuchon, ce personnage n'était pas reconnaissable.

— Allons! dit le comte, vite, en besogne! enlevons d'abord cette pierre...

Mais l'homme à la longue robe demeurait immobile, un pied sur sa bêche, dans l'attitude d'un fossoyeur qui se repose ; seulement, le corps de cet homme vacillait de côté et d'autre, comme s'il luttait contre le sommeil. Ce n'était pas le sommeil, mais la ter-

reur, sans doute, qui le faisait ainsi chanceler.

M. de Rosmandas, voyant trembler cet homme, frappa du pied avec colère et lui dit :

— Allons! drôle! il n'y a pas à hésiter! travaillons... Veux-tu que le jour nous surprenne ici... viens... aide-moi; soulève cette pierre!

Joseph, car c'était lui, craignant de pousser à bout la colère de son maître, se décida enfin. Il se pencha vers la pierre sépulcrale où se trouvaient gravés les noms des deux comtesses de Rosmandas; puis, à l'aide d'un levier sur lequel pesait le comte d'un bras vigoureux, l'énorme couvercle fut bientôt soulevé.

— Descends dans le caveau! dit le comte. Tiens, voilà ta bêche; tu vas creuser un pied

de profondeur sur six de longueur. Après cela, je te dirai ce qu'il faut faire... Je viendrai t'aider.

Toutes ces paroles du comte furent prononcées à voix basse ; M. de Langlade en pouvait saisir à peine quelques mots, qui ne formaient pour lui qu'un sens vague et obscur. Quant à Joseph, sa voix était si affaiblie par l'épouvante, qu'elle n'arrivait pas à l'oreille de M. de Langlade.

Jamais encore le pauvre domestique ne s'était vu acteur dans un pareil drame ; il aurait consenti à recevoir deux cents coups de bâton sur les épaules, pour ne pas être chargé du terrible ministère que son inflexible maître le forçait d'accomplir... Car il n'en doutait pas, cet objet lourd et voilé qu'il venait d'apporter avec M. de Rosmandas était un cadavre, et ce cadavre devait être bien certainement celui du malheureux

que Joseph déchirait chaque soir à coups de fouet. La victime n'avait pu résister longtemps à de si affreuses tortures, la mort était venue enfin l'arracher au supplice.

Le bon Joseph était au désespoir ; il se reprochait comme un crime d'avoir rempli l'office de bourreau, lui qui jamais encore n'avait fait de mal à personne, lui qui ne passait jamais devant une toile d'araignée sans délivrer les pauvres mouches captives. Et maintenant il se voyait contraint par le meurtrier d'ensevelir la victime ! Bientôt, peut-être, l'assassinat allait se découvrir !... alors il passerait, lui Joseph, pour le complice de M. de Rosmandas, et monterait sur l'échafaud à la place de son maître !

Tandis que Joseph se livrait à ces poignantes réflexions, le comte semblait méditer profondément. Enfin, celui-ci, relevant tout à coup la tête, regarda le ciel avec une

expression douloureuse, et dit sourdement :

— Oh ! mon Dieu ! pardon ! pardon !

Puis, sans ajouter une parole, il fit signe à Joseph de descendre dans le caveau funèbre. Le domestique obéit, et bientôt une voix souterraine cria au comte que la besogne était achevée.

Alors, un spectacle étrange s'offrit aux yeux de M. de Langlade : le comte et Joseph étaient descendus dans le caveau avec la lanterne, qui projetait à peine une faible clarté au dehors. Tout à coup, un homme s'élance d'un taillis, et poussant avec force le couvercle appuyé tout droit contre un cyprès, il le fait retomber avec un bruit lugubre sur l'entrée du caveau ; ensuite, prenant dans ses bras l'objet mystérieux enveloppé d'un

voile, il l'emporte dans les broussailles, en le traînant à demi contre terre pour en diminuer la pesanteur.

Tout rentra dans le silence : les ténèbres étaient profondes.

IV.

Tandis que ces évènements s'accomplissaient dans le fond du parc, une autre scène aussi mystérieuse avait lieu dans le château.

Marie, après avoir quitté M. de Langlade, était retournée dans sa chambre ; elle s'était

mise au lit, et le sommeil n'avait pas tardé à s'emparer d'elle. Mais à peine était-elle endormie, qu'un bruit sec, comme celui d'une planche qu'on brise, l'éveille en sursaut; puis, à la clarté pâle de sa veilleuse, elle voit un homme s'élancer vers l'alcôve : la porte venait d'être enfoncée. Cet homme était sans doute un malfaiteur.

Marie appelle au secours.

— Silence ! au nom du ciel ! dit le personnage qui vient d'entrer.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous faire ?

Et Marie étendait les bras devant elle, comme pour repousser l'approche de cet homme.

— Quoi ! Marie, tu ne me reconnais pas? dit une voix tendre et caressante.

— Vous, Fernand ! vous ?

— Oui, je viens te sauver! Tout nous favorise... ne restons pas un instant de plus dans cette maison maudite...

— Mon frère! mon bon frère! que je suis heureuse de vous revoir! moi, qui étais dans une angoisse!...

— Oui, chère sœur, on en voulait à mes jours peut-être... mais je suis parvenu à sortir de ma prison... Vous saurez tout plus tard... habillez-vous au plus vite, prenez un costume de voyage: des chevaux nous attendent à la grille.

Marie ne pouvait concevoir le motif d'un si brusque départ : cependant elle connaissait trop son frère et l'affection qu'il lui portait, pour douter un instant de lui.

— Où allons-nous, Fernand? demanda-t-elle.

— Tu le sauras tout à l'heure, mon pauvre ange. Mais vite, il n'y a pas de temps à perdre ; nous courons tous les deux ici les plus grands dangers !

Et Fernand, pour ne pas offenser la pudeur innocente et craintive d'une jeune fille, se retira en dehors de la porte, afin de permettre à Marie de s'habiller.

La toilette de Marie ne fut pas longue ; elle s'enveloppa dans un large manteau, et, sans questionner davantage son frère, elle le suivit dans le corridor. Marie, sans trop s'expliquer les intentions de Fernand, comprenait néanmoins qu'elle n'était pas en sûreté dans le château. Les évènements qui s'étaient passés devant elle quelques heures auparavant, ne lui permettaient plus de croire à l'affection de son père ; ou du moins cette affection avait pris un caractère si étrange, que Marie n'y pouvait plus compter.

Déjà le frère et la sœur, après avoir traversé les galeries ténébreuses, étaient parvenus dans la cour. Elle était déserte. Seulement, deux énormes chiens de garde rôdaient en aboyant au moindre bruit. Mais un mot impérieux de Fernand les fit taire; et, pour donner encore plus de force et d'efficacité à son commandement, il leur asséna de toute sa force un coup de pied sur les reins, qui les fit reculer en grondant.

La grille était entr'ouverte; deux chevaux tout sellés attendaient dans l'avenue; un domestique les tenait par la bride.

Fernand posa sur son genou le pied de la jeune fille, qui s'élança légère sur le plus petit des deux chevaux. Alors Fernand sauta en selle, et, frappant de sa cravache l'encolure de son cheval, il partit au grand galop. Le cheval qui portait sa sœur le suivit à l'instant.

Avant de partir, Fernand avait dit quelques mots tout bas à l'oreille du domestique.

Le frère et la sœur galopèrent, sans s'arrêter, pendant plus d'une heure, au milieu des plaines et des ravins. La course avait été si rapide, qu'ils n'avaient pu échanger la moindre parole. De temps à autre pourtant, Marie, tout essoufflée, prise comme d'un vertige, voulait prier son frère de s'arrêter un moment pour reprendre haleine ; mais sa voix, faible et haletante, était emportée dans le vent de la nuit. Enfin, les deux chevaux s'arrêtèrent brusquement à quelques pas de la mer, dans une petite anse où se trouvait une barque amarrée au rivage : cette barque était montée par deux hommes qui, la main sur leurs avirons, semblaient attendre quelqu'un.

— Allons ! mes amis, dit Fernand d'une voix forte en mettant pied à terre.

Puis, enlevant Marie dans ses bras, il la porta dans la barque.

— Au large ! dit Fernand. Vingt louis pour chacun de vous, si nous arrivons au point du jour...

— Nous arriverons ! dit l'un des matelots.

Puis, se courbant tous deux en même temps sur les rames, ils imprimaient déjà à la barque une oscillation vigoureuse, quand une voix menaçante leur cria de loin :

— Arrêtez... ou vous êtes morts !

V.

On peut aisément juger quelle fut la surprise du comte de Rosmandas, lorsqu'il entendit tout à coup cette lourde pierre retomber sur sa tête. Quant à Joseph, ce ne fut pas de la surprise, mais un effroi comparable à

celui d'un malheureux qui se serait couché, comme d'habitude, très bien portant dans un bon lit, et qui se réveillerait cloué dans un cercueil.

Il faut avouer que la position n'était pas des plus agréables : le caveau pouvait avoir sept pieds de long sur une hauteur de cinq pieds à peine. Joseph, qui avait le malheur d'être fort grand, venait de sentir le contact de la pierre sur ses cheveux ; et si le pauvre diable avait eu seulement deux pouces de plus, son crâne était défoncé.

Pour comble d'infortune, Joseph avait marché sur la lanterne ; et la bougie, à demi écrasée, ne répandait plus qu'une faible et terne lueur qui s'éteignit bientôt. Les deux prisonniers se trouvaient dans une obscurité profonde. Qu'on se figure ces deux hommes dans une cage de pierre qui n'avait aucune issue ! Ils respiraient les vapeurs méphitiques

d'un caveau mortuaire; ils étaient dans les ténèbres, en proie à toutes les angoisses de la terreur. Joseph, pour ne pas toucher sans cesse la pierre avec sa tête, était obligé de se courber douloureusement comme une cariatide. Par bonheur, il se rappela, dans son épouvante, qu'il venait de creuser la terre assez profondément pour y trouver un endroit plus commode et moins défavorable à sa grande taille. Il s'empressa donc de sauter dans le trou, et ses gros pieds lourds, à semelles ferrées, tombèrent sur les planches d'un cercueil déjà vermoulu, qui se brisa tout à coup avec un sourd craquement... Ses deux jambes restèrent comme serrées dans un étau, et l'infortuné, perdant l'équilibre, tomba de toute sa hauteur le front contre le mur du caveau: il poussa un long gémissement, et s'évanouit.

— Joseph, dit le comte d'une voix effrayée, où sommes-nous ?

M. de Rosmandas n'était pas revenu encore de sa profonde stupeur.

— Joseph ! Joseph ! reprit-il en marchant à tâtons dans le caveau, où es-tu ?... Parle !...

Mais Joseph était dans l'impossibilité de répondre.

Le comte, rassemblant enfin ses idées, comprit qu'il était enfermé dans le tombeau de ses deux femmes. Alors une terreur indéfinissable s'empara de lui : il roidit ses deux mains contre la voûte de pierre qu'il espérait soulever ; mais le couvercle ne bougea pas même, il était si lourd qu'on ne pouvait l'ébranler qu'au dehors au moyen d'un levier de fer.

— Malédiction ! s'écria le comte dans un

accès de fureur qui surmontait son épouvante. Comment cela a-t-il pu se faire? le couvercle était mal assujetti, sans doute... c'est toi, misérable Joseph, qui es cause de tout! Allons! allons! que fais-tu? viens m'aider à soulever cette pierre... A nous deux peut-être y parviendrons-nous...

Mais, étonné de ne recevoir aucune réponse, il crut un instant, sans trop s'en rendre compte, que Joseph ne se trouvait plus dans le caveau, qu'il était remonté seul, et que volontairement peut-être il avait fait retomber la pierre.

— Oh! s'écria M. de Rosmandas avec une rage sourde, que vais-je devenir ici? Seul, sans secours!... je vais mourir! — Je sens déjà les miasmes du caveau qui m'étouffent!...

Il essaya encore de repousser la pierre qui l'emprisonnait; mais, en changeant de place, ses pieds heurtèrent tout à coup quel-

que chose d'immobile qui avait l'air d'un cadavre. Il se baissa convulsivement, et ses mains s'embarrassèrent dans les plis d'une grande robe.

— C'est elle! murmura-t-il avec effroi en reculant à l'autre bout du caveau.

Mais soudain il se rappela que ce corps ne pouvait être que celui de Joseph; il le retourna du pied, et, le trouvant insensible, il pensa que Joseph était sans doute mort de frayeur, ou le crâne broyé par le couvercle massif.

— Je suis perdu ! se dit le comte en se tordant les mains. Personne ne viendra me chercher ici... il faut donc que je meure au milieu des tortures, entre ces trois cadavres !... Oh! mon Dieu! faites-moi mourir tout de suite !... ayez pitié de moi !

Il se laissa tomber dans un coin du ca-

veau, le dos appuyé contre les parois humides. Alors, posant sa tête lourde dans ses deux mains, il se mit à penser avec horreur au sort qui l'attendait. Tous les évènements de sa vie repassèrent devant ses yeux avec des couleurs funèbres ; il trouva sa conscience bien lourde ; et des actions, qu'il ne s'était jamais reprochées comme des crimes, lui apparurent noires et sanglantes, sacrilèges, indignes du pardon céleste ! Ce qui le torturait plus que toute autre idée, c'était le souvenir de sa fille !... Qu'allait-elle devenir ? Maintenant, rien ne pourrait la dérober au génie fatal qui planait sur elle ! Marie, cet ange qu'il adorait plus que sa vie, plus que son âme, il ne la verrait plus ! Un autre, peut-être, un infâme ! allait s'applaudir de ne plus voir un père entre lui et cette innocente créature ! Oh ! pensée affreuse ! oh ! dévorante agonie !

Déjà, la poitrine du comte commençait à

s'oppresser ; les vapeurs malsaines de ce caveau lui donnaient le vertige : à chaque instant il croyait voir dans les ténèbres des spectres livides et décharnés, qui allongeaient vers lui des bras de squelette. Au moins, s'il n'était pas dans une nuit profonde, si le moindre flambeau, la moindre lueur, diminuait un peu l'obscurité de cet affreux cachot !... Mais non, rien !.. C'était la nuit, cette nuit lourde et noire qu'il fait dans le cercueil, à six pieds sous terre !

Tandis que le comte, toujours plié sur lui-même et le front dans ses mains, s'arrangeait pour mourir, une voix faible et plaintive se fit entendre à côté de lui. Ses cheveux se dressèrent ; et, bien qu'il ne lût pas souvent les textes sacrés, il ne put s'empêcher de murmurer ces mots : « *Alors, un petit souffle passa devant ma face, et le poil de ma chair se hérissa.*

La voix se fit entendre de nouveau plus forte et plus distincte.

— C'est le gémissement des morts ! pensa le comte.

Soudain il entend remuer confusément ; il écoute : c'est comme le bruit d'un corps rampant sur la terre. Il frissonne et se blottit plus étroitement contre la muraille.

Il sent tout à coup une main lui saisir la jambe.

— Grâce ! dit-il, pitié !...

— Aie ! aie ! répond une voix douloureusement grotesque.

Certes, une pareille intonation n'avait rien d'effrayant ; elle ne pouvait appartenir qu'à Joseph.

— Qui est là ? demande le comte, rendu soudainement à la réalité.

—Aie! aie!

— C'est toi, Joseph?

— Aie! aie! lâchez-moi donc les pieds!... Qui me tient comme ça? Ouf!

Le malheureux cherchait à dépêtrer ses jambes des planches qui les serraient cruellement.

Cette brusque résurrection de Joseph opéra dans l'esprit du comte la plus heureuse métamorphose : voyant qu'il n'était plus seul au fond de ce caveau, il reprit courage, et résolut de tenter un dernier effort pour sa délivrance.

— Allons! Joseph, allons, mon pauvre ami! dit-il en se relevant tout à coup, et lui tendant les mains. Soyons hommes! réunissons nos forces pour soulever cette masse...

Joseph, aidé par le comte, réussit enfin à dégager ses deux jambes captives; mais,

sentant de nouveau ses cheveux toucher la pierre, il se mit à pleurer, et regretta son village.

— Oui, dit-il en s'arrachant les cheveux, on est ici très mal à l'aise! Je serais bien mieux chez ma pauvre bonne vieille femme de mère, dans une étable à vaches, sur une botte de paille!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! comme on a tort de se faire domestique!... Quelle position!...

— Joseph, dit le comte avec énergie, — au lieu de pleurer, tu ferais bien mieux de m'aider à soulever cette pierre... Ecoute, les pleurs et les cris ne serviront à rien : il faut absolument que nous sortions de ce caveau... Dans une heure il sera trop tard, nous serons étouffés!

— Certainement qu'il faut sortir, monsieur le comte! certainement que nous serons étouffés!... reprit Joseph d'un ton plus

lamentable. Mais que faire? où est la porte? Ah! mon Dieu! mon Dieu! ni porte, ni fenêtre, je crois! pas un trou de serrure! pas une fente!... Quelle position!...

— Prends ta bêche... appuie le tranchant contre ce maudit couvercle... Tu es le plus vigoureux gaillard des environs, toi... Pousse ferme!... Allons, je vais te seconder...

— Où s'qu'elle est, ma bêche? dit Joseph en pleurant à chaudes larmes. Faudrait voir clair, d'abord!

— Tiens, la voilà! dit le comte en ramassant la bêche. Allons, fais ce que je te dis.

Joseph se mit en devoir d'obéir; et, tout en poussant le couvercle avec la force d'un Encelade enterré sous l'Etna, il continuait de s'écrier d'une voix dolente :

— Quelle position, mon Dieu! quelle position!

Enfin, après d'incroyables efforts, le comte, les mains crispées et saignantes, comprit qu'ils ne réussiraient jamais à faire bouger cette masse énorme. Il cessa donc un travail inutile, et retomba épuisé, presque mort, sur la terre hnmide du caveau.

VI.

Jusqu'au moment où le comte était descendu dans le caveau pour rejoindre Joseph, M. de Langlade n'avait pas bougé un instant de l'arbre qui le cachait; mais, étant sûr que M. de Rosmandas ne pouvait plus l'aper-

cevoir (car il croyait toujours que l'un de ces hommes était le comte), il fit quelques pas en avant, afin de mieux se rendre compte du singulier drame dont il se trouvait témoin. Il n'était déjà plus qu'à une très petite distance du tombeau, quand cet homme inconnu se précipita soudainement sur le couvercle de pierre, et le fit retomber. M. de Langlade, frappé de stupeur, resta enchaîné à la même place, et l'ombre épaisse des massifs l'empêcha d'être découvert.

La scène qui se passait devant lui avait un caractère si fantastique et si terrible, qu'il n'était pas bien sûr encore d'être éveillé. Cependant, après avoir rassemblé tous ses souvenirs, il ne put mettre en doute la réalité des choses qu'il venait de voir. Ces deux hommes, qui tout à l'heure avaient soulevé avec effort la pierre de la tombe, étaient enfermés dans cette horrible prison; et l'un

d'eux ne pouvait être que M. de Rosmandas !... M de Langlade était presque sûr de l'avoir reconnu.

Mais quel était ce personnage apparu tout à coup ? l'obscurité profonde qui l'environnait ne laissait pas distinguer son visage. M. de Langlade hésita un moment : que devait-il faire ?.. Sortir de sa cachette, et savoir enfin quel était cet homme ? ou bien attendre encore, afin d'assister, invisible, au dénouement de cet inconcevable mystère? Cette dernière résolution fut celle qu'adopta M. de Langlade : il resta muet, debout, immobile.

Cependant, l'être bizarre qui venait d'emprisonner le comte et Joseph au fond du caveau, parut un instant indécis et comme étonné lui-même de ce qui s'était passé ; puis il poussa un éclat de rire sauvage, chargea sur ses épaules le cadavre posé à terre, et rentra dans l'épaisseur du taillis.

M. de Langlade s'approcha du tombeau avec une extrême précaution; ensuite, ayant appliqué son oreille contre la pierre supérieure, il écouta : aucun bruit ne se fit entendre. Il essaya d'abord de soulever ce couvercle ; mais il y renonça bien vite, convaincu de l'inutilité de ses efforts. Ballotté par mille idées contradictoires, il ne savait que penser : cet homme qui venait de disparaître, était-il d'accord avec le comte? une secrète issue intérieure existait-elle dans ce mausolée? ou bien M. de Rosmandas était-il victime de quelque guet-apens? Voilà ce que M. de Langlade se demandait avec angoisse. Un moment il fut sur le point de crier au secours, d'appeler le comte à travers cette cloison de pierre, d'aller chercher enfin de l'assistance au château; mais une pensée glaçante vint l'arrêter dans ce projet : peut-être le comte avait-il commis quelque action ténébreuse, quelque forfait, dont la justice

humaine allait poursuivre la vengeance?.....

Tandis que M. de Langlade flottait irrésolu, il crut apercevoir un portefeuille placé juste à l'endroit où tout à l'heure se trouvait le cadavre enveloppé d'un suaire. M. de Langlade ramassa bien vite ce portefeuille qui, pensait-il, devait contenir le mot de cette profonde et sombre énigme. Alors, il s'éloigna rapidement, afin d'aller ouvrir le portefeuille dans une auberge située à fort peu de distance du château : au bout d'un quart d'heure, il pouvait être de retour avec des paysans qui l'aideraient à délivrer les deux prisonniers, s'il croyait toutefois qu'une pareille assistance ne fût pas encore plus nuisible qu'utile à M. de Rosmandas.

VII.

M. de Langlade, impatient de connaître le contenu de ce portefeuille, était sorti précipitamment du parc. Son cheval l'attendait à quelque distance; mais il ne crut pas même avoir besoin de monter en selle, il marcha

rapidement vers l'auberge. C'était une petite maison située au milieu d'une cour, entre plusieurs bâtiments qui renfermaient les étables et les écuries.

Il était bien tard sans doute pour ouvrir la porte à un voyageur; mais cette réflexion ne vint pas même à l'esprit de M. de Langlade, et il sonna violemment. Quelques minutes se passèrent avant qu'il entendît le moindre bruit; mais, loin de se décourager, il sonna plus fort, en frappant du pied contre la porte. Alors des pas se firent entendre, et une voix rauque lui demanda ce qu'il voulait.

— Je suis un voyageur, dit M. de Langlade en dehors; je meurs de fatigue et de faim... Ouvrez-moi!

Il fallut parlementer quelque temps avant que la clef tournât dans la serrure. Enfin, le

prétendu voyageur fit de si belles promesses que la porte s'ouvrit.

Un vieux bonhomme, en manches de chemise et la tête couverte d'un bonnet de coton, tenait toujours sa main sur la clef, tout prêt à repousser la porte, si la mine de son hôte nocturne ne lui revenait pas.

— Salut, Monsieur ! Que voulez-vous ? demanda le vieillard.

— Fort peu de chose : une place au coin du feu avec une lumière.

— C'est très facile, Monsieur. Justement nous avons un poulet à la broche, et vous allez manger tout chaud.

M. de Langlade, fort indifférent à cette proposition culinaire, répondit machinalement qu'il mangerait la première chose ve-

nue ; mais il insistait pour avoir tout de suite une chambre où il pût être seul.

— Ah ! dam, mon bon Monsieur, pour être seul, ça n'est pas facile... dit le vieil aubergiste en se grattant l'oreille. Toute la maison est occupée.

— Comment ! vous n'avez pas une chambre ? n'importe laquelle, grande ou petite, où je puisse lire tranquillement une lettre, sans être dérangé ?

— Oh ! si vraiment, Monsieur, nous avons beaucoup de chambres, qui sont toutes très jolies, mais il y fait froid. Dam ! il n'y a de feu que dans la salle à manger.

M. de Langlade commençait à trouver le bavardage de son hôte insupportable.

— Bien ! bien ! dit-il avec impatience, mettez-moi où vous voudrez, mon brave

homme. Du feu ou non, ça m'est égal! je n'ai besoin que d'une lumière.

— A la bonne heure! se dit l'aubergiste à demi-voix d'un air de satisfaction, c'est un plaisir! voilà un bourgeois qui n'est pas exigeant.

— Mais vite! vite! reprit de Langlade, je n'ai pas une minute à perdre : il faut que je sois parti dans un quart d'heure.

— Dans un quart d'heure, mon bon Monsieur? oh! oh! ça n'est pas possible... Et le poulet qui n'est pas cuit?

— Eh bien! il aura le temps de cuire tout à son aise après mon départ. Allons! je vous en prie, dépêchons-nous!

Et M. de Langlade prononça ces mots d'un ton si impérieux que l'aubergiste n'osa pas répliquer, et fit signe au voyageur d'entrer dans la maison.

Cependant, le pauvre vieillard était fort désappointé : à voir les belles manières et la mise élégante de M. de Langlade, il s'imaginait qu'on allait faire dans sa maison une effroyable dépense, et que le poulet (qu'il allait mettre à la broche; car, Dieu merci, l'innocente volatile dormait encore d'un profond sommeil), que le poulet, dis-je, ne serait pas la seule infortunée créature qui serait plumée ce soir-là. L'aubergiste ouvrit une porte qui menait à un long corridor obscur, au bout duquel on apercevait une fenêtre éclairée : derrière les rideaux de cette fenêtre passaient et repassaient d'étranges et vagues silhouettes, pareilles aux ombres chinoises; on entendait aussi, par intervalles, un choc de verres et des voix pâteuses, enrouées, qui parlaient toutes ensemble. Déjà, M. de Langlade se trouvait au milieu du corridor, lorsqu'arrêtant brusquement son guide

qui marchait devant lui, il lui dit à demi-voix :

— J'espère bien que vous ne me conduisez pas dans cette pièce, où il y a du monde?

— Si fait, si fait, mon cher Monsieur.

— Ah! ça, brave homme, avez-vous perdu la tête! reprit de Langlade en frappant du pied. Que diantre! je vous dis que je veux être seul, et vous me menez dans une chambre de buveurs!

— Monsieur... ils ne sont que trois...

— Eh! qu'importe! vous dis-je! quand ils ne seraient que deux!... Je ne veux pas de compagnie; j'ai besoin d'être seul, entendez-vous? absolument seul!

— Bon! bon! celui-là n'est point de la bande, pensa l'aubergiste; puis d'une voix câline :

— Mon Dieu! ne vous fâchez pas, mon bon Monsieur! on va faire ce que vous deman-

dez... Tenez, il y a là justement un petit cabinet très gentil, très commode... vous y serez comme un roi pour lire vos lettres, et quand le poulet sera cuit...

— C'est bien! c'est bien! interrompit de Langlade en entrant dans la chambre dont l'aubergiste venait d'ouvrir la porte. Mais vite! pour Dieu! de la lumière!

De Langlade resta quelque temps seul dans l'obscurité; mais tout à coup une lueur assez vive frappa ses regards : cette lueur venait de la muraille. Il s'approcha doucement; et, promenant ses mains à tâtons dans les boiseries, il rencontra une porte : cette clarté filtrait par le trou de la serrure. A peine eut-il fait cette remarque, qu'il en fit une autre : la petite chambre où il se trouvait était contiguë à la salle occupée par les buveurs; et leurs voix bachiques, qui s'étaient interrompues un instant, résonnèrent de plus belle

avec un cliquetis de verres pleins. De Langlade venait d'entendre quelques paroles indistinctes qui avaient excité singulièrement son attention ; il se disposait même à regarder par le trou de la serrure pour voir quels pouvaient être ces hommes, quand l'aubergiste rentra portant un flambeau.

—Voilà, mon bon Monsieur. On viendra vous avertir quand le poulet sera cuit.

— Bon, merci ! je n'ai pas encore faim.

— Monsieur n'a pas encore faim ? observa l'aubergiste, les yeux écarquillés de surprise. Qu'est-ce que disait Monsieur tout à l'heure ? qu'il n'en pouvait plus... qu'il mourait de faim ?...

— Oui, oui, tout à l'heure, répondit de Langlade, plus impatienté que jamais ; mais à présent je n'ai plus faim.

— Qu'a donc mangé Monsieur? reprit l'autre d'un air inquiet.

— Rien, rien; mais à force d'attendre, l'appétit se passe. Allons! je vous en prie, laissez-moi, mon brave : j'ai beaucoup à faire.

— Suffit! suffit! on s'en va...

Puis l'aubergiste s'en alla d'assez mauvaise humeur, en grommelant tout le long du corridor.

A peine M. de Langlade fut-il seul, qu'il s'empressa de tirer le portefeuille de sa poche; il l'ouvrit avec vivacité, et prit au hasard plusieurs papiers qui s'y trouvaient contenus. Plusieurs de ces papiers étaient pliés en forme de lettre, et montraient par leurs plis et leur teinte jaunâtre qu'ils étaient déjà vieux. Au bout de quelques minutes,

M. de Langlade avait déjà parcouru plusieurs feuillets qui lui paraissaient inintelligibles ; néanmoins, de temps à autre, quelques mots, quelques initiales éveillaient sa curiosité. Presque tous ces papiers étaient des lettres écrites par une femme à son amant ou peut-être à son mari : les expressions en étaient fort tendres, quoique mêlées parfois de reproches ; mais tout, dans ces lettres, semblait si vague et si obscur, qu'il était impossible d'en pénétrer le véritable sens.

Après une lecture assez longue, M. de Langlade commençait à croire qu'il ne trouverait là aucun document nécessaire, et que le meilleur parti qu'il avait à prendre, c'était de retourner dans le parc avec deux ou trois personnes, pour faire sortir le comte du caveau funèbre. Déjà même il se disposait à refermer le portefeuille, quand soudain un lam-

beau de papier, couvert de mots presque illisibles, frappe ses regards..... Cette écriture ne lui est pas inconnue, il lui semble que plusieurs fois elle a passé sous ses yeux. Un trait de lumière traverse son esprit; il rassemble en un instant quelques souvenirs presque effacés. Il a déjà lu plusieurs lignes de ce papier mystérieux; il s'étonne même de les déchiffrer avec si peu d'effort; car il faut dans cette lecture plutôt deviner que lire : les mots sont pleins d'abréviations, et les lettres si bizarrement conformées, qu'elles se mêlent et s'enchevêtrent comme des broussailles.

Cependant, M. de Langlade n'en peut douter; cet écrit, c'est une main bien connue qui l'a tracé. A mesure qu'il avance dans sa lecture, son front devient morne et soucieux; un tremblement agite le papier dans sa main.

— Quoi ! murmure-t-il, suis-je bien éveillé ! quel affreux mystère !…

Il continuait de lire, la tête appuyée sur une main, quand sa porte s'ouvre.

VIII.

Il faut, avant de passer outre, donner ici quelques explications sur la famille de M. de Langlade. Ce jeune homme, qui jouissait d'une grande fortune, avait perdu son père et sa mère depuis longtemps; il n'avait plus

que des parents éloignés, à l'exception d'un oncle qui vivait dans un magnifique château du Languedoc. Cet oncle était fort riche et n'avait pas d'héritier direct : M. de Langlade et un cousin, plus âgé de quelques années, étaient les deux seules personnes qui pussent prétendre à la succession de l'opulent vieillard. Mais, comme M. de Fourcy était l'homme du monde le plus désagréable, le plus inégal dans son humeur, M. de Langlade, qui n'avait pas besoin d'augmenter sa fortune, croyait fort peu nécessaire de caresser les caprices de ce fantasque vieillard. Il faut dire aussi que M. de Langlade n'avait pas son pareil en désintéressement; en outre, d'un caractère noble, franc et chevaleresque, il n'eût jamais voulu, pour tout l'or de la terre, flagorner un homme qu'il n'estimait pas et ne pouvait souffrir. Cependant, rien n'eût été plus facile à ce jeune homme que d'accaparer complètement les bonnes grâces

de M. de Fourcy : depuis fort longtemps le vieillard était brouillé avec toute sa famille, mais il avait un faible pour M. de Langlade; et son autre neveu, qu'il était bien loin d'aimer autant, avait beau le flatter et le cajoler sans cesse, M. de Fourcy ne lui témoignait aucune tendresse.

La jeunesse de M. de Fourcy avait été fort orageuse, et jusque dans la décrépitude il avait conservé les mêmes goûts de libertinage et de désordre ; aussi, malgré son immense fortune, il vivait seul et comme abandonné dans un château superbe, où ne pénétraient que des femmes suspectes et des compagnons d'orgie. Le chevalier d'Hermont, l'autre neveu de M. de Fourcy, venait, de temps à autre, passer une quinzaine de jours auprès de son oncle. C'est ainsi qu'il parvenait, à force de soins courtisanesques, à se faire tolérer du vieillard, qui toujours par-

lait avec affection de M. de Langlade. Le jeune d'Hermont, singulièrement jaloux de son cousin, ne perdait aucune occasion de lui nuire dans l'esprit du riche et vieux célibataire; il parlait de M. de Langlade comme d'un hypocrite, d'un cœur froid, pauvre et sans passions, qui n'avait jamais connu l'amour, et dont tout le mérite était la dissimulation, l'apathie. M. de Fourcy prenait bien, de temps à autre, la défense de M. de Langlade; mais souvent, irrité de l'oubli de ce jeune homme, de ses mépris peut-être, il finissait par dire à peu près la même chose que le chevalier d'Hermont. Celui-ci, connaissant fort bien les goûts de son oncle, lui amenait fréquemment de belles et joyeuses Phrynés, qui faisaient les délices de Nîmes et de Marseille. Alors, c'étaient pendant quelques jours dans le château des cris, des danses, des chants bachiques, et de voluptueux festins dignes de Balthazar. M. de Fourcy sem-

blait alors reprendre une ardeur toute juvénile; il s'enivrait, et tenait tête à toutes ces folles Ménades. Mais soudain, au milieu d'un repas, il se levait triste ou furieux, et, prenant son verre encore plein, il le brisait avec fracas sur les dalles, et sortait de la salle à manger pour ne plus reparaître. Alors, il rentrait dans sa chambre et s'enfermait à double tour, ne voulant voir personne, pas même son neveu. Ces étranges accès de mélancolie ou de fureur duraient, en général, une quinzaine de jours; puis, un beau matin, il descendait de sa chambre, souriant et gai, tout prêt à recommencer de nouvelles orgies.

Le secret de ces bizarres humeurs, personne, pas même le chevalier d'Hermont, ne pouvait le pénétrer. Ce ne fut qu'au moment où le vieillard allait rendre le dernier soupir, que son neveu, qui ne l'avait pas abandonné

pendant toute l'agonie, put enfin connaître ce qui troublait depuis si longtemps la conscience de cet homme endurci. Une vingtaine d'années auparavant, M. de Fourcy, qui aimait passionnément une jeune personne honnête et charmante, avait employé toutes les ressources de l'or et de la rouerie pour l'enlever et la séduire. Cette jeune fille était née de parents honorables, mais sans fortune; et le riche libertin n'eut pas grand'peine à triompher d'une faible et crédule enfant en lui promettant de l'épouser; mais lorsqu'il eut obtenu ce qu'il voulait, il ne tarda pas à l'abandonner. La malheureuse femme se trouvait alors enceinte; elle voulut rentrer dans sa famille, mais son père la maudit et la chassa. Gabrielle, c'est ainsi que se nommait l'infortunée, disparut à tous les yeux pour cacher sa honte et ses larmes: depuis ce jour ses parents n'avaient plus entendu parler d'elle. Bientôt le bruit de sa mort se répandit et

parvint jusqu'aux oreilles de son riche séducteur. Cet homme, qui n'avait jamais considéré les femmes que comme des jouets frivoles dont on s'amuse et qu'on brise après, ne put étouffer dans son cœur la voix du remords ; pour la première fois il plaignait une de ses victimes; pour la première fois peut-être il aimait.

Quelques années avant sa mort, il apprit enfin par un étrange hasard que Gabrielle existait encore. Un jour même, après un grand nombre de lettres échangées entre eux, il la revit et lui demanda pardon ; mais il n'était plus temps : la pauvre victime avait trop souffert pour pardonner. La seule vengeance de Gabrielle fut un mot dit à l'oreille du vieillard, et qui retentit longtemps dans son cœur.

Gabrielle avait été l'amie et la compagne d'enfance de la comtesse de Rosmandas. Peu

de temps avant que Théonie devînt mère, elle avait très fréquemment reçu au château la visite d'une femme que personne, excepté peut-être Ocampo, ne connaissait. Ce fut principalement durant l'absence de M. de Rosmandas que cette femme vint voir Théonie; mais jamais celle-ci ne parla de cette circonstance au comte de Rosmandas. Après son accouchement, la comtesse ne revit plus, durant l'espace de plusieurs années, que trois ou quatre fois cette femme étrangère. Eh bien! cette femme n'était autre que Gabrielle. On verra plus tard quels liens cachés et mystérieux unissaient Gabrielle et la comtesse.

A peine M. de Fourcy eut-il fermé les yeux pour ne plus les rouvrir, que le chevalier d'Hermont s'empressa de faire disparaître plusieurs papiers contenant des dispositions trop favorables à M. de Langlade. Néan-

moins, se trouvant exécuteur testamentaire et principal héritier, le jeune d'Hermont était bien obligé, ne fût-ce que pour la forme, et pour ne pas se nuire à lui-même, de remplir en partie les dernières volontés de son oncle : il fallait, avant toute chose, qu'il fît part du testament à son cousin de Langlade; mais celui-ci, chose étrange, n'avait pas même appris la mort de son oncle. Le chevalier d'Hermont avait voulu mettre le temps à profit, et faire main basse sur toutes les valeurs, sur tout l'argent caché dans le château. Cependant, il fallait bien que, d'un moment à l'autre, M. de Langlade fût informé de la mort du riche vieillard, et des clauses d'un testament qui l'intéressait, lui aussi.

Tandis que le chevalier d'Hermont pratiquait largement ce précepte évangélique et banal, — *charité bien ordonnée commence par soi-même* —, il reçut une lettre

d'un ancien notaire de son oncle, qui lui annonçait l'existence d'un certain codicille fort contradictoire avec le testament : ce codicille, écrit dans un moment où le vieillard éprouvait une recrudescence d'amitié pour M. de Langlade, instituait celui-ci légataire universel, à condition, toutefois, qu'il épouserait une jeune fille dont la nommée Gabrielle Monval lui apprendrait la naissance et l'histoire. Dans le cas où M. de Langlade serait marié ou mort à l'ouverture du testament, le chevalier d'Hermont devait épouser cette même jeune fille.

On doit bien penser qu'un pareil codicille n'était pas fait pour enchanter le chevalier d'Hermont : néanmoins, il crut devoir cacher son mécontentement ; et, comme c'était lui qui se trouvait chargé par le défunt de découvrir cette Gabrielle Monval, disparue depuis quelques mois, il forma tout à coup dans

sa tête un plan qui ne manquait ni d'adresse, ni d'audace. Des lettres et des papiers importants, déposés en fort grand nombre chez le notaire, furent remis au chevalier d'Hermont, qui, sans perdre une minute, en prit lecture : alors ses yeux s'ouvrirent, le secret que son oncle avait caché toujours, lui fut révélé soudain. La dernière correspondance de Gabrielle et de M. de Fourcy contenait l'explication d'un mystère que nul au monde, excepté ces deux personnes et une autre, n'avait jamais soupçonné.

— Ah ! ah ! se dit le chevalier d'Hermont avec un éclat de rire, voici donc le mot de l'énigme ! Bien ! bien ! mettons-nous tout de suite en route, comme le veut ce bon oncle, et travaillons pour le cousin de Langlade !...

Le codicille n'eût guère embarrassé d'Hermont, si tout seul il en eût connu l'existence ; mais, par malheur, cette pièce

importante ne pouvait disparaître sans éveiller la défiance du notaire : l'honnête garde-notes conservait soigneusement l'autographe, et le chevalier n'en possédait qu'une copie.

Fort peu de jours après, M. d'Hermont partait incognito.

IX.

La porte de la chambre où se trouvait M. de Langlade venait de s'ouvrir... c'était l'aubergiste : le brave homme arrivait fort mal à propos, car le papier important dont M. de Langlade venait de faire la découverte, l'absorbait tout entier.

— Monsieur, dit l'aubergiste d'un ton câlin, il est cuit...

M. de Langlade se retourne avec impatience.

— Que voulez-vous ?

— Il est cuit, Monsieur...

— Laissez-moi, vous dis-je ! je veux être seul !

— Monsieur... mais il va brûler... Il faut que je le retire à l'instant de la broche.

— C'est insupportable ! cria M. de Langlade en frappant du pied. Laissez-moi donc tranquille ! Je vous paierai votre dîner tout à l'heure, mais je n'ai pas faim, vous dis-je !

— Ah ! dame, Monsieur, c'est qu'il est tard... reprit l'aubergiste en clignant des

yeux. Tout le monde va se coucher, et si Monsieur avait besoin de quelque chose, ça ne serait pas commode... Est-ce que Monsieur n'a pas envie de dormir ?

— Ah! ça, décidément, dit M. de Langlade en se levant avec colère, est-ce que vous avez juré de me faire damner ? Que je mange ou non, que je dorme ou veille, peu vous importe !..Ce que je vous demande c'est de ne pas être troublé dans cette chambre. Tenez, voilà mon écot.

En même temps il tira de sa poche une pièce d'or qu'il voulut mettre dans la main du vieillard : mais celui-ci, dans son étonnement, laissa tomber la pièce qui roula sur le carreau avec une titillation métalique. L'aubergiste se baissa vivement pour ramasser la pièce d'or; puis, la serrant dans sa poche avec une extrême précipitation comme s'il

eût craint que le voyageur ne voulût la lui retirer, il dit d'une voix basse et tremblante, en se penchant à l'oreille de M. de Langlade :

— Merci, mon bon Monsieur ! Mais prenez bien garde ! ne faites pas sonner comme ça votre or, si vous en avez... Dame ! c'est qu'on est obligé de recevoir tout le monde dans les auberges... et jamais on n'est bien sûr de ses voisins ! continua-t-il en baissant encore le ton, et désignant d'un coup d'œil plein de défiance la cloison qui séparait cette chambre de celle des buveurs.

— Je ne vous comprends pas, expliquez-vous, dit M. de Langlade.

— Ah ! dame, c'est difficile, Monsieur...

—Serait-ce donc qu'on n'est pas en sûreté dans cette auberge? Quelles sont les per-

sonnes qui se trouvent dans la pièce voisine ?

— De braves gens, Monsieur... de très braves gens!... balbutia l'aubergiste. Mais c'est égal, la prudence est une bonne chose... ça ne nuit jamais...

— Bien! bien! merci de vos conseils! répondit M. de Langlade qui commençait à croire que l'aubergiste n'avait absolument rien à lui dire et voulait seulement faire la conversation.

En même temps il le poussait avec douceur vers la porte, mais d'une main qui ne manquait pas de vigueur.

L'aubergiste, qui n'avait pas l'air de vouloir sortir, essayait, mais vainement, de se tenir en place : repoussé par M. de Langlade, il était obligé de reculer insensiblement vers la porte.

— Monsieur... Monsieur, dit-il avec une inflexion mystérieuse et d'un air presque effrayé, vous me faites l'effet d'un si brave homme, d'un voyageur si généreux, que je veux encore vous donner un petit avis... Puisque vous n'avez pas faim, ne mangez pas... mais, pour l'amour de Dieu, restez dans votre chambre, au moins une bonne heure encore... Enfermez-vous en dedans, et quoi qu'il arrive, n'ouvrez pas... ne répondez à personne !...

Une semblable recommandation, faite à voix basse et si mystérieusement, devait surprendre M. de Langlade. Néanmois, jeune, vigoureux et plein de courage, il était à l'abri de la crainte, et de pareils discours ne pouvaient l'alarmer. Quelques idées vagues et inquiètes flottèrent un moment dans son esprit ; mais il les écarta promptement ; et, se croyant encore sous l'influence de l'étrange

découverte qu'il venait de faire, il se dit que les propos de l'aubergiste étaient ceux d'un vieux fou qui parlait pour parler. Cependant, après le départ du bonhomme, il ferma sa porte à double tour, dans l'unique intention de ne plus être dérangé.

Il allait se remettre à sa lecture, quand tout à coup ses regards se portent machinalement sur la boiserie... O surprise ! il croit voir un œil ardent qui le regarde avec une effrayante fixité ! D'abord, M. de Langlade s'imagine être la dupe de quelque illusion : toutefois il continue d'examiner cet œil, sans avoir l'air pourtant de l'apercevoir ; il demeure dans l'attitude d'un homme qui méditerait, la vue fixée machinalement au plafond ou sur la muraille. Bientôt M. de Langlade ne peut mettre en doute la réalité de ce qu'il voit.

Dans ce moment, la chambre était à peine

éclairée : une malheureuse chandelle dans un flambeau de cuivre ne répandait qu'une lueur terne et inégale, qui laissait une partie de la pièce dans l'obscurité ; mais par instants cette flamme rouge et vacillante se projetait tout à coup sur l'œil terrible, et le faisait luire comme un charbon dans l'ombre.

Nous avons dit que M. de Langlade était brave ; en outre, il portait sur lui deux pistolets chargés. Mais que faire ? seul, au milieu de la nuit, dans une auberge ! Pourrait-il résister à l'attaque de plusieurs hommes déterminés ? M. de Langlade réfléchissait, plein d'anxiété ; mille projets contradictoires se heurtaient dans sa tête. Mais, en dépit de son courage, malgré l'extrême curiosité qu'il avait de connaître jusqu'au bout le secret fatal contenu dans cette lettre, il n'osait plus y jeter les yeux, il n'osait plus baisser la tête.

Cependant une situation pareille était intolérable ; il fallait à toute force prendre un parti, une détermination : tantôt M. de Langlade voulait frapper violemment contre la cloison et crier à ceux qui se trouvaient dans la chambre voisine, qu'il ne les craignait pas, qu'il était sur ses gardes ; tantôt il était prêt à s'élancer vers la porte en appelant au secours, prêt à s'enfuir s'il était possible. Mais ce dernier parti, outre les difficultés et les périls qu'il présentait, ne pouvait que répugner à la nature vaillante et chevaleresque de M. de Langlade.

Depuis quelque temps, les voix enrouées et le choc des verres avaient cessé dans la chambre voisine : un silence profond y régnait ; et pourtant, M. de Langlade en était sûr, les trois hommes n'avaient pu sortir encore... Peut-être avaient-ils fait de si copieuses libations qu'ils s'étaient endormis

sous la table? Une pareille supposition n'eût pas été sans vraisemblance, si l'œil sinistre qui flamboyait à la boiserie n'y fût demeuré constamment immobile, comme une sentinelle vigilante.

Une heure environ se passa de la sorte. Déjà le flambeau ne jetait plus qu'une clarté mourante et saccadée : l'aubergiste, soit inattention, soit économie, n'avait donné au voyageur qu'une chandelle usée aux trois quarts. Bientôt la mèche longue et charbonnée nagea dans un suif liquide ; et d'une minute à l'autre, M. de Langlade, tout frissonnant, s'attendit à la voir s'éteindre.

L'œil avait disparu. M. de Langlade ne voyait même aucune fente, aucun trou dans la boiserie. Alors, après avoir hésité quelques instants, lourd et comme enchaîné sur sa chaise, il se leva péniblement et voulut aller vers la porte pour appeler... Tout à coup sa

lumière s'éteignit. La mèche rouge et fumante éclaira quelques secondes encore une partie de la chambre et la boiserie où M. de Langlade avait vu tout à l'heure cet œil de flamme : l'œil étincelait encore. Puis, tout rentra dans l'ombre.

X.

Plusieurs fois déjà le lecteur a vu revenir dans cette histoire le nom d'un personnage qu'il ne connaît encore que vaguement : ce personnage, c'est Ocampo, comme on le nommait dans le château du comte ; c'est Brandini, comme l'avait désigné à M. de Rosmandas le brigadier de gendarmerie.

Il y avait déjà bien des années que cet Italien était au service de M. de Rosmandas : d'une figure basse et repoussante, mais grand, large d'épaules, et doué d'une vigueur athlétique : Ocampo se faisait redouter de tous ses camarades, avec lesquels, néanmoins, il ne frayait que rarement. Le comte avait semblé tout d'abord témoigner à cet homme une grande confiance ; il l'avait chargé plusieurs fois de certaines missions secrètes qui exigeaient de l'énergie et du dévouement. Peut-être M. de Rosmandas ne connaissait-il ce personnage que sous le nom d'Ocampo ; ce qu'il y a de certain, c'est que jamais le nom de Brandini n'avait été prononcé parmi les domestiques. Ocampo ne servait absolument que M. de Rosmandas ; il n'aurait pas obéi à Fernand lui-même, à moins d'en avoir reçu l'ordre du comte. Aussi, Fernand ne pouvait-il souffrir ce domestique insolent, qui avait plutôt l'air dans

le château d'un maître que d'un serviteur. De son côté, l'Italien semblait rendre à Fernand la même haine : quand il passait devant lui, il détournait la tête ou le regardait avec une arrogance moqueuse qui faisait bouillir le sang dans les veines de l'impétueux jeune homme. Marie était la seule personne pour laquelle Ocampo parût avoir quelques égards; il la saluait toujours au passage avec une espèce de courtoisie, et ne manquait pas une occasion de lui prouver sa bonne volonté; mais il ne lui adressait jamais la parole, et ne s'exprimait, pour ainsi dire, que par signes. Marie ne profitait guère de l'étrange préférence que semblait lui marquer Ocampo; elle avait peur de cet homme à la figure sinistre et basse; et, quand leurs yeux se rencontraient par hasard, elle tressaillait involontairement. La comtesse de Rosmandas ne paraissait pas craindre Ocampo, mais elle le détestait cordialement : cet homme était

son mortel ennemi, elle le croyait du moins. Cependant elle ne lui avait jamais fait de mal, et l'Italien ne devait la haïr que par instinct, par une secrète antipathie, ou peut-être afin d'imiter son maître et de faire cause commune avec lui.

On se rappelle que la comtesse de Rosmandas avait péri d'une manière tragique et mystérieuse : un matin on l'avait trouvée morte dans son lit, probablement assassinée. Le comte n'avait fait tomber ses soupçons sur personne; il semblait croire seulement que des forçats échappés de Toulon avaient pénétré la nuit dans l'appartement de la comtesse et l'avaient tuée. Les recherches de la justice étaient demeurées infructueuses ; mais presque tout le monde dans le château paraissait convaincu que l'Italien n'était pas étranger à ce meurtre. Il est vrai qu'après ce cruel accident, la joie inexplicable d'O-

campo pouvait bien s'expliquer d'une manière fâcheuse pour lui : toutefois, de pareils soupçons étaient vagues, peut-être injustes, et personne n'aurait cru pouvoir bâtir là-dessus une accusation sérieuse.

Pendant les trois mois qui suivirent la mort de madame de Rosmandas, le comte parut tout à coup redoubler d'attachement pour Ocampo : seulement, celui-ci ne fréquentait plus jamais les autres domestiques; et, durant des semaines entières, on ne l'apercevait pas dans le château. On doit penser que de semblables disparitions donnaient prétexte à mille conjectures plus bizarres, plus fabuleuses les unes que les autres. Tantôt, quelque bonne vieille laveuse de vaisselle prétendait que cet Italien avait le don de se rendre invisible pour mieux espionner les gens ; d'autres soutenaient fermement qu'il avait des connivences secrètes avec l'enfer,

et que presque toutes les nuits il rôdait dans le parc ou parmi les rochers des environs, sous la forme hideuse d'un loup-garou. Maintes fois, la vieille Marianne avait dit d'une voix tremblante à Marie que c'était bien imprudent à elle de s'aventurer le soir dans le parc, qu'une bonne fois elle y ferait une mauvaise rencontre; et, quand la jeune fille lui demandait en souriant quelques explications, la vieille ménagère branlait la tête en prononçant avec effroi le nom d'Ocampo. Mais, bien que Marie fût d'une nature très impressionnable, elle n'attachait que fort peu d'importance à tous ces propos de bonne femme, et jamais encore elle n'avait voulu se priver de sa promenade habituelle et nocturne, dans les allées ombreuses du parc.

Cependant elle crut apercevoir une fois, à la brune, quelque chose d'étrange et d'inexplicable qui la fit tressaillir : c'était comme

la forme d'un homme qui se traînerait sur les genoux et sur les mains, en marchant à la façon des bêtes. Marie, tout épouvantée, le cœur bondissant, s'était cachée quelque temps derrière un arbre; puis, le soir même, à son retour au château, elle avait trouvé son père plus triste et plus sombre que de coutume. Le comte, la serrant dans ses bras avec une tendresse convulsive, l'avait conjurée de ne plus se promener si tard dans le parc, mais sans lui donner aucune raison d'une pareille défense.

La comtesse de Rosmandas avait toujours été dure et presque cruelle pour sa fille; jamais un mot de tendresse et d'épanchement, jamais un bienveillant sourire, un baiser de mère. Aussi, malgré sa nature aimante et douce, Marie avait toujours éprouvé pour la comtesse bien moins de tendre affection que de crainte; et, quand sa mère périt si misé-

rablement, la pauvre jeune fille, tout en versant d'abondantes larmes, se reprochait comme un crime de ne pas sentir une assez vive douleur.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans amener dans le château de graves changements. Le comte semblait adorer plus que jamais sa fille ; mais chaque jour son aversion contre Fernand devenait plus profonde et moins cachée.

Quinze jours environ avant les évènements qui commencent cette histoire, de grandes et terribles complications étaient survenues tout à coup dans l'existence du comte. Il avait reçu plusieurs lettres qui paraissaient l'inquiéter profondément ; mais, outre cette correspondance mystérieuse, il avait d'autres sujets d'alarme qui le préoccupaient bien davantage. C'était dans l'intérieur même de son château qu'il avait, pensait-il, des enne-

mis dangereux et acharnés. Depuis quelque temps il lui semblait qu'une machination hypocrite et sourde se préparait contre lui dans les ténèbres; mais, à force de recherches et de profonde dissimulation, croyant enfin saisir le fil de ces complots, il s'était bien juré de ne pas se laisser follement surprendre, et d'être nuit et jour sur ses gardes. Il savait d'ailleurs quelle était la main dont il devait se défier; ses précautions étaient prises; il attendait de pied ferme l'attaque.

Depuis plusieurs jours Ocampo ne semblait plus être le même; lui, toujours si bassement respectueux et soumis, il relevait la tête d'une façon presque insolente, et se permettait parfois de téméraires observations qui faisaient bondir de colère M. de Rosmandas. En outre, Ocampo recevait de temps à autre des visites qui ne pouvaient plaire au comte: c'étaient quelques hommes aux traits durs et sinistres, qui paraissaient avoir donné ren-

dez-vous à l'Italien dans les allées du parc les plus solitaires ou dans les environs du château. Le comte n'avait pas tardé à reconnaître quels étaient ces hommes.

Un soir que le comte avait besoin d'Ocampo, il agita vivement la sonnette invisible qui correspondait à la chambre de l'Italien ; mais, en dépit des coups de sonnette réitérés, personne n'arrivait. Enfin, le comte, irrité, ouvrit brusquement la porte qui donnait sur un couloir, au bout duquel était située la chambre d'Ocampo, et il vit le corps d'un homme étendu sans mouvement sur le carreau. Il prit une lumière, et se baissa pour voir le visage de cet homme : c'était l'Italien. M. de Rosmandas le crut mort un instant ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir, à la respiration pénible et rauque de cet homme, à ses joues cramoisies, à son haleine vineuse, que cette mort apparente était le sommeil de l'ivresse.

— Ocampo, dit le comte, lève-toi !

Mais il eut beau secouer le dormeur en tous sens, celui-ci, toujours inerte et lourd, ne répondit que par des ronflements plus sonores. Le comte, furieux, laissa retomber de tout son poids le corps du buveur qu'il venait de soulever à demi ; mais aussitôt un son métallique se fit entendre, et le comte ramassa une bourse pleine d'or, tombée de la poche d'Ocampo.

La somme était considérable ; d'où pouvait-elle provenir ? Une semblable découverte devait ouvrir un champ libre et vaste aux soupçons du comte : dès lors, se gardant bien de vouloir éveiller Ocampo, il résolut de mettre à profit une circonstance qui lui permettait de fouiller cet homme. Aussitôt il passa la main avec une extrême précaution dans les poches et sous les vêtements d'Ocampo : après une assez longue recherche, il trouva enfin dans une fente de la doublure

un morceau de papier plié en quatre, et contenant quelques mots tracés au crayon d'une main tremblante.

Cette écriture, le comte la reconnut facilement ; et ce qu'il lut dans ce papier produisit tout à coup sur lui l'effet de la foudre.

— Ah ! ah ! murmura-t-il après quelques instants de stupeur, c'est bien ! nous agirons en conséquence !...

Alors, encouragé par cette première découverte, il se mit à chercher de nouveau ; et, dans une autre partie de la doublure, il trouva plusieurs autres papiers. Chacun de ces écrits parut faire sur le comte une impression terrible.

— A merveille ! De mieux en mieux ! se dit-il. Ah ! ah ! voilà donc le prix de ma confiance !....

Le matin de ce jour-là, Fernand, rencontrant l'Italien dans un étroit couloir où deux

personnes avaient peine à passer de front, Ocampo lui avait jeté rapidement à l'oreille quelques paroles étranges et faites pour exciter au plus haut point la curiosité de Fernand. Celui-ci, plein de trouble et d'émotion, s'était arrêté sur-le-champ.

— Expliquez-vous, Ocampo! Que voulez-vous dire, au nom du ciel?

— Vous le saurez... mais plus tard, Monsieur.

Et l'Italien avait essayé de passer outre: mais le jeune homme, l'arrêtant par le bras, se mit en travers du couloir comme pour barrer le passage.

— Vous ne passerez pas, Ocampo, dit-il vivement, avant de m'avoir tout avoué. Parlez, vite!... je vous l'ordonne!

— Oh! quant aux ordres, Monsieur, je n'en reçois de personne autre que mon maître...

encore, c'est tout au plus... Ainsi, laissez-moi passer, je vous en prie...

— Non, non, mon cher Ocampo, parlez, de grâce ! Je ne vous l'ordonne pas, je vous en conjure !...

— Ah ! de ce ton-là c'est différent, Monsieur... Mais, par saint Benoît, mon patron, je ne puis rien vous dire encore, parole d'honneur ! Dans quatre jours, c'est-à-dire vendredi prochain, vous me trouverez de grand matin dans la cour, avant votre départ pour la chasse : alors, si les choses ne changent pas, je vous conterai une histoire qui vous intéresse, vous et mademoiselle Marie. Mais encore une fois, ne m'arrêtez pas davantage : votre père me cherche, et s'il nous surprenait ensemble, tout serait perdu ! Quant à vous, Monsieur, pas un mot, silence !

En parlant ainsi, l'Italien avait repoussé brusquement un bras de Fernand, et s'était, pour ainsi dire, éclipsé du couloir. Fernand,

morne et pensif, était resté quelques minutes immobile et comme pétrifié.

Mais, depuis ce jour-là, Ocampo avait disparu ; et Fernand, plein d'une avide curiosité et fidèle au rendez-vous donné par l'Italien, l'avait inutilement attendu dans la cour à l'heure, au jour, fixés.

XI.

On s'étonnera peut-être de la facilité avec laquelle Marie avait suivi son frère, lorsqu'il était venu la chercher au milieu de la nuit. Mais, outre la confiance extrême que lui inspirait Fernand, elle avait un autre motif qui la déterminait plus encore à prendre la fuite : la veille, fort avant dans la soirée, elle avait

eu avec son père un entretien dont elle ne pouvait positivement deviner le but, mais qui la remplissait d'une vague frayeur.

Voici donc ce qui s'était passé. Marie, seule dans sa chambre, pensait douloureusement à son frère, et, malgré quelques paroles vagues et rassurantes du comte, elle prévoyait un malheur. Cette disparition soudaine de Fernand, Marie ne pouvait la comprendre : certes, un semblable départ n'était point volontaire, et jamais Fernand n'eût quitté sa sœur chérie sans lui dire adieu, sans lui apprendre la raison qui le faisait partir. Tandis qu'elle se livrait à mille pensées désolantes, sa porte s'ouvre : M. de Rosmandas entre avec précipitation. La figure du comte est rayonnante d'une joie sauvage ; quelque chose de sinistre et d'indéfinissable apparaît dans ses yeux. Cependant Marie se trompe d'abord à l'expression de cette joie étrange : elle croit que son père vient lui apprendre enfin le retour de Fernand.

— Eh bien, dit-elle, est-il revenu?

— Qui ? ma fille... Que veux-tu dire? De qui veux-tu parler ?

— De lui ! de mon frère !

— Ah ! ah ! répond le comte, dont les yeux lancent un éclair. Ne t'occupe plus de lui, ma fille !... Non, ma pauvre Marie ! oublie cet homme, c'est un ingrat !

— Lui, mon père? lui qui m'a toujours aimée si tendrement?... qui mourrait pour moi...

— Folle ! et c'est ainsi que tu te laisses bercer de vaines chimères ! dit le comte en la baisant au front. Quoi ! tu n'as jamais distingué mieux tes amis de tes ennemis !... Fernand ne t'a jamais aimée, te dis-je... comme un frère doit aimer sa sœur ! ajouta-t-il avec un sourire plein d'amertume. Mais, grâce à Dieu ! j'ai découvert ses desseins coupables, je les ai déjoués ! Tu ne reverras

plus Fernand... il a fui pour se dérober à ma colère... à la vengeance des lois peut-être!...

— Mon père, vous m'effrayez! mon père!...

— Ton père! murmure le comte en secouant la tête avec une joie sombre. Oui, ton père!... au moins par le cœur... par l'affection, par la tendresse!... Mais, oh! tu ne sais pas, Marie, je t'aime encore plus qu'un père!... C'est un amour ardent et profond que tu ne peux t'imaginer!... Oh! tu es si belle! tu es un ange!... Viens! viens, que je te presse dans mes bras! que je baise tes lèvres! que j'aspire avec ivresse le souffle embaumé de ta bouche!...

En même temps, il l'étreignait contre sa poitrine avec une ardeur pleine de violence et de tendresse. Marie est tout effrayée!.. elle ne sait pourquoi elle frissonne; mais un tremblement convulsif agite ses membres;

ses joues se couvrent d'une pâleur mortelle ; et, comme son père la pressait plus vivement encore en la couvrant de baisers, elle se recule et détourne la tête, éperdue, frémissante.

— Quoi ! tu veux me fuir, Marie ? Est-ce que tu as peur ?

— Non, non... balbutie-t-elle. Je n'ai pas peur... Mais je souffre !... Voyez, mon père, je tremble... c'est malgré moi...

— Marie, comme tu es pâle ! s'écrie le comte en la voyant prête à défaillir. Mon pauvre ange, je t'en conjure, oh ! rassure-toi ! tu ne peux te figurer combien je t'aime !... Je le sens, oh ! je n'ai jamais aimé d'autre femme que toi !...

— Mon père... je vous en supplie, laissez-moi !... que je respire !... J'étouffe... mon Dieu !...

Et Marie laissa tomber languissamment sa tête sur une épaule ; son visage, déjà pâle,

devint blanc comme un linceul ; ses yeux se fermèrent, et sa bouche, entr'ouverte et douloureuse, avait l'air de vouloir laisser échapper son âme.

Le comte épouvanté la soutint dans ses bras. Marie n'avait pas encore perdu tout à fait connaissance ; mais d'une seconde à l'autre elle pouvait s'évanouir : le comte n'osait pourtant appeler du secours. Il jeta de l'eau fraîche au visage de Marie, lui mouilla les tempes, et lui fit respirer des sels. Bientôt la jeune fille rouvrit les yeux ; elle regarda autour d'elle avec un air effaré ; et, reconnaissant tout à coup son père, elle poussa un cri d'angoisse, étendit ses deux bras en avant comme pour le repousser, et rejeta violemment la tête en arrière.

En effet, la figure du comte avait dans ce moment une expression singulière et sinistre, qui ne ressemblait nullement à la ten-

dresse paternelle ; ses yeux étaient pleins de flamme ; il semblait lutter contre deux sentiments violents et contraires qui se partageaient son âme. Alors un nuage se déchira tout à coup dans l'esprit de la jeune fille ; une clarté fatale illumina son cerveau ; et plusieurs circonstances, qui lui avaient paru autrefois presque indifférentes, prirent soudain à ses yeux un caractère sombre et funeste : elle se rappelait avec épouvante quelques mots obscurs et vagues de Fernand, et les ardentes caresses de son père, qui la remplissaient depuis longtemps d'une crainte qu'elle nommait puérile. Mais ce qui la faisait surtout frissonner, c'était le souvenir d'une étrange apparition nocturne, qu'elle avait prise d'abord pour le fantôme d'un cauchemar, quoique le lendemain matin elle eût trouvé, sur le tapis de sa chambre, la marque poudreuse du pas d'un homme. Pendant plusieurs jours, Marie avait songé, toute frémissante, à cet inconce-

vable évènement : elle ne savait que penser; et, malgré cette empreinte accusatrice, elle n'osait croire à la réalité d'une pareille vision. Justement alors, Marie était sujette à de fréquents accès de somnambulisme, à d'étranges exaltations nerveuses, qui l'environnaient souvent d'une espèce de monde fantastique. Elle n'ignorait point sa maladie.

Mais à présent tout semblait s'éclaircir : la physionomie du comte et son langage, ses frénétiques étreintes, ses baisers de flamme n'étaient point ceux d'un père.

Marie, pâle et respirant à peine, considérait toujours le comte avec une sorte d'égarement. C'était le soir. La chambre de Marie se trouvait située dans une partie presque déserte du château. La pauvre jeune fille se voyait seule, sans secours ; elle ne comprenait pas trop quel péril la pouvait menacer ; mais un vague et secret pressentiment lui

disait qu'elle n'était point en sûreté dans cette chambre, seule avec cet homme. Cet homme pourtant était son père !

Déjà Marie, presque folle de terreur , promenait des regards effarés autour d'elle ; sa respiration devenait rauque, haletante ; des sons confus, inarticulés, s'échappaient de ses lèvres,... mais elle ne pouvait crier ; sa voix était morte, comme dans un cauchemar. Enfin le comte, la voyant si pâle, si bouleversée, s'approcha d'elle en joignant les mains avec une vive sollicitude.

— Marie, dit-il d'une voix caressante, calme-toi, je t'en conjure, ma pauvre enfant! Mon Dieu! qu'as-tu donc? Tu me fais peur!...

Et le visage du comte n'exprimait plus qu'une tendre et paternelle inquiétude; ses yeux étaient remplis de tristesse et de bonté ; quelques larmes mouillaient ses joues ; tout dans sa physionomie, dans sa personne, an-

nonçait la surprise, le chagrin et la bienveillance.

Un pareil changement ne pouvait échapper aux yeux de Marie : elle était pleine de trouble et d'hésitation, elle commençait à croire que ses facultés intellectuelles étaient dérangées, qu'elle avait calomnié dans son cœur le plus tendre des pères.

— Marie, continuait le comte avec un soupir en lui prenant la main, mon Dieu ! pauvre chère enfant, qu'avais-tu donc tout à l'heure ? Tu m'as brisé l'âme !... Marie, tu ne le croirais pas ? eh bien ! tu m'as repoussé... comme un ennemi, comme un objet d'horreur !... Parle, tu ne me reconnais donc plus ?

Marie baissait la tête avec confusion ; ses joues, tout à l'heure si pâles, étaient couvertes du plus vif incarnat. Enfin, se cachant le visage entre ses deux mains tremblantes, elle se mit à fondre en pleurs, elle sanglota ;

puis, les mains jointes et suppliantes, elle tomba, muette et comme anéantie, aux genoux de son père.

Une heure après, Marie était seule et couchée dans son lit. Elle venait de s'éveiller ; sa poitrine était lourde, sa tête douloureuse et pesante, comme au sortir d'un mauvais rêve : il lui semblait que ses membres étaient brisés de courbatures, que des charbons ardents brûlaient son gosier, qu'un marteau battait sourdement dans ses tempes.

Une veilleuse d'albâtre éclairait faiblement sa chambre.

Marie, dont les idées flottaient confuses entre le songe et la réalité, rassemble avec effort tout ce qui lui reste d'intelligence et de souvenir. Soudain elle tressaille : elle a cru entendre un pas résonner dans le corridor. Tremblante et convulsive, elle se jette à bas de son lit et s'élance pieds nus vers la porte qu'elle verrouille et ferme à double tour.

Ensuite elle retombe épuisée sur son lit, et presque aussitôt un sommeil de plomb appesantit ses yeux.

XII.

Il faut nous transporter maintenant dans la chambre d'auberge où M. de Langlade s'était enfermé. Seul, plongé dans les ténèbres, il ne savait quel parti prendre ; les paroles sinistres de l'aubergiste lui revenaient à l'esprit, et il commençait à croire qu'un danger véritable le menaçait : peut-être cette

maison était-elle un repaire de malfaiteurs; peut-être l'aubergiste lui-même avait-il sa part dans le butin. Agité de pareils soupçons, M. de Langlade hésitait à sortir de la chambre; il préférait attendre encore au milieu de l'obscurité.

Tandis qu'il s'abandonnait à ses réflexions, un bruit de pas résonne à quelque distance, puis il entend distinctement une porte qui s'ouvre et qui se ferme en grinçant sur ses gonds. Cette porte ne donnait pas dans le corridor, et elle paraissait conduire à la chambre où tout à l'heure buvaient les trois ivrognes.

En effet, il entend bientôt marcher avec précaution dans cette chambre, et la clarté mystérieuse qu'il avait aperçue d'abord, avant que l'aubergiste ne lui apportât de la lumière, frappe de nouveau ses yeux. Il n'en peut douter : tout à l'heure la chambre voisine n'était pas éclairée, et l'on vient d'y rentrer

avec des flambeaux. M. de Langlade alors n'hésite plus : il veut savoir enfin ce qui se passe derrière cette cloison ; puis, se levant sans faire de bruit et marchant sur la pointe du pied, il s'approche de la boiserie, et colle son œil contre le trou d'une serrure qui paraissait appartenir à une porte condamnée. Alors il voit un spectacle étrange, et ses cheveux se dressent d'horreur !... Sur une longue table de bois était posé quelque chose qui ressemblait à un cadavre enveloppé d'un linceul : autour de cet objet mystérieux, se tenaient cinq hommes, immobiles et debout. Un de ces hommes avait la figure couverte d'un masque ; les quatre autres, M. de Langlade ne les connaissait pas ; mais l'expression de leur visage était sinistre : elle annonçait de coupables desseins.

M. de Langlade, plié en deux, regardait toujours avec un tremblement convulsif : ce cadavre était le même sans doute qu'il avait

vu déposer à terre par le comte de Rosmandas et un autre homme; c'était le cadavre qu'un étranger, sortant tout à coup du fond des broussailles, avait emporté dans les ténèbres, après avoir fait retomber le couvercle de pierre qui fermait le caveau.

Une lanterne que tenait l'un de ces hommes éclairait la table d'une clarté rouge et tremblante : par moments les traits de ces mystérieux personnages restaient cachés dans l'ombre, et l'on n'apercevait que le bas de leur corps ; puis tout à coup, la lumière de la lanterne, qui tournait au moindre mouvement, se projetait, vive et crue, sur leurs visages dont elle faisait ressortir l'expression fatale.

Après quelques instants de silence et d'immobilité, l'homme qui avait un masque écarta le linceul, et considéra longtemps un visage pâle et violacé. M. de Langlade ne put voir que très imparfaitement cette face

livide, sur laquelle retomba presque aussitôt le linceul.

Les quatre hommes qui n'étaient pas masqués semblaient attendre les ordres de leur mystérieux camarade; immobiles et muets, ils échangeaient seulement quelques regards significatifs.

— C'est bien elle ! murmura l'homme masqué.

En même temps, il fouilla dans une poche de son habit et parut chercher quelque chose; mais, après une longue et inutile recherche, il s'écria en frappant du pied :

— Malédiction ! j'ai perdu ce portefeuille !

— Silence ! dit à voix basse un des quatre hommes, en désignant du doigt la cloison : il y a quelqu'un ici.

— Quelqu'un dans la chambre voisine? répond avec agitation l'homme masqué. En es-tu sûr, Michel?

— Très sûr : Je l'ai entendu, je l'ai vu... C'est un beau monsieur...

— Ah çà ! mais il est donc fou, ce misérable aubergiste ?... Quoi ! le drôle a commis une pareille imprudence...

— Je lui ai dit que c'était un vieil imbécile, répliqua Michel ; mais il m'a répondu que cette chambre était la seule disponible.

— Le drôle !... Mais où donc peut être ce portefeuille ? continua l'homme masqué avec impatience, en cherchant dans toutes les poches de ses vêtements.

— Un portefeuille, Monsieur ?

— Oui,.. et ce portefeuille contient des papiers d'une extrême importance !... Ah ! si je ne le retrouvais pas !

— Comment est-il fait, Monsieur, ce portefeuille ? de quelle couleur ?

— Il est noir, large comme les deux mains, avec une fermeture d'argent.

— Tiens! tiens! interrompit Michel. Mais il me semble que je connais ça.,. Diantre! vous ne savez pas, Monsieur, mais l'individu qui est à côté lisait tout à l'heure je ne sais quoi dans un portefeuille qui ressemble au vôtre...

— Est-il possible, Michel?

— Oui, Monsieur, pendant que mes camarades étaient partis pour la chose, moi j'étais ici à vous attendre. Alors, pour tuer le temps et peut-être aussi pour épier mon homme, j'ai regardé par cette fente qui est là-bas... tenez, à la cloison... et j'ai vu, comme j'ai l'honneur de vous le dire, un beau monsieur qui lisait très attentivement des papiers. Je ne sais pas, mais j'ai la conviction que ce portefeuille n'était pas le sien; il le tournait et le retournait dans tous les sens, comme une curiosité, enfin comme une trouvaille que l'on vient de faire.

— Cet homme, dis-tu, Michel, reprit avec

une vivacité inquiète le personnage masqué, cet homme est entré dans l'auberge tout à l'heure?

— Oui, tout à l'heure, Monsieur... un peu avant que mes camarades ne fussent allés vous rejoindre. J'ai questionné l'aubergiste, et j'ai appris que le nouveau venu voulait être seul, dans une chambre avec un flambeau, pour lire des papiers.

— Enfer ! enfer ! s'écria sourdement l'homme au masque. Je n'en doute pas, c'est mon portefeuille que cet inconnu a trouvé !... Ma foi ! tant pis pour cet homme! sa curiosité va lui coûter cher !... il sait maintenant des choses qu'il ne devait pas savoir !... Allons ! mes amis, soyez prêts à m'obéir... Vous allez me suivre... moi, j'entrerai dans cette chambre. Si la porte est fermée et qu'on ne veuille pas me l'ouvrir, je la brise ! Alors...

Il n'acheva point, mais son geste mena-

çant, sa voix rauque et sourde en disaient assez.

Aussitôt il ouvrit la porte qui donnait dans le corridor; mais, au moment de sortir, il se retourna vers les quatre hommes et dit :

— Que trois de vous ferment les issues du corridor! Toi, Michel, la main sur ton poignard!

Et il sortit.

XIII.

Tandis que M. de Langlade, ainsi menacé par cinq hommes résolus, se mettait en défense et se disposait à soutenir vigoureusement une pareille attaque, un personnage, qui n'était pas étranger à cette nocturne scène bien qu'il ne fût point alors dans l'auberge, était en proie à une perplexité des plus irritantes.

Ce personnage, qui d'abord était rentré un instant dans l'auberge avec l'homme masqué, en était sorti précipitamment, comme frappé d'une vive et subite inquiétude.

Lui aussi cherchait un portefeuille; et, passant tout à coup sa main sur la poche de son habit, il s'était aperçu de l'absence de ce portefeuille qui devait être pour lui d'un prix inestimable.

Cet homme avait couru tout hors d'haleine vers le parc de M. de Rosmandas ; et là, poussant une porte qu'il savait ne pas être fermée, il s'était brusquement enfoncé dans l'épaisseur des taillis. Alors, tirant de sa poche une petite lanterne sourde, il l'alluma au moyen d'un briquet; puis, marchant avec une extrême précaution, la tête baissée, les yeux fixés en terre, il se mit à chercher quelque chose.

Le sol était jonché de feuilles mortes, et par intervalles couvert de grandes herbes :

de temps à autre, l'homme écartait du pied ces touffes d'herbes et ces amas de feuilles; puis, trompé un instant par quelque pierre noire et plate ou par les fausses lueurs que projetait sa lanterne, il se baissait vivement pour ramasser ce qu'il voyait. Mais soudain, se relevant avec impatience, il continuait sa marche et ses minutieuses perquisitions.

— C'est incroyable! murmurait-il d'un ton de colère. Je l'avais tout à l'heure... Oui, j'en suis sûr! Où diable est-il passé?

Puis, après un moment de silence, il reprenait:

— Voyons! voyons! n'allons pas nous tromper... voici bien, ma foi! le chemin que nous avons pris tout à l'heure... Oui, oui, je reconnais encore cette maudite branche trop basse qui a failli me crever les yeux! Ah! dame, c'est que je n'avais pas les mains libres. j'en avais toute ma charge... Rien! rien!... Tonnerre!... mille tonnerres!... onze mille

tonnerres!... Me voilà bien loti!... C'est égal, cherchons toujours...

Il poursuivit ses investigations au milieu des feuilles mortes et des plantes sauvages qui encombraient l'intérieur des taillis.

Tout en marchant, il marmottait une foule de monosyllabes qui n'avaient pas de suite, mais qui tous indiquaient l'impatience et le dépit.

— C'était bien la peine!... Se donner tant de mal!... Je l'avais pourtant bien escamoté!... Quel joli tour de passe-passe!... Maudite lanterne, va!... elle n'éclaire pas plus qu'un ver luisant!... Tonnerre! Je ne le retrouverai donc pas!.. Au moins si je savais ce qu'il renferme!... Tout le secret de l'affaire est là... J'en suis sûr... Imbécile! avoir perdu ce portefeuille!... Je donnerais deux doigts de ma main pour le retrouver!... Rien! rien!

Et il s'arrêta quelques instants, immobile et pensif; il se tenait le front dans une main comme un homme qui médite, qui cherche à se rappeler quelque chose.

— Voyons un peu... ne nous pressons pas,... réfléchissons... Bien ! bien ! Nous étions dans la petite allée de cyprès... Alors je le tenais serré dans ma poche... Pardieu ! J'en suis sûr, j'avais la main dessus !... Je me rappelle même très bien que j'avais une peur de tous les diables... Je craignais que mon bourgeois ne s'aperçût de l'escamotage... Nous étions cachés tous deux derrière de grosses broussailles... Nous guettions M. le comte... Oui, oui, j'avais encore le trésor dans ma poche, à ce moment-là !... Est-ce que par hasard on me l'aurait escamoté, à moi aussi !... Pas possible ! à moins que ce ne soit le diable... et encore nous sommes peut-être aussi fin que lui !... Mais bah ! c'est inutile, il n'y a rien... pas plus de portefeuille que sur le bout de mon nez !

Il posa un moment sa lanterne à terre et resta les bras croisés, en tournant la tête à droite et à gauche, dans l'attitude d'un homme qui ne sait trop quel chemin prendre.

— Allons ! murmura-t-il, je vois bien qu'il faut en faire mon deuil ! Retournons vite à l'auberge pour avoir ma part du gâteau... Je parie que mon absence ne doit pas faire un très bon effet... Ils sont capables de croire, les imbéciles, que je suis allé avertir la gendarmerie... Oui, oui, c'est très possible... Diantre ! s'ils n'étaient plus dans l'auberge ! Si j'allais trouver visage de bois !... Courons !

Et il se dirigeait précipitamment vers la porte du parc : soudain il s'arrête en se frappant le front.

— Vieille bête, va ! se dit-il avec une colère méprisante. Moi qui n'avais pas encore eu cette idée-là ! Allons jeter un coup d'œil du côté de la tombe... J'ai la chance d'y

retrouver mon affaire... Oui, parbleu! c'est en me baissant, c'est quand j'ai emporté dans mes bras ce paquet diablement lourd, c'est alors que j'ai fait sans doute tomber le portefeuille de ma poche... Il doit être par là, dans l'herbe... Au surplus, cherchons toujours... ne fût-ce que pour voir ce qui se passe là-bas!...

Et il se mit en marche vers le tombeau des comtesses de Rosmandas. Une très faible distance l'en séparait encore, lorsqu'il s'arrête soudainement, et fait un pas en arrière avec une sorte de frayeur.

— Retourner là! dit-il sourdement. En aurai-je bien le courage! s'ils étaient parvenus à sortir du caveau! Si tout à coup je voyais la pierre se lever, reparaître cet homme qui est le seul au monde que je craigne!... Ah!... mais non, c'est impossible!..... Je suis un enfant d'avoir des dées pareilles!... la pierre est lourde, Dieu

merci!... D'ailleurs, en dedans il n'y a pas de prise... feu Samson lui-même n'en viendrait pas à bout, malgré sa fameuse poigne?.. Oh! j'ai bien calculé mon affaire, je ne suis pas un conscrit... Ils sont là tous deux bien ficelés, bien cadenassés!... Je n'ai pas peur qu'ils s'envolent!... Eh! eh! continua-t-il avec un rire funèbre, je les tiens là comme des hannetons dans une boîte!...

En même temps il franchissait d'une seule enjambée une petite haie vive entremêlée de buis et de houx, qui entourait l'enceinte funèbre. Dans son impatience il n'avait pas songé même à s'introduire par la grille que M. de Rosmandas et son compagnon avaient laissée ouverte. Mais aussitôt il crut entendre plusieurs voix d'hommes qui s'approchaient; les feuilles mortes criaient sous des pas lourds et précipités. Alors, craignant d'être surpris, le personnage mystérieux se hâta de sauter par dessus la haie qu'il venait de franchir, et,

soufflant sa lanterne, courut au hasard dans l'épaisseur du bois.

Tout à coup ses pieds rencontrent un monticule de terre molle, au milieu duquel il enfonce jusqu'à mi-jambe; puis, avant d'avoir eu le temps de baisser la tête, il perd l'équilibre et tombe de toute sa hauteur dans un trou profond.

Étourdi de sa chute, les membres endoloris, il demeure étendu tout de son long, sans avoir la force de se relever.

Alors il sent tomber sur lui de la terre et des cailloux; il est contraint de fermer les yeux pour ne pas être aveuglé. Mais soudain une lourde pierre lui frappe la tête, et le malheureux perd connaissance.

XIV.

M. de Langlade s'attendait à être attaqué; mais il avait saisi brusquement l'un de ses pistolets qu'il arma, tout prêt à faire feu au moment où la porte s'ouvrirait. Néanmoins, en dépit de tout son courage, il ne pouvait s'empêcher de tressaillir : le combat qui allait s'engager d'une seconde à l'autre devait être un combat terrible et mortel. Ce qui

troublait surtout le cœur de M. de Langlade, c'était l'obscurité profonde au milieu de laquelle il se trouvait. Certes, il n'eût pas tremblé s'il avait eu de la lumière ; mais ne pas voir son ennemi, être frappé peut-être à l'improviste dans les ténèbres ! c'était là une chose affreuse et capable de donner des vertiges au plus brave.

M. de Langlade entend des pas s'arrêter à sa porte ; puis on tourne le bouton de fer qui ouvre la serrure lorsqu'elle n'est pas fermée à double tour. Mais bientôt on cesse des efforts inutiles, et l'on introduit une clef ou quelque morceau de fer dans la serrure ; le pêne sort enfin de la gâche, mais inutilement ; car la porte est toujours maintenue par le verrou.

— Qui est là ? crie M. de Langlade d'une voix forte.

On ne fait aucune réponse ; mais la porte,

violemment ébranlée, saute déjà sur ses gonds.

— Le premier qui entre est mort! reprend M. de Langlade d'un accent terrible. J'ai deux pistolets chargés... Malheur à vous!

— Ouvrez! ouvrez tout de suite! dit une voix impérieuse, en dehors.

— Qui êtes-vous donc pour me donner des ordres, vous qui parlez si haut?

— Ouvrez à l'instant même! répond la voix: ou nous enfonçons votre porte! Vous n'êtes pas de force, Monsieur! Nous sommes cinq contre vous, tous armés jusqu'aux dents!

— Eh bien! quand vous seriez trente, peu m'importe! Je ne vous crains pas, et je vous conseille de me laisser tranquille!... N'entrez pas... ou vous pourrez vous en repentir!

— Nous entrerons!... et de force puisque

vous ne voulez pas ouvrir de bonne volonté ! dit la voix menaçante. Quand vous auriez tous les pistolets du monde, on vous mettrait bien vite à la raison, mon homme !... Et n'espérez pas qu'on vienne à votre secours : vos cris et vos coups de feu n'amèneront personne !... tout le monde est à nous dans cette maison... Vite ! vite. Ouvrez, ou vous êtes perdu !

— Je n'ouvrirai pas, vous dis-je ! Et maintenant, vous n'aurez pour toute réponse que mes quatre balles de pistolet !

— Ah ! ah ! vous faites le rodomont, monsieur le voyageur... Attendez ! attendez !

En même temps, celui qui parlait ainsi donna dans la porte un si vigoureux coup de pied, que la gâche de fer, descellée violemment, tomba sur le carreau ; mais le verrou tenait encore le haut de la porte qui, disjointe et fendue par le bas, allait éclater d'un moment à l'autre.

La lumière de la lanterne avait pénétré tout à coup dans la chambre par l'entrebâillement de la porte.

— Misérable! crie M. de Langlade en frappant du pied. Vous êtes mort, vous dis-je, si vous faites un pas!

Une pareille contenance fit sans doute un peu réfléchir les assaillants; car ils interrompirent brusquement leur assaut, et quelques chuchottements dans le corridor avertirent M. de Langlade qu'ils se concertaient entr'eux.

Enfin, celui des cinq hommes qui avait parlé seul jusqu'alors, se rapprocha de la porte, et dit avec un accent moins impératif :

— Allons, Monsieur, je vois que vous êtes un brave, et qu'il n'y a pas moyen de vous faire peur... Mais ne pourrions-nous pas nous entendre ? J'ai quelques explications à vous demander, et si vous avez l'obligeance de

m'ouvrir, vous comprendrez le motif de ma visite...

— Elle est fort singulière, votre visite ! répondit M. de Langlade avec une colère mêlée de dédain. Il paraît que vous avez l'habitude de briser les portes, quand on ne vous les ouvre pas ! Mais pardieu ! vous briserez tout à fait la mienne, si vous êtes curieux d'entrer et d'avoir une réponse de plomb dans la tête !... car je ne bouge plus... et je vous attends pour vous faire une aimable réception !...

— Parbleu ! ne nous fâchons pas, Monsieur ! reprit la voix de l'interlocuteur invisible. J'en conviens, j'ai eu tort de m'y prendre de la sorte. Mais que diantre ! vous auriez peut-être fait la même chose à ma place... Je suis pressé, très pressé ! Une minute peut être irréparable !...

— Oui, certes, irréparable ! interrompit M. de Langlade : car si vous restez un instant

de plus à ma porte, c'est moi qui l'ouvre, qui vous brûle la cervelle !

— Oh ! calmons-nous, de grâce ! mon cher monsieur le voyageur ! Cela ne vous servirait pas à grand'chose de me brûler la cervelle... Après la mienne, il en resterait encore quatre à brûler... et je crois que la vôtre pourrait avoir chaud d'abord !...Mais, allons, point de colère ! et que les choses se passent en douceur !... Que diable ! je ne demande pas mieux que de parlementer avec vous à travers la porte...

— Et moi, je n'en ai pas la moindre envie ! répliqua M. de Langlade énergiquement. Je n'ai pas coutume d'avoir affaire à des assassins !

— Des assassins ? Bon ! que voulez-vous dire ? Vous êtes fou, monsieur le matamore ! Il n'y a d'assassins que dans votre cervelle ! et si vous êtes comme moi, si vous n'avez pas peur, nous causerons. . Alors je vous

dirai qui je suis… Je vois à votre langage que vous êtes un homme comme il faut : je vous prouverai clairement que je ne suis pas un rustre…

— Soyez qui vous voudrez, cela m'est parfaitement égal ! je ne veux avoir aucun rapport avec vous ! Croyez-moi, n'attendez point le jour : il pourrait vous arriver malheur ! Je sais très bien ce que vous venez de faire… Cachez votre cadavre !…

Aucune voix ne répondit à M. de Langlade ; mais les chuchottements recommencèrent avec plus de vivacité derrière la porte : tout à coup ils se turent.

— Monsieur, reprit la voix avec une inflexion tremblante, vous êtes maître de notre secret… mais songez-y maintenant, c'est une affaire de vie et de mort ! Il faut que nous sachions qui vous êtes !… Ouvrez-nous sur-le-champ… ou nous sommes résolus à tout ! Nous sommes cinq, vous dis-je… nous

avons chacun une paire de pistolets chargés... comprenez donc qu'une résistance de votre part serait folie! Vous pourriez tuer un de nous cinq ; mais les quatre autres vous écharperaient à l'instant même!

— C'est possible! répondit M. de Langlade d'une voix forte encore, mais troublée. Je sais à quoi je m'expose en vous résistant, mais je ne vous céderai pas!

— Une fois... deux fois, Monsieur... voulez-vous nous ouvrir?... je vous en conjure, n'attendez pas la troisième injonction!... Voyez, votre porte est à demi-brisée... en la pressant du genoux, je la jetterais par terre... Mais je patiente... je veux, autant que possible, ne rien obtenir par la violence...

— Ah! ah! dit M. de Langlade avec un éclat de rire amer, il est temps de parler ainsi!.. quand vous avez déjà fait éclater ma

serrure, comme des brigands que vous êtes.....

— Nous ne sommes pas des brigands, Monsieur... reprit la voix d'un ton grave et presque solennel : il y a dans la vie telle ou telle circonstance où le plus honnête homme peut avoir l'air de ce qu'il n'est pas... De grâce ouvrez-moi, je vous en supplie!... vous saurez alors à qui vous avez affaire... mais je ne puis vous dire mon nom tout haut...

— Que m'importe votre nom? Je le saurai demain... quand vous serez avec tous les vôtres entre les mains de la justice!... Mais laissez-moi! Je ne vous cherche pas querelle... je ne suis pas un brigadier de gendarmerie! Ce que je vous demande, c'est de ne pas chercher à savoir qui je suis moi-même...

— Allons! Monsieur, c'est vous qui l'aurez voulu! dit la voix.

Mais aussitôt M. de Langlade, à qui la co-

lère et l'émotion donnent des forces surnaturelles, pousse une armoire énorme adossée au mur, et l'applique contre la porte. Toute la chambre retombe dans l'obscurité.

—A moi, mes amis ! dit en dehors la voix menaçante qui paraissait moins distincte et plus sourde à travers la double cloison qui l'interceptait.

Et soudain, l'armoire, vivement ébranlée, chancelle et décrit des oscillations, mais sa lourdeur la maintient et l'empêche de tomber; en outre, M. de Langlade roidit ses deux bras contre elle avec une vigueur inouïe.

Enfin, après une lutte de quelques instants, après des efforts inutiles et pleins de fatigue, les assaillants interrompent un moment leur attaque, et s'arrêtent comme pour reprendre haleine.

— Un mot, Monsieur ! dit la voix qui par-

lait en dehors : approchez-vous de la porte, et baissez-vous... Je vous dirai mon secret... N'ayez aucune crainte!...

— Eh bien! parlez, je vous écoute.

— Quel est ce portefeuille dont vous avez tiré tout à l'heure quelques papiers? reprit l'assaillant invisible en baissant la voix. Vous appartient-il?

— Que vous importe?

— Il m'importe beaucoup, Monsieur..... tellement, que si vous ne me rendez pas ce portefeuille à l'instant même... oui, si vous ne me le passez pas à travers la porte, alors je ne retiens plus ces hommes! Je vous arracherai bien ce que vous ne voulez pas me rendre de bon gré!... Ce portefeuille m'appartient, Monsieur...

— Et vous ne l'aurez pas! répond de Langlade plus décidé que jamais à ne pas ouvrir. Ce portefeuille m'apprendra ce que vous ne voulez pas m'apprendre... et je sais déjà

bien des choses qui me font deviner à peu près qui vous êtes!

— Ah ! ces derniers mots vous ont perdu! cria la voix furieuse. A moi! à moi !

L'armoire, plus violemment poussée, crie et grince sur le carreau; la porte s'entre-bâille ; un coup de feu retentit.

Une seconde explosion se fait entendre, puis un grand bruit, un bruit de pas et de voix, de meubles qui tombent et se brisent.

L'armoire était renversée, mais elle obstruait encore l'entrée de la porte arrachée de ses gonds et fracassée. Quatre hommes se précipitent dans la chambre : elle était vide.

— Au secours! Je suis mort! A moi! à moi! criait une voix gémissante dans le corridor!

XV.

Comme malheureusement notre histoire est encombrée d'évènements romanesques et terribles qui s'enchevêtrent et se croisent, pareils aux détours d'un labyrinthe, nous sommes obligés de suspendre notre marche de temps à autre, pour jeter quelque lumière au milieu de toute cette intrigue ténébreuse. Il faut maintenant apprendre au

lecteur ce qui se passait dans l'âme d'Ocampo. Cet homme, faux et vindicatif, après avoir aimé son maître avec une abnégation sans bornes, l'avait pris tout à coup en haine pour un affront qu'il en avait reçu : un jour, M. de Rosmandas, indigné contre l'Italien qui n'avait point assez vite exécuté ses ordres, le frappa rudement au visage. Ocampo souffrit en silence et baissa la tête ; mais il se jura tout au fond de son cœur une vengeance atroce et sanglante. Cependant il ne pouvait agir encore ; il devait attendre une circonstance favorable ; mais déjà un projet monstrueux s'élaborait dans son cerveau.

Jusqu'alors M. de Rosmandas n'avait eu aucun motif pour cacher ses desseins les plus secrets à ce fidèle serviteur : c'était lui qu'il employait toujours dans toutes les entreprises qui voulaient de l'audace ; il croyait pouvoir compter sur la discrétion, sur le dévouement d'Ocampo ; d'ailleurs, connaissant fort bien les antécédents de cet homme, il était sûr de

le faire trembler toujours avec un mot et de le soumettre comme un esclave.

Mais plus tard, le comte s'aperçut qu'il avait peut-être eu tort de confier toutes ses actions à un pareil misérable. Malheureusement, quand cette réflexion vint à M. de Rosmandas, il était trop tard pour changer de conduite : le mal était fait.

Nous avons déjà initié le lecteur aux mystères étranges qui se passaient presque tous les soirs dans l'appartement de M. de Rosmandas ; ce personnage voilé qui entrait silencieux par une petite porte et qui venait s'agenouiller, en tendant les épaules, pour recevoir cinquante coups de fouet, ce personnage n'était point le seul qui fût torturé dans le château. Si l'on avait pu suivre les pas du comte lorsqu'il descendait quelquefois par un escalier tortueux et caché dans l'épaisseur de la muraille, on serait parvenu après de longs détours, après avoir franchi

de noirs et profonds souterrains, à une petite porte de fer basse et cintrée : derrière cette porte, au fond d'un caveau qui ne recevait un peu de jour que par d'étroites lucarnes, gisait, depuis dix-huit mois, une misérable créature qui se tordait les mains en invoquant la mort. C'était une femme dont le visage maigre et flétri conservait encore cependant un reste de beauté ; elle avait trente-cinq ans à peine ; mais le désespoir et la souffrance avaient si profondément creusé ses joues et sillonné son front, qu'elle paraissait plus vieille de dix ans au moins.

Le caveau qui enfermait cette pauvre victime aurait eu l'air d'une chambre assez propre, assez bien meublée, si les rayons du soleil eussent pu de temps à autre y pénétrer ; mais jamais une chaude réverbération, un reflet jaune et doré ne filtrait dans cette nuit humide par les fentes oblongues qui servaient de soupiraux. Il était rare même que l'infortunée eût de la lumière : la nuit seule-

ment, une espèce de veilleuse éclairait cette caverne ; aussi, pour la triste prisonnière, le jour était-il encore plus ténébreux que la nuit. Jamais, depuis dix-huit mois, la porte du caveau ne s'était ouverte ; mais le matin et le soir une trappe s'entr'ouvrait au plafond, et des mains invisibles faisaient descendre à l'aide d'une corde quelques aliments et du linge : la corde ensuite remontait au plafond, et la trappe se refermait brusquement. Du reste, cette pauvre femme n'avait pas à se plaindre de son geôlier : rien ne manquait à ses besoins , la nourriture était saine et abondante ; elle avait de quoi se vêtir et se chauffer ; un lit de fer, garni de bons matelas, lui permettait d'étendre et de reposer ses membres endoloris; et souvent, après de longues journées pleines de larmes et d'amertume, elle pouvait oublier son malheur dans un tranquille sommeil. Mais le matin quand ses yeux se rouvraient, elle recommençait à gémir, et ses pleurs coulaient

abondamment pour ne plus s'arrêter jusqu'à l'heure où, brisée de lassitude, elle se rendormait encore.

— Oh ! s'écriait-elle incessamment, les mains jointes, les yeux suppliants et tournés vers la voûte de son cachot. Mon Dieu ! mon Dieu ! quand terminerez-vous mon supplice ! Je suis coupable!... Oui,... mais c'est trop souffrir !...

Puis elle retombait dans sa douleur et son abattement.

Un jour elle avait entendu la porte de sa prison s'ouvrir, et personne n'y était entré : une tête avait apparu par l'entrebâillement de la porte; mais la malheureuse n'avait pu reconnaître les traits de ce visage dans l'obscurité du caveau.

Quelques mois s'étaient passés depuis cette rapide apparition, lorsqu'un soir elle enten-

dit quelque chose au dessus de sa tête!... c'était la trappe qui s'ouvrait.

— Dormez-vous? demande une voix sourde qui venait du plafond.

Depuis le commencement de sa captivité, la prisonnière entendait pour la première fois une voix humaine.

—Qui êtes-vous? répond-elle d'un accent faible et voilé. Au nom du ciel, secourez-moi! Faites-moi sortir de cette tombe!... ou bien qu'on me tue, mais vite!...

— Madame, reprend la voix qui partait d'en haut, espoir et courage! Tenez, lisez ceci!...

Aussitôt un billet plié en forme de lettre tombe aux pieds de la prisonnière: elle le ramasse vivement; elle cherche à le lire: mais sa vue est tellement affaiblie par l'obscurité du caveau, qu'elle ne distingue d'abord que des marques noires et inégales

sur le blanc mat du papier. Néanmoins, il faut absolument qu'elle sache le contenu du billet. La voix de celui qui l'a jeté dans la prison était consolante ; elle engageait l'infortunée à reprendre courage et espoir.

Une des lucarnes, un peu moins étroite que les autres, laissait gliser dans un coin du cachot un faible rayon de jour, qui découpait sur le plancher sombre une losange lumineuse. La prisonnière courut palpitante vers cette clarté, et le reflet tomba vif et cru sur le papier : alors elle put lire ces lignes tracées au crayon, mais dont l'orthographe bizarre et les caractères presque fantastiques annonçaient dans celui qui les avait écrites une éducation plus que négligée. Voici le contenu de ce billet : « Ayez bon courage.
« Un ami veille sur vous. Seulement, de la
« prudence ! Si l'on vous questionne, vous
« ne savez rien, vous n'avez rien reçu.
« Tenez-vous prête : d'un moment à l'autre

« votre cachot s'ouvrira. Vous en sorti-
« rez !

« Brûlez cette lettre à votre lampe. Mar-
« chez longtemps sur les cendres pour qu'on
« ne puisse rien voir. Encore une fois, si-
« lence ! Espérez ! »

XVI.

On aurait de la peine à se figurer la surprise et l'ébahissement de l'homme masqué, losqu'il entra dans la chambre de l'auberge et qu'il la trouva vide. La seule fenêtre de cette chambre était ouverte : ainsi donc le voyageur n'avait pu s'enfuir par un autre passage ; mais ce genre d'évasion n'était pas sans péril : car la croisée était séparée du

sol par une élévation de vingt pieds au moins. En outre, une petite cour située au bas de la fenêtre était encombrée de grosses pierres, de roues, de tonneaux et de charrettes.

L'homme masqué, comprenant bien que son ennemi n'avait pu lui échapper par un autre endroit, fut au moment de sauter lui-même par la fenêtre afin de le poursuivre; mais lorsqu'il enjambait déjà la balustrade de fer, il mesura d'un coup d'œil la hauteur qu'il allait franchir, et ne crut pas devoir effectuer son projet.

— Le drôle ! s'écria-t-il, il saute donc comme les chats! Mais vite! courez, vous autres!... Cherchez bien dans la cour... partout aux environs... Une pareille chute a dû l'étourdir : il ne doit plus pouvoir remuer ni bras, ni jambes... Vite! vite!

Mais les trois hommes qui restaient debout et sans blessure, ne paraissaient guère disposés à poursuivre un ennemi qui se défen-

dait si bien ; et puis d'ailleurs, les cris douloureux de leur camarade qui avait une épaule cassée, modéraient singulièrement leur courage et leur humeur belliqueuse.

— Eh bien ! vous restez là comme des souches ! dit leur chef avec colère. Voulez-vous bien courir, marauds, et me le ramener mort ou vif, avec son portefeuille !... Autrement...

— Eh ! Monsieur, répondit l'un des trois hommes, vous en parlez bien à votre aise... Mais un gaillard comme ça n'est pas facile à prendre ! Vous ne nous aviez pas dit que les coup de pistolets seraient du jeu !...

— Tu es un lâche, toi, manant ! C'était bien la peine de faire tant de rodomontades !... Mais reste, je n'ai plus besoin de toi !... Quant à vous, mes bons amis, courez à la poursuite de mon homme ! Mille francs à chacun si vous l'attrapez !

Ces derniers mots produisirent un effet

merveilleux, et nos deux bravi, croyant déjà entendre sonner l'or et l'argent, sautèrent par dessus le corps de leur pauvre camarade étendu sur le carreau; puis, ils descendirent précipitamment l'escalier de bois qui menait à la cour.

— Eh bien! drôle, ou vas-tu? dit le chef en arrêtant par le collet celui qui avait refusé de marcher.

— Je m'en vais... je rentre chez nous! répondit cet homme en fronçant le sourcil d'un air sinistre.

— Oui, je te devine, tu vas me dénoncer? Tu vas éveiller du monde au château! Mais pas de ça, l'ami! Tu vas rester ici... Oui, tu vois bien, dans ce petit cabinet dont je tiens la clef... Je vais t'y enfermer à double tour... et si tu fais le méchant, si tu cries, du plomb dans la tête!

Cette conduite énergique et menaçante ntimida sans doute le récalcitrant; car il ne

répondit pas une syllabe et se laissa pousser comme une chose inerte dans un cabinet voisin, que l'homme masqué referma violemment.

Ensuite, celui-ci appela de toutes ses forces l'aubergiste et fit porter sur un lit de sangle le malheureux blessé grièvement.

— Ah ! voici le jour qui commence à poindre ! murmura le chef avec dépit. Quel contretemps ! Tout va peut-être échouer !.. Et ce misérable Ocampo qui ne revient pas ! J'ai commis une imprudence, il aurait mieux valu ne pas le lâcher !... Pourvu qu'il n'aille pas me trahir !

Et il marchait avec impatience dans le corridor, en s'arrêtant par intervalles pour frapper du talon sur les carreaux de brique.

— Bien certainement il m'a trahi, l'infâme ! reprit-il en regardant à l'horizon, qui s'empourprait déjà d'une teinte lumineuse. Comment se fait-il que cet Ocampo ne soit

pas encore ici avec cette jeune fille? Lui qui me jurait de l'emporter le plus facilement du monde!... Aurait-on découvert son projet!... Oh! alors tout serait perdu!

Puis, après un instant de silence, il reprenait:

— Que vais-je faire ici, moi, tout seul, avec ce maudit cadavre qui peut me compromettre?... Je ne l'ai pas tuée, c'est fort bien, mais qui le prouvera? Cet Ocampo qui me l'a donnée morte, n'est-il pas capable d'avoir empoisonné la malheureuse pour avoir moins de peine?... Je ne sais pas, mais tout ceci est étrange! Il y a peut-être un crime dans cette mort!... — N'importe! n'importe! j'ai tort de m'alarmer... Morte ou vive, il me fallait cette femme! et j'aurai maintenant bon marché du comte!...

Tout en se parlant de la sorte, il tournait les yeux à droite et à gauche avec inquiétude; et, dès que le moindre bruit frappait

ses oreilles, il s'élançait à une fenêtre ou vers l'escalier, en se penchant par dessus la rampe comme pour voir si quelqu'un n'entrait pas.

— Non, rien ! absolument rien ! murmurait-il entre ses dents. Ocampo ne vient pas ! Et mes deux misérables, comme ils tardent ! Les maladroits ! les lâches ! Je parie qu'ils n'ont pas trouvé mon homme, ou qu'ils ont eu peur de lui !... Mille diables ! Je commence à croire que j'ai manqué mon affaire !... Heureusement qu'ils ne savent pas qui je suis ! J'ai bien fait, ma foi ! de mettre ce masque... Oui, mais Ocampo, c'est un rusé compère qui peut fort bien me connaître !... Ah ! je suis sur les épines !...

Tandis qu'il se promenait, la tête basse et les mains croisées sur le ventre, il entendit sonner violemment à la porte de la cour.

Personne n'allait ouvrir. Aussi les coups de sonnette devinrent-ils plus énergiques, plus pressés, plus furieux.

En même temps, on frappa contre la porte : c'était un bruit métallique et sonore, comme celui d'une crosse de fusil qui retentirait sur le fer. Puis des voix impérieuses et colères se firent entendre ; il distinguait ces mots :

— Ouvrez ! de par le roi !

Comme la porte demeurait fermée, les coups redoublèrent, et bientôt l'un des battants céda. Des chapeaux galonnés et des uniformes apparurent.

— Ah ! je suis trahi, s'écria l'homme masqué.

Puis, courant aussitôt vers la chambre où se trouvait le cadavre, il s'enveloppa d'un large manteau brun déposé sur une chaise, et s'enfuit précipitamment par un petit escalier dérobé.

Une minute après, la gendarmerie envahissait l'auberge.

XVII.

Il y avait à fort peu de distance de l'auberge un personnage qui faisait un rêve épouvantable. Cet individu, qui dormait d'un sommeil lourd et léthargique, s'imaginait voir ceci : Il était dans un lit dont les draps pendaient en désordre jusqu'à terre; à son chevet, un homme habillé de noir (c'était un médecin) se tenait debout, grave et silencieux; pendant ce temps là, le malade,

qui voyait tout, bien que ses yeux fussent à demi-fermés, essayait, mais inutilement, d'articuler quelques syllabes. Il avait soif; une ardeur dévorante lui brûlait le gosier; et il faisait tout son possible pour étendre le bras vers une carafe d'eau placée sur une table. Mais, en dépit de sa volonté, son bras demeurait immobile, engourdi; tout son corps était raide et insensible comme une planche; il était cloué sur son lit.

Bientôt le médecin lui mit une main à l'endroit du cœur, et de l'autre, lui tâtant le pouls, il dit en secouant la tête :

— Il n'y a plus de battements : cet homme est mort.

Le dormeur, épouvanté, voulut faire un soubresaut et protester qu'il était bien vivant; mais ses membres n'obéirent pas à l'ordre de son intelligence qui vivait encore, trouble et confuse, dans un coin de son cerveau.

A côté du médecin, était accroupie une

vieille femme à la figure décharnée et hideuse; elle fit entendre un éclat de rire sec et moqueur à ces paroles du médecin : « cet homme est mort. » Puis, se redressant un peu mais sans pouvoir se tenir debout, car elle était bossue et ployée en deux comme un arc, la petite vieille saisit le drap par un coin et le rejeta brusquement par dessus la tête du trépassé.

Alors voici le dialogue étrange que le malheureux put saisir vaguement.

— Ah! ah! il est donc mort? En êtes-vous bien sûr, monsieur le docteur? Je peux donc donner sa soupe à notre chat ?

— Vous le pouvez, femme, répondit solennellement le médecin.

— Hi! hi! hi! ce n'est pas un grand malheur! il était méchant, le particulier!...

— Il était méchant, femme! repartit le docteur d'un ton grave et lugubre.

— Oh! oh! oh! comme je vais lui chanter un beau *de profundis* aux oreilles!

— Oui, femme, un *de profundis*!

— Hi! hi! hi! Voyez donc, il ne remue pas plus qu'un manche à balai, lui qui était vif comme un poisson! Ah! dame, c'est qu'il en a tué, du monde!...

— Oui, femme, il en a tué!

— Ah ça! mais dites-moi donc, monsieur l'apothicaire, si par hasard il faisait le mort, ce vieux monstre! si c'était une niche!... C'est qu'il en est bien capable, au moins!...

— Il en est bien capable! repartit le docteur d'une voix caverneuse.

— Diable! diable!...

— Diable! interrompit le docteur, les yeux flamboyants.

—Ouais! comme vous dites ça! vous parlez creux comme un tuyau d'orgue!... Et vos

yeux, docteur, comme ils flambent!... Prenez donc garde! vous allez mettre le feu à votre chapeau...

— A mon chapeau? répondit le docteur avec une inflexion sépulcrale.

En même temps, son chapeau de feutre à larges bords parut démesurément grandir et s'allonger en pointe.

— Eh! eh! vous allez crever le plafond, docteur!... dit la petite vieille, dont les mains longues et osseuses s'allongèrent encore et laissèrent voir des griffes énormes, qui semblaient croître à vue d'œil.

— Où prenez-vous vos gants? dit le docteur avec un regard terrible.

— Chez votre chapelier! dit la vieille en montrant du doigt le chapeau géant, que venait de percer un bout de corne.

— Ah! ah! s'écria le docteur en frappant du pied sur le carreau, d'où jaillirent des

flammes bleuâtres. Tu sais mon adresse... Tiens! tiens! voilà ma carte.

Et soudain, abattant d'une chiquenaude le chapeau monstrueux qui lui couvrait la tête, il laissa voir un front prodigieux surmonté de deux cornes, un front noir sur lequel apparaissait en lettres de feu ce mot : SATAN.

— Connu! connu! dit la vieille femme dont la bosse énorme prit tout à coup la ressemblance d'un visage humain : c'était une face horrible, gigantesque, avec des yeux de flamme, un nez en bec de hibou, et une bouche de crapaud, rouge et baveuse.

— Eh bien! après? dit le docteur d'un air stoïque. Tu es mon épouse... Je te reconnais à ta physionomie; mais qu'importe! ne suis-je pas le maître? et me crois-tu assez bête pour me laisser escamoter une âme qui me convient sous tous les rapports?

— Et moi, brutal, est-ce que tu me crois faite pour manger tes restes? Je veux cette

âme-là, te dis-je, à moi toute seule!... Je sais déjà à quelle sauce je dois la croquer... J'ai mes caprices de femme aussi, moi... Eh! eh! vieux finaud! tu crois bonnement qu'on n'était pas sur ses gardes?... Va, mon cher, ça sentait trop le roussi dans cette chambre... Je t'ai flairé! Mais file, file! je veux emporter mon homme sur mes épaules...

En même temps, la vieille se jeta furieuse sur le lit, et voulut prendre le corps dans ses bras; mais un violent coup de corne qu'elle reçut dans la bosse la fit bondir jusqu'au plafond avec des cris de rage et de douleur.

— A ta cuisine, drôlesse! à ta cuisine! dit Satan d'un accent terrible, en la poussant dehors à grands coups de pieds de chèvre.

La vieille sortit avec des imprécations furibondes; mais presque au même moment elle entr'ouvrit la porte et passa le bout du nez en riant aux éclats.

— Gare à tes chausses, mon homme! s'écria-t-elle : voici les goupillons!

Puis elle disparut.

On entendait déjà à quelque distance des chants lugubres et sourds, un bruit de serpents d'église, et des pas graves et lents, comme ceux d'une procession.

— Fuyons, c'est l'ennemi! murmura le faux docteur.

Puis, enlevant d'une seule main le mort entortillé dans son drap, il allait s'enfuir par la cheminée, quand la porte s'ouvre : un prêtre paraît.

A la première aspersion d'eau bénite, le diable pousse un rugissement, et, laissant tomber sa proie sur le carreau, il monte comme une flamme dans la cheminée.

Le prétendu mort qui n'était qu'en léthargie, recommandait son âme à Dieu et voulait crier ; mais sa langue demeurait

collée à son palais, et ne pouvait remuer.

Les prêtres venaient d'entrer dans la chambre, et continuaient à psalmodier le *de profundis*. Derrière eux, arrivèrent deux croque-morts portant un cercueil vide; ils posèrent le cercueil aux pieds du lit; puis, enlevant le cadavre, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, ils l'étendirent dans la bière. Ensuite l'un d'eux, écartant le bout du drap qui recouvrait le visage du défunt, se pencha sur lui, et d'une voix sourde et moqueuse, il lui dit à l'oreille :

— Bon soir, l'ami! je suis Joseph... C'est à mon tour à t'enterrer !

Le malheureux s'efforça de crier :

— Je ne suis pas mort!

Mais ses lèvres demeurèrent immobiles et glacées, comme celles d'une statue.

Soudain l'autre personnage, qui portait le costume des ensevelisseurs, se baissa lente-

ment vers le trépassé, et lui dit d'une voix railleuse :

— Tiens! regarde, me reconnais-tu? Je sors du caveau où tu m'as enfermé... j'en sors pour t'y mettre à mon tour!

En effet, le misérable qu'on venait d'ensevelir put voir, à travers la toile usée de son linceul, le visage d'un homme qu'il n'avait jamais pu considérer sans épouvante, d'un homme qu'il haïssait mortellement.

Presque aussitôt le couvercle du cercueil se referma violemment, et deux marteaux acharnés retentirent sur les clous qui s'enfonçaient dans le bois. Ce fut alors pour le misérable enfermé dans cette étroite prison une torture affreuse, indescriptible : il sentit confusément qu'on enlevait le cercueil et que les deux porteurs se mettaient en marche, au bruit du chant lugubre que les prêtres entonnaient en sortant à la file.

Un mouvement brusque et saccadé, une

secousse étrange et qui revenait à intervalles égaux, avertit le pauvre diable qu'on descendait un escalier raide et tortueux; par instants, les angles du cercueil froissaient le mur avec un long grincement. Enfin, après une heure de marche, les porteurs s'arrêtèrent, le chant lugubre continuait toujours. Bientôt l'infortuné s'aperçut qu'on descendait la bière avec des cordes au fond de la fosse; puis, au même instant, la terre et les cailloux retentirent sur les planches; la fosse se trouva comblée en quelques secondes, et l'homme en léthargie n'entendit plus qu'un bruit sourd, vague et lointain, au dessus de sa tête. C'étaient les dernières pelletées de terre, les derniers retentissements de la pioche.

A cet affreux moment, la douleur de cet homme fut si atroce, sa terreur si poignante, qu'il fit un bond désespéré, ouvrit les yeux, et s'éveilla.

Ce n'était pas un rêve !!

Cet homme, qui venait de sortir d'un sommeil léthargique, gisait réellement, couché sur le dos, dans un espace étroit et humide. Les ténèbres étaient profondes.

Il pousse des cris déchirants, lamentables; il essaie de repousser, avec des bras roidis et convulsifs, le poids énorme qui charge sa poitrine. Par bonheur, un espace vide d'un demi pied de haut se trouve au dessus de son visage, et le préserve d'une complète asphyxie. Tout son corps est serré comme dans un étau; ses deux jambes restent collées et inertes l'une contre l'autre.

D'abord, la terreur de cet homme est s pleine d'étonnement, qu'il ne peut comprendre où il est; d'abord il s'imagine continuer son rêve horrible. Mais bientôt la réalité le presse de toutes parts; il comprend qu'il est dans la terre, qu'on l'a cru mort sans doute, et qu'on l'a jeté comme un chien dans quelque trou.

Malgré l'épouvante qui l'accable, il ne perd pas entièrement courage; il crie, il appelle, et continue de roidir ses deux mains contre la voûte qui peut l'écraser d'un moment à l'autre. Mais à chaque secousse, à chaque ébranlement, les branches qui soutenaient par hasard cette masse de terre et de cailloux s'affaissent et s'écartent.

— Au secours ! A moi ! criait-il d'une voix presque étouffée.

Un instant il eut quelque espoir, il pensa qu'on l'avait entendu : car des pas résonnèrent à la surface du sol. Mais cette espérance ne fut pas longue ; les pas s'éloignèrent ; et, quand il ouvrait la bouche pour appeler encore et crier, un bloc de terre lui boucha le gosier comme avec un tampon.

XVIII.

Un faible jour commençait à poindre à l'Orient. Mais la crête seule des rochers qui dominent les gorges d'Ollioulles, s'éclairait aux lumineuses réverbérations du matin. Le fond des vallées était plongé encore dans une teinte crépusculaire.

C'est au château du comte de Rosmandas, c'est dans sa chambre même qu'il faut nous

transporter maintenant. Le comte était assis languissamment dans un fauteuil; ses deux mains crispées posaient sur ses genoux ; une pâleur de mort couvrait son visage ; et, par moments, on aurait pu voir passer dans ses cheveux comme un frisson qui les agitait. Alors il semblait grelotter, et ses dents se heurtaient les unes contre les autres.

En face de lui, à quelques pas, se trouvait Joseph ; agenouillé, la tête inerte et pendante sur la poitrine, les bras ballants et comme désossés, le malheureux domestique avait l'air d'un idiot : ses lèvres tombaient flasques et couvertes d'écume ; par moments, son œil terne et sans regard ressemblait à celui d'un veau qu'on mène à la boucherie dans une charrette.

Une seule bougie éclairait cette grande chambre.

Les vêtements du comte étaient en désordre ; ses mains noircies de terre, ses cheveux

pleins de sable. Quant au pauvre Joseph, il était enveloppé d'une grande robe monacale toute en lambeaux, souillée de plâtre et de boue.

Le silence régnait morne et profond. Tout à coup le comte se lève avec effort, et, se frappant le front d'une main convulsive, il s'écrie :

— Oh ! mais c'est un rêve affreux ! Qu'est-ce donc que tout cela ? Je suis bien éveillé pourtant..... Je marche..... Je pense... Je parle... Joseph, Joseph !

Celui-ci ne sembla pas entendre et demeura dans la même posture.

— Joseph, relève-toi, te dis-je ! Viens... parlons ensemble... J'ai peur ! Oh ! oui, pour la première fois de ma vie je tremble !... Mais tu ne m'entends pas !... Joseph, ne veux-tu pas me répondre ?

Et il s'approcha du malheureux toujours à genoux ; puis se penchant vers lui, d'une voix suppliante il ajouta :

— Réponds, au nom du ciel ! Je ne te demande qu'un mot... Tout cela est-il bien vrai ? Avons-nous été enfermés dans ce caveau funèbre? Ou bien suis-je en démence ? Ma tête a-t-elle été bouleversée par la fièvre ou par la folie ?...

Joseph ne changeait pas d'attitude et n'entendait rien.

— C'est affreux ! continua le comte en relevant d'une main le front de Joseph. Cet homme ne me comprend pas... il semble frappé de mutisme... Dieu ! Dieu! que s'est-il donc passé?... Voyons! rassemblons un peu nos souvenirs...

Et, les deux mains appuyées sur les tempes, il se mit à marcher dans sa chambre à pas lents.

Après un quart d'heure de silence méditatif, des paroles entrecoupées et confuses sortirent de ses lèvres.

— Oui, c'est bien cela... ce soir, je suis descendu dans les souterrains... Joseph et moi, nous l'avons emportée... j'en suis sûr!... Ce n'est pas en rêve... nous avons soulevé la pierre du caveau mortuaire... Je venais d'y descendre... quand le couvercle est retombé tout à coup!...

Il se tut un instant.

Mais, qui l'a fait retomber, cette pierre?... poursuivit-il en s'arrêtant soudain. Non, maintenant j'en ai la conviction, elle n'a pu retomber d'elle-même... Et puis, d'ailleurs, qui serait venu la relever?... Ce n'est pas moi...ni Joseph... tous deux sans force et sans courage... dans ces ténèbres horribles... Nous allions mourir suffoqués... quand tout à coup l'air du dehors pénètre au fond de ce caveau... et je respire!... Oh! c'est un miracle! c'est à perdre la raison!... Mon Dieu! quelle est donc cette invisible main qui m'a sauvé?... Car il n'y avait personne... conti-

nua-t-il avec plus de force. La pierre était debout, appuyée sur ce tronc d'arbre... Oui, comme nous l'avions placée nous-mêmes... C'est au point que je me demande si elle est véritablement retombée sur nous, cette pierre?... Peut-être Joseph et moi, avons-nous perdu connaissance dans les vapeurs méphitiques de ce caveau... Non, je ne sais que penser... Au moins s'il pouvait parler, cet homme! si son intelligence, si ses souvenirs pouvaient seconder les miens!... Mais non, la terreur ou l'asphyxie ont tout à fait paralysé son cerveau... Essayons encore pourtant, essayons de l'interroger...

— Joseph, reprit le comte en essayant de le relever, allons! je t'en conjure, viens, mon ami... Réponds-moi...

Joseph tira du fond de sa poitrine un douloureux soupir; puis, joignant les mains et secouant la tête, il dit d'un accent lamentable :

— Seigneur, seigneur, quelle position!...

— Ah! Dieu soit loué! le voilà qui parle! dit le comte avec un accent de joie.

En même temps il prit Joseph par la main et le fit asseoir sur un fauteuil.

— Mon ami, dit-il, mon brave Joseph, allons! rappelle tes souvenirs... les miens sont encore si confus, que je crois faire un songe!... Nous sommes descendus ensemble dans les souterrains, n'est-ce pas?...

— Quelle position! balbutia Joseph.

— Nous avons porté le cadavre jusqu'au fond du parc?... Nous l'avons posé à terre, près du tombeau?...

— Quelle position, seigneur! quelle position!

— Nous avons soulevé ensemble avec un levier le couvercle de pierre, et nous l'avons appuyé contre un vieux cyprès, n'est-ce pas, Joseph?...

— Quelle position ! répondit le domestique en fondant en larmes.

— Oui, toutes ces différentes circonstances, je vois que tu ne les as pas oubliées... Ensuite, Joseph, nous sommes descendus dans le caveau, toi d'abord ?...

— Quelle position !

— Tu as creusé un pied de profondeur... alors, moi je suis descendu... Mais au moment même il s'est fait un grand bruit... notre lanterne s'est éteinte... la pierre était retombée sur nous... Parle, Joseph... ne me suis-je pas abusé ?... tout cela est-il bien réel ?

— Jésus, quelle position ! dit Joseph d'une voix sourde et presque inintelligible.

— Mais tu ne me réponds pas, Joseph ?... Voyons, reviens à toi !... regarde, tu es dans ma chambre... il n'y a plus de danger ... Qu'en penses-tu ?... si, en effet, cette pierre

est retombée sur nous, comment avons-nous pu sortir du caveau ?... Parle donc, pour l'amour du ciel !... Tout à l'heure tu avais plus de courage et d'énergie... Tu as bien eu la force de m'aider à remettre cette pierre, à boucher cette fosse... Et voilà qu'à présent tu as l'air d'un homme ivre, d'un fou !

— Portez..... armes !... Présentez... armes !... s'écria convulsivement Joseph qui, se dressant tout à coup, fit le geste d'un soldat qui présente les armes.

Le brave domestique avait servi longtemps ; il avait même été caporal instructeur.

— Oh ! décidément il est fou ! dit le comte avec désespoir. Je perdrais ma peine à l'interroger plus longtemps... Mon Dieu ! mais c'est horrible !... quel mystère !... Le cadavre avait disparu... Qui peut l'avoir emporté ?... Non, non, c'est impossible ! je suis fou moi-même, personne n'est venu... Nous

avions déjà sans doute descendu le corps dans le caveau... il doit y être... bien certainement!... Mais, grand Dieu! continua-t-il avec une expression d'épouvante, si l'on vient faire des perquisitions!... Si ce que je craignais arrive!... Alors, quand on ouvrira cette tombe... quand on trouvera trois cadavres au lieu de deux... tout va se découvrir! Je serai perdu!.. Mais non, je m'alarme à tort, ajouta-t-il d'une voix plus calme: on ne sait rien... J'avais pris toutes mes mesures..... Fernand est hors d'état de me nuire... Ocampo, lui, n'ouvrira plus la bouche!... Mais cet homme, il va me trahir peut-être sans le vouloir! Il ne faut qu'une parole échappée au délire!... Quel malheur! quelle fatalité! Lui qui seul pouvait me seconder dans mon projet!... Maintenant, à qui recourir?... Mon Dieu, mon Dieu!...

Tandis que le comte, en proie à mille angoisses, marchait avec agitation dans sa chambre, Joseph, grave et raide comme une

sentinelle en faction, se promenait de long en large devant la porte, avec une longue canne qu'il tenait toute droite en guise de fusil.

Déjà quelques rayons de soleil pénétraient obliquement dans la chambre à travers les rideaux, et faisaient pâlir la clarté vacillante de la bougie.

— Il faut pourtant que j'empêche cet homme de parler! se dit le comte après un long silence. Dans quelques heures peut-être, sa raison lui reviendra... Joseph, mon ami, poursuivit-il d'une voix douce et engageante, viens, je t'en prie... Ote cette longue robe qui te gêne et t'étouffe... puis, va te reposer... Une heure de sommeil te fera grand bien!... Songe qu'aujourd'hui même j'ai besoin de toi...

En parlant ainsi, le comte voulut dénouer la ceinture qui serrait la robe de Joseph;

mais celui-ci, frappant sur sa canne d'un air menaçant, cria :

— Au large !!

— Joseph, mon garçon, tu me reconnais bien ?

— Qui vive ? reprit Joseph.

— Ton maître, le comte de Rosmandas.

— Aux armes ! cria Joseph d'une voix de tonnerre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit le comte ne sachant plus que résoudre.

Tandis qu'il délibérait sur le parti qu'il avait à prendre, un grand bruit de pas et de voix retentit de corridor en corridor : ce bruit venait du vestibule.

— Qu'est ceci ? pensa le comte en tressaillant. Il me semble que j'entends monter... Allons ! Joseph, vite ! à bas cette casaque !... Viens par là !...

Et le comte ouvrit brusquement une petite porte dérobée.

Joseph marchait toujours avec la même gravité militaire. Le comte alors s'élança sur lui, et, le tirant par le bras, il essaya de le pousser jusqu'à cette porte : mais aussitôt Joseph, faisant deux pas en arrière, leva sa canne horizontalement et coucha le comte en joue.

— Feu ! cria-t-il. Boum !

Mais le comte, redoutant fort peu une pareille explosion, se précipita sur Joseph avec plus de violence, et, l'entraînant dans un angle de la chambre, il fit jouer un ressort caché dans la muraille : aussitôt le parquet s'ouvrit à l'endroit même où Fernand avait disparu, et Joseph tomba raide et l'arme au bras dans la trappe béante.

— Et Marie, cette pauvre chère enfant ! il faut que je la voie à l'instant même ! s'écria

le comte. Oh ! si elle voulait, comme nous fuirions ensemble jusqu'au bout du monde !

Et il sortit précipitamment de sa chambre.

Pendant ce temps-là, d'autres personnes montaient l'escalier à la hâte.

XIX.

Toute l'auberge était en mouvemen ; les gendarmes fermaient les issues, et des perquisitions avaient lieu de toutes parts. L'aubergiste, muet de surprise et de frayeur, n'avait pas la force de prononcer une parole; et si deux soldats ne l'eussent soutenu en le tenant chacun par un bras, le pauvre diable erait tombé par terre comme un lourd pa-

quet. Toutes les questions qu'on lui adressait frappaient ses oreilles sans pénétrer jusqu'à son cerveau ; et tout ce qu'il pouvait dire, c'était ceci :

— Messieurs les gendarmes, ayez pitié d'un homme établi... pitié d'un brave aubergiste !

Un cri d'horreur s'éleva quand on ouvrit la porte de la chambre où se trouvait le cadavre enveloppé d'un linceul. Personne ne pouvait le reconnaître : c'était le corps d'une femme, morte de maladie sans doute, dans un exténuement complet ; le visage et les membres étaient d'une maigreur effroyable, et les yeux profondément rentrés dans leurs orbites.

Le brigadier s'empressa de dresser procès-verbal, et, d'après quelques réponses vagues et confuses arrachées par la menace au pauvre aubergiste, voici enfin les renseignements qu'on put recueillir : Unmonsieur,

étranger sans doute au pays, était venu quelques jours auparavant pour louer l'auberge tout entière; il avait promis à l'hôte une assez grosse somme d'argent, à la condition que pas un voyageur ne serait admis jusqu'à nouvel ordre. L'aubergiste, assez étonné, avait pris l'argent sans demander à l'inconnu d'autres explications. Cette nuit-là même, le personnage mystérieux était venu dans l'auberge avec quatre hommes, également étrangers sans doute. D'abord, ils s'étaient enfermés une grande heure dans la salle à manger ; puis celui d'entre eux qui paraissait être le chef, avait quitté l'auberge avec un de ces hommes. Après son départ, les trois autres compagnons avaient demandé du vin et de l'eau-de-vie; mais, trouvant que la salle à manger était trop grande et trop froide, ils s'étaient mis dans une petite chambre, dans celle même où se trouvait maintenant le cadavre. Pendant qu'ils étaient ainsi occupés à boire, on avait sonné plusieurs fois

à la porte d'entrée; et l'aubergiste, qui, malgré sa promesse, n'était guère disposé à fermer son logis aux voyageurs, avait ouvert après un moment d'hésitation. Un monsieur très bien mis était entré, seul et sans bagages; il avait demandé une chambre et une lumière pour lire des lettres; mais il n'avait pas dit son nom. Une heure après, il s'était fait beaucoup de bruit dans l'auberge: l'aubergiste, qui dormait dans sa cuisine, avait entendu deux coups de feu; un étrange vacarme, comme celui d'un combat entre plusieurs hommes; mais il n'en savait pas davantage et ne pouvait rien dire de plus à la Justice.

— Du reste, continua le malheureux en pleurant à chaudes larmes, j'oubliais de vous dire, mes bons messieurs, qu'il y a là sous mon escalier un pauvre diable qui a reçu une balle dans les côtes, et qui pourra peut-être vous conter la chose.

L'aubergiste parlait encore, quand deux

gendarmes apportèrent sur leurs bras un homme tout couvert de sang.

— Mon brigadier, dit l'un d'eux, nous avons trouvé ce particulier dans une espèce de trou à rats.

— Qui êtes-vous? demanda le brigadier au pauvre diable qui râlait déjà de toute sa force. Votre nom, mon ami? reprit le gendarme avec plus de douceur. Parlez vite... éclairez la justice... Qui est-ce qui vous a mis dans ce bel état?

Le blessé voulut articuler quelques paroles; mais sa voix était si faible, qu'elle ne pouvait se faire entendre.

— Voyons, dites, mon brave : on vous vengera. Mais que je sache au moins si vous êtes un honnête homme. Êtes-vous de ce pays?

Le blessé fit un signe négatif, mais sans dire une parole.

— Quel est cet homme, continua le bri-

gadier, ce monsieur qui avait loué l'auberge?

Le blessé haussa les épaules et secoua la tête avec une expression qui semblait vouloir dire : Je ne le connais pas.

— Vous ne le connaissez pas, dites-vous?

Le blessé remua la tête négativement.

— C'est étrange! murmura le brigadier qui semblait réfléchir profondément. Mais cette femme morte, vous devez savoir qui elle est?

Le blessé fit le même signe de tête. Cependant le malheureux commençait à pâlir davantage; ses yeux ternes et sans chaleur semblaient par moments tout à fait disparaître au fond des orbites; puis, ses lèvres se contractaient avec violence et se couvraient d'écume.

— Mon brigadier, dit un des gendarmes qui avait le cœur sensible, est-ce que vous

croyez que le bourgeois n'a pas plus besoin d'apothicaire et de prêtre que d'interrogatoire? Voyez donc, il va passer, le pauvre homme!

— C'est vrai, répondit le brigadier avec un soupir de compassion; mais que veux-tu que j'y fasse, Langlois? il faut bien lui tirer les vers du nez. Tu vois bien que c'est une affaire d'assassinat. Allons, allons, camarade, poursuivit-il avec douceur en prenant la main du blessé, as-tu quelque petite chose à dire encore à la Justice?

Mais tout à coup le brigadier lâcha la main du moribond avec une sorte de frayeur: cette main était froide; l'infortuné n'existait plus.

— Eh! eh! dit le gendarme miséricordieux, il a fini son service! Ah! brigadier, ce que c'est que de nous!

Le brigadier ne fit aucune réponse, et parut un instant réfléchir.

Le silence régnait depuis quelques instants parmi les témoins de cette lugubre scène, lorsqu'un grand bruit se fait entendre dans la cour. C'était un homme qui se débattait entre les mains de plusieurs gendarmes. Après une lutte violente et déscspérée, cet homme fut obligé de céder à la force ; on le garrotta, et il fut amené devant le brigadier, dans la chambre même où se trouvait le cadavre voilé et celui du malheureux qui venait de rendre le dernier soupir.

Cet homme, qu'on avait trouvé blotti dans une espèce d'armoire, s'était d'abord enfui lestement ; puis, après maints détours, après s'être sauvé de chambre en chambre, il avait sauté tout à coup par une croisée ouverte donnant sur la cour. Mais presque aussitôt deux gendarmes qui gardaient la porte, l'avaient arrêté.

Cet individu, qui ne voulut jamais dire son

nom, fut trouvé nanti d'une bourse renfermant plusieurs pièces d'or; il portait sous une espèce de casaque une paire de pistolets et un poignard.

On procéda immédiatement à l'interrogatoire du prisonnier.

Les questions qu'on lui fit demeurèrent inutiles: mais on découvrit enfin, dans la doublure de sa casquette, un billet tracé à la hâte et contenant sans doute le mystère que voulait cacher cet homme.

— A cheval! à cheval! cria le brigadier. Trois hommes, la carabine chargée! Écoute, Langlois, poursuivit-il en parlant à l'oreille d'un gendarme, entends-tu bien? voilà ce que tu as à faire... file au grand galop! Moi, je vais autre part avec le reste de mon monde.

Cinq minutes après, les trois gendarmes désignés partaient au grand galop.

XX.

Au moment où le comte entendait du bruit dans l'escalier, il s'élançait vers la chambre de sa fille. Agité d'une étrange inquiétude, il ne pouvait plus longtemps attendre avant de la voir. Mais quel fut son étonnement et sa terreur, quand il vit la porte de la chambre à coucher de Marie à demi brisée et jetée sur le parquet!

— Marie ! Marie ! s'écria-t-il en se précipitant au milieu de la chambre.

Mais aucune voix ne répond ! la chambre est vide, les meubles en désordre ; les draps du lit, bouleversés et pêle mêle, pendent jusqu'à terre. Néanmoins, il est facile de voir, au froissement des couvertures et de l'oreiller, qu'une personne était couchée là tout à l'heure : un évènement imprévu sans doute, quelque violente cause, a dû l'arracher de son lit. Le comte demeure un instant comme foudroyé ; puis, soudain, il appelle encore Marie d'une voix déchirante. Mais il n'en peut douter, un crime, un crime horrible s'est commis tout-à-l'heure dans cet appartement.

Non, rien ne pourrait peindre ce qui se passe dans le cœur du comte : c'est une douleur atroce et poignante, c'est un mélange inexprimable de rage et de désespoir. Tout son sang bouillonne dans ses veines comme s'il y coulait du plomb fondu ; ses tempes

battent et se crispent, toutes prêtes à se rompre.

Un instant il demeure immobile et muet : il médite. Puis, fermant ses poings, les dents grinçantes, il s'élance dans le corridor : une idée affreuse et dévorante vient de passer comme un éclair dans son cerveau.

— Oh! s'il était vrai! murmure-t-il. Le misérable, s'il avait osé!...

Il n'en dit pas davantage, et court à sa chambre sans voir même plusieurs personnes qui s'avancent vers lui précipitamment. Déjà le comte a refermé sa porte en dedans à double tour : il soulève la tapisserie qui masquait la porte secrète, et s'enfonce dans un petit passage obscur et tournant.

Quelques minutes se passent, et le comte n'est point rentré encore dans sa chambre. Cependant on frappe contre la porte à coups redoublés, on appelle M. de Rosmandas.

Voici la scène qui avait lieu derrière cette

porte : deux hommes, jeunes et bien mis l'un et l'autre et semblant appartenir à la meilleure classe de la société, étaient arrivés en même temps au château ; ils demandaient tous deux à parler au comte de Rosmandas. Ces deux hommes pourtant ne semblaient pas se connaître : chacun d'eux arrivait conduit par un motif différent.

L'un de ces personnages est déjà connu du lecteur : c'était M. de Langlade. L'autre, qui pouvait avoir une trentaine d'années, était un grand jeune homme, svelte et bien pris dans sa taille ; sa figure, d'une extrême distinction, était encadrée dans une barbe et des favoris d'un noir lustré qui faisait mieux ressortir son étrange pâleur ; ses yeux, pleins de flamme et de vivacité, regardaient à droite et à gauche avec une certaine expression d'inquiétude et d'égarement. Ce personnage n'avait pas encore pu voir distinctement les traits de M. de Langlade, qui l'avait précédé de trois ou quatre marches en

montant l'escalier. Quant à M. de Langlade, il n'avait pas songé même à jeter un coup d'œil sur ce jeune homme : sombre, morne et préoccupé, il demandait à voir le comte sur-le-champ.

Un domestique avait accompagné les deux visiteurs pour les introduire auprès du comte, s'il était visible toutefois à pareille heure. Le soleil commençait à monter sur l'horizon.

— Guillaume, Guillaume, dit M. de Langlade avec un accent impératif, vite ! ne perdons pas un moment ! que je parle à votre maître... Il s'agit de prévenir un grand malheur.

— Mon Dieu ! Monsieur, répondit le domestique tout abasourdi, est-ce que vous ne croyez pas qu'il est un peu matin ? M. le comte est dans le cas de me chasser si je l'éveille !...

— Non, non, dites que c'est moi : M. le comte me recevra tout de suite.

L'autre jeune homme entendit ces derniers mots, et, frappant avec vivacité sur l'épaule du domestique, il lui dit à demi-voix.

— Je ne puis attendre... Dites à votre maître qu'il s'agit de la comtesse de Rosmandas... je vous jure qu'il me recevra sur-le-champ!... D'ailleurs, il n'a pas oublié l'homme à cheval qui est venu l'autre jour... Cet homme, c'est moi!

Il y avait quelque chose de si fatal dans l'accent et dans le regard de cet homme, que le bon Guillaume se mit à trembler de tous ses membres et demeura cloué sur le parquet.

— Allons! allons! reprit l'inconnu avec une inflexion de colère. Je vois bien que tout le monde est sourd dans ce château, maître et valet... Mais, n'importe, on m'entendra bien, dussé-je tambouriner jusqu'au soir!...

Et sans attendre la réponse du domesti-

que, il frappa violemment contre la porte en redoublant toujours. Puis, afin d'être mieux entendu, il appela d'une voix forte le comte de Rosmandas.

M. de Langlade, malgré sa préoccupation profonde, étonné d'une semblable hardiesse, d'une si étrange tenacité de la part d'un homme qu'il n'avait jamais vu au château, se mit à le considérer avec une certaine attention. De son côté, l'autre personnage, s'apercevant qu'il était le but d'un si minutieux examen, croisa tout à coup ses regards avec ceux deM. de Langlade. La physionomie de l'inconnu avait pris une expression de défiance et de menace.

Soudain ils laissèrent échapper ensemble une exclamation de surprise.

— De Langlade !

— D'Hermont !

C'étaient les deux cousins.

Leur étonnement fut le même. Mais une

pareille rencontre parut frapper bien plus vivement le chevalier d'Hermont.

Ils demeurèrent un instant sans parole, à se considérer l'un l'autre.

— Quoi! c'est vous, chevalier? dit M. de Langlade en lui tendant la main. Par quel hasard?

— Ah! c'est tout un roman, de Langlade! répondit d'Hermont, dont le visage tout à l'heure si pâle se colora d'une vive et subite rougeur.

— En vérité, d'Hermont, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici...Depuis quand donc connaissez-vous M. de Rosmandas?

—Depuis fort peu de temps, cousin... Mais c'est une affaire bien importante qui m'amène!... Voyez, je suis encore en habits de voyage... J'arrive en poste... Il faut que je parle au comte immédiatement.

— Cousin d'Hermont, je ne vous demande pas quelle est cette affaire... Mais je ne puis croire qu'elle soit aussi grave que celle qui

m'amène... Je vous en prie, permettez-moi de voir M. de Rosmandas avant vous...

— Impossible, cousin! impossible! Je vous jure que le moindre retard serait irréparable... Il s'agit de vie et de mort.

— Et moi, d'Hermont, si vous saviez ce que j'ai à dire!... Il s'agit de vie et de mort aussi!... et de bien autre chose... Il s'agit de l'honneur de toute une famille!

Ces derniers mots furent prononcés par M. de Langlade d'un ton solennel et triste : le chevalier d'Hermont ne put s'empêcher de tressaillir.

Cependant la porte du comte ne s'ouvrait pas; Guillaume, tout ébahi, s'était retiré dans une embrasure de fenêtre, comme pour ne pas entendre la conversation qui avait lieu devant lui.

— De Langlade, reprit le chevalier avec une sourde agitation, sauriez-vous quelque chose concernant la famille de M. de Rosmandas? Serait-ce par hasard le même objet

qui nous conduit tous les deux ici?...

— Je ne crois pas, repartit M. de Langlade en secouant la tête avec tristesse. Mais je vous en prie, cousin, n'insistez pas davantage pour entrer : dans un quart d'heure je vous quitte la place...

En même temps, M. de Langlade frappait contre la porte, mais avec une certaine réserve, et laissant un assez long intervalle entre les coups.

— Quel est son but? pensa le chevalier d'Hermont. Voudrait-il me prévenir? Saurait il... Non, non !... C'est impossible !

— Eh bien ! Guillaume, reprit M. de Langlade avec inquiétude, comment se fait-il que votre maître n'entende pas? Où peut-il être? Je n'y comprends rien...

— Ni moi non plus, Monsieur, balbutia Guillaume dans son embrasure de fenêtre.

— Serait-il évanoui?... pensa M. de Langlade... Serait-il mort?... Oui, le saisissement

peut-être..... Ce caveau manquait d'air..... Mon Dieu! mon Dieu!

Et il frappa de nouveau contre la porte.

— Guillaume, dit-il d'une voix altérée, on n'ouvre pas...Je crains un malheur!...N'y a-t-il pas une autre porte qui donne dans la chambre de votre maître?

— Ah! dame, Monsieur, je crois bien que oui, dit Guillaume; mais les autres portes sont fermées comme celle-ci. D'abord, moi, je ne connais pas trop la chambre de M. le comte: il n'y a que Joseph qui peut y entrer.

— Eh bien! où est Joseph? reprit vivement M. de Langlade. Qu'on l'avertisse! peut-être saurons-nous par lui quelque chose...

— Ah! Monsieur, le valet de chambre n'est pas plus facile à trouver que le maître. Maintenant Joseph a monté en grade: il couche dans l'appartement même de M. le comte...

Pendant que Guillaume et M. de Langlade échangeaient ensemble quelques paroles, le chevalier d'Hermont, pensif et rêveur, demeurait debout les bras croisés.

— C'est une étrange coïncidence! se disait-il. Quel intérêt de Langlade a-t-il donc à voir de si matin le comte?... Oh! oh! j'entrerai le premier, dussé-je...

Tout à coup un bruit de pas se fait entendre dans l'intérieur de la chambre; puis une exclamation plaintive. La porte s'ouvre avec violence : M. de Rosmandas apparaît, le visage pâle, effaré.

— Oh! s'écrie-t-il. Vengeance! Le misérable! A moi! à moi, vous tous!...

Et il était si égaré par la douleur et la colère, qu'il ne vit pas même les personnes qui l'environnaient.

— C'est lui, l'infâme! continua-t-il exaspéré. Mais je le rejoindrai bien... fût-ce au bout du monde!...

Soudain M. de Langlade se plaça devant

lui comme pour lui barrer le passage, et d'une voix basse, lente et solennelle, il lui dit :

— Un mot ! il s'agit de votre fille...

Le comte s'arrête tout à coup : on dirait un homme qui vient de s'éveiller d'un cauchemar horrible.

— Ma fille ! murmure-t-il.

Mais avant que M. de Langladé en pût dire davantage, le chevalier d'Hermont s'élance vers le comte, et lui dit à demi voix d'un air significatif et menaçant :

— Monsieur le comte, je veux vous parler à l'instant même : il s'agit de feu la comtesse de Rosmandas !...

Le comte tressaille.

— Qui êtes-vous donc ? demande-t-il avec une sourde épouvante.

— Un homme qui peut vous perdre ou vous sauver ! répond à voix basse le chevalier d'Hermont.

— Venez ! venez dans cette chambre ! dit le comte en l'attirant à lui.

— Et votre fille ? reprend M. de Langlade d'une voix tremblante.

En même temps il tire de sa poche un portefeuille noir qu'il montre au comte. Le chevalier d'Hermont pousse un cri, et veut arracher le portefeuille à M. de Langlade.

Mais déjà celui-ci vient d'entraîner le comte stupéfait dans sa chambre à coucher, et la porte se referme à l'instant même avec un grincement de verroux.

XXI.

Avant de raconter la scène étrange et terrible qui se passait dans la chambre de M. de Rosmandas, il faut expliquer la manière dont le comte avait pu sortir du caveau funèbre.

Quand M. de Langlade s'était échappé de l'auberge par une fenêtre, il avait escaladé sans peine un petit mur qui donnait sur la

campagne : il avait déjà eu le temps de rejoindre son cheval, qui piaffait d'impatience, attaché par la bride à un anneau de fer derrière les murailles du parc de M. de Rosmandas. Quand les deux hommes que le personnage masqué avait lancés à la poursuite du fugitif, l'aperçurent à une assez grande distance, ils redoublèrent de vitesse : mais celui-ci, une fois en selle, n'avait plus rien à redouter de ces deux brigands. Cependant, plein de courage et de force, il avait honte de fuir plus longtemps devant ces misérables : d'ailleurs, il avait un secret bien important à leur arracher, un secret terrible dont il avait déjà pénétré quelque chose, en frémissant d'horreur.

Les deux hommes couraient toujours sur lui avec une espèce d'acharnement, bien qu'ils ne pussent encore conserver l'espoir de le rattraper. M. de Langlade feignit d'abord de les craindre et de vouloir leur échapper ; mais cette fuite apparente n'était

qu'un stratagème, un piège adroit et courageux. Il s'engagea dans un ravin profond, bordé de broussailles et de grandes roches, derrière lesquelles il pouvait facilement se cacher : de temps à autre, il tournait la tête pour voir si les deux malfaiteurs continuaient de le poursuivre ; et le projet qu'il venait de concevoir tout à coup lui parut d'une exécution prompte et sûre, quand il s'aperçut que l'un de ces deux hommes, tout hors d'haleine et n'en pouvant plus, tombait de lassitude au bord d'un fossé, tandis que son camarade s'opiniâtrait seul à courir encore.

M. de Langlade ne perdit pas un instant : il lança son cheval dans un petit sentier fort étroit, embarrassé de grandes herbes et de ronces ; puis, ayant mis pied à terre, il attacha sa monture au tronc d'un figuier sauvage. Ensuite, ayant rechargé l'un de ses pistolets, il attendit de pied ferme le passage du brigand, qui ne pouvait tarder à venir. Un buisson large et touffu cachait M. de Lan-

glade, qui pouvait néanmoins voir très distinctement à travers les branches épineuses.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, quand son ennemi parut tout essoufflé, couvert de sueur et de poussière : à l'instant même où ce misérable passait devant la broussaille, M. de Langlade fond sur lui, rapide comme l'éclair ; puis, sans donner à cet homme le temps de se reconnaître, il le saisit à la gorge et le terrasse.

— Misérable ! s'écrie M. de Langlade en le retenant d'une main sur le sol, et de l'autre lui appuyant un pistolet contre la poitrine, tu es mort si tu bouges !

Le brigand demeure comme foudroyé ; il n'a pas la force d'articuler même un seul mot pour demander grâce, et il joint les mains d'un air suppliant.

— Que veux-tu de moi, malheureux ? poursuit M. de Langlade. Quel est ton chef ? Quel est cet homme masqué à qui vous sembliez tous obéir ?

— Monsieur..... mon bon monsieur..... grâce!...

— Il ne s'agit pas de grâce! répond M. de Langlade en lui posant un genou sur l'estomac pour l'empêcher de faire la moindre résistance. Allons! parle vite, si tu ne veux pas que je te brise le crâne! quel est ce cadavre autour duquel vous étiez tous les cinq? C'est une de vos victimes sans doute?

— Non, Monsieur... non, non, je vous le jure, ce n'est pas nous qui l'avons tuée!...

— Parle! parle!... Je ne te donne qu'une minute pour te décider... Par le ciel! je te jure que tu es mort si tu ne me dis pas tout!

— Je vous dirai tout, mon bon Monsieur... c'est-à-dire, tout ce que je sais... Mais je ne sais pas grand chose!

— Tu sais au moins quel est ce cadavre?

— Oui, Monsieur, répond le brigand d'une voix presque éteinte : c'est une femme...

— Mais le nom de cette femme, te dis-je!

— Monsieur, aussi vrai que je suis un honnête homme, je ne sais rien de plus...

— Te railles-tu de moi, misérable? s'écrie M. de Langlade en posant le bout du canon de son pistolet sur les tempes de l'homme terrassé. Ta vie m'appartient... et j'ai droit de la prendre puisque tu menaçais la mienne! Ainsi, tu vois que rien ne peut te sauver, et c'est fait de toi si tu ne me nommes tes complices!

—Eh bien! Monsieur... un petit moment!... bégaya le pauvre diable à moitié suffoqué, en tirant une langue affreuse, je vais vous conter la chose... Mais, pour l'amour du bon Dieu! ôtez votre genou!... J'étouffe...

M. de Langlade fit ce que le brigand lui demandait; mais il continua de le maintenir avec force contre terre.

— Parle!

— Je vous jure, mon bon Monsieur, dit le brigand après avoir un peu repris haleine, que je ne suis dans tout cela qu'une ma-

chine... une vraie machine... Je crois bien que mes camarades n'en savent pas plus long que moi... Le commandant, c'est-à-dire celui qui paie, ne s'est pas compromis, allez!... Du diable! si je pourrais le reconnaître... il avait un masque... Mais, pourtant, je puis vous nommer un certain camarade qui n'est pas manchot!... C'est lui qui a dû porter le cadavre à l'auberge avec le chef et un autre... Je ne sais pas où ils l'ont été prendre, ce pauvre cadavre! mais, parole d'honneur! on n'a tué personne devant moi... D'abord, je n'étais pas engagé pour une opération de ce genre... s'il y a du sang dans tout ceci, voyez-vous, Monsieur, ça ne peut venir que d'un maudit Corse, d'un certain Brandini... c'est-à-dire, Ocampo...

— Ocampo? interrompit M. de Langlade frappé de ce nom.

— Oui, Monsieur, Ocampo... Voilà comme on l'appelle chez M. le comte de Rosmandas...

— Quoi ! veux-tu parler d'Ocampo, du valet de chambre de M. de Rosmandas ?

— Justement, mon bon Monsieur... C'est un fier diable, allez ! D'abord, il aime le sang..... c'est moi qui peux vous le dire !..... Nous avons servi tous deux ensemble à l'arsenal de Toulon...

— Que veux-tu dire?. . Quoi ! Ocampo?...

— A eu l'honneur de faire trois ans de bagne... avec l'infortuné qui vous demande grâce à mains jointes...

— Est-il possible? s'écria M. de Langlade avec un geste de dégoût qui lui fit un moment lâcher ce misérable. Mais achève ! Quels étaient vos projets ?

Ah ! dame, Monsieur, voilà ce qui n'est pas facile à dire... car le commandant ne m'a fait aucune confidence... mais, autant que j'ai pu le deviner dans ma pauvre caboche, on voulait cette nuit même enlever une jeune personne... oui, dans le château du comte de Rosmandas...

M. de Langlade ne put retenir une exclamation de surprise et de frayeur.

— Es-tu sûr de ce que tu avances ?

— Oh ! dame, autant qu'on peut être sûr des choses, mon bon Monsieur !

— Et tu ne sais pas quelle est cette jeune personne?

— Oh ! pas du tout, je vous jure ! pas plus que l'enfant qui vient de naître...

Un trait de lumière sinistre et fatale avait tout à coup traversé l'esprit de M. de Langlade : il pâlit, et ses poings se contractèrent.

— Viens ! relève-toi ! dit-il au brigand qui avait peine à se tenir sur ses jambes. Marche devant moi, sans tourner la tête... Si tu fais mine de vouloir t'échapper, regarde..... Voici deux chiens de chasse qui te rattraperont !

En même temps, il lui montrait ses deux pistolets armés. Le brigand, tout abasourdi, n'était guère en humeur de faire le

récalcitrant : Il marcha donc en tremblant de tous ses membres devant M. de Langlade qui lui enjoignait par instants de presser le pas.

Au bout de quelques minutes, ils étaient dans le parc de M. de Rosmandas : M. de Langlade avait la clef d'une porte, afin d'arriver par le parc, à toute heure, quand bon lui semblerait.

Un faible crépuscule annonçait déjà l'aurore. M. de Langlade, marchant toujours derrière le brigand, lui indiquait la route qu'il fallait suivre. Enfin, ils arrivèrent près du tombeau des comtesses de Rosmandas. Un levier de fer, des tenailles et un marteau se trouvaient sur le gazon, à côté du mausolée.

— Écoute ! dit M. de Langlade d'un ton impérieux et solennel : tu vas faire ce que je vais t'ordonner. Pas de résistance ! pas un mot !... D'ailleurs, ici je n'ai qu'une parole à dire, on m'entendrait !... Allons ! prend ce

levier, et soulève avec moi cette pierre...

Le brigand se baissa docilement pour ramasser l'instrument de fer. Après quelques efforts pénibles, il réussit, aidé par M. de Langlade, à soulever le pesant couvercle, qui fut appuyé contre un arbre.

— Maintenant, suis moi, dit M. de Langlade à voix basse, et marche sans bruit.

Les alentours du tombeau étaient redevenus silencieux et déserts. Tout à coup un gémissement plaintif se fait entendre au fond du mausolée, puis un visage pâle et décomposé, quelque chose enfin de semblable à un spectre, apparaît et sort du caveau. . . . .

. . . .

. . . .

Un quart d'heure après, deux hommes livides, exténués, abaissaient à grande peine la pierre du tombeau : C'étaient le comte et Joseph.

— Allons! Joseph, dit M. de Rosmandas, qui semblait avoir conservé bien plus de force

et d'énergie que le pauvre domestique, ne perdons pas un instant... ou c'est fait de nous! Ce levier, ce marteau, ces tenailles, faisons-les disparaître. Viens! comblons cette fosse...

Puis, entraînant Joseph vers la fosse où gisait le malheureux Ocampo, il y jette précipitamment tous les outils qui auraient pu le trahir; et, secondé par Joseph, qui obéit machinalement, il a bientôt comblé le trou profond. Le comte ensuite piétine quelques temps sur la terre fraîchement remuée; il la recouvre de branches et de feuilles mortes; puis, avant que le soleil n'ait paru tout entier sur l'horizon, M. de Rosmandas et son domestique regagnent furtivement le château par un couloir secret.

XXII.

C'est un inconvénient, sans doute, pour notre histoire de passer si fréquemment d'un lieu à l'autre et de suivre, dans leurs actions respectives, tant de personnages, qui se meuvent presque simultanément sur le théâtre et dans les coulisses de ce drame sombre et fatal ; mais les fils de cette noire intrigue sont tellement compliqués, qu'il serait impossible

au lecteur de les saisir distinctement si, de temps à l'autre, nous ne faisions halte pour en démêler la trame.

Cela dit, transportons-nous dans la chambre du comte de Rosmandas, au moment même où M. de Langlade venait d'y entrer.

— Eh bien! dit le comte avec agitation. Expliquez-vous! Ma fille? où est ma fille?

— Elle est encore en sûreté, j'espère, Monsieur le comte! mais j'arrive à temps... une heure de plus peut-être, et la malheureuse jeune fille....

— Encore une fois, où est-elle? interrompit le comte, pâle, furieux, bouleversé.

— Calmez-vous un instant, monsieur le comte... je vais tout vous dire...

— Oh! mais c'est horrible! s'écriait M. de Rosmandas en se frappant le front et la poitrine. C'est lui, le misérable!... puisqu'il a disparu...

— Monsieur le comte, reprit M. de Lan-

glade d'une voix triste et sévère, je conçois le trouble qui doit règner dans vos idées... Cette nuit a été bien fatale pour nous tous! Mais revenez à vous, au nom du ciel! Faites un effort sur vous même... écoutez-moi sans m'interrompre...

— Eh! comment voulez-vous que je vous écoute! repondit le comte en se promenant dans la chambre à grands pas, furieux, tout hors de lui, sombre, égaré. Marie! ma pauvre Marie! il me l'a prise, l'infâme!... Oh! ce ne peut être que lui, vous dis-je!... Mais ne tardons pas davantage!... Vite! vite, à cheval!... Courons à sa poursuite!...

En parlant ainsi, le comte s'élançait vers la porte: M. de Langlade le retient.

— Sa tête est égarée! pensait M. de Langlade. Ah! le remords sans doute, la frayeur!...

— Non, je vous en conjure, restez, monsieur le comte! reprend-il avec une inflexion moins dure et presque suppliante. Le mal-

heur que vous craignez n'arrivera pas... le hasard m'a tout découvert!

— Mais vous ne savez donc pas? s'écrie le comte avec un redoublement de fureur, on m'a pris ma fille!... Marie, ma pauvre enfant, celle qui me faisait vivre!... Oh! mais vous ne le croyez pas?... Venez donc... venez dans sa chambre!... la porte est brisée, le lit en désordre!... Oh! c'est lui!.... je vous répète que c'est lui!

M. de Langlade commençait à frissonner de tous ses membres; il tremblait d'être accouru trop tard.

— Suivez-moi! oh! si vous êtes mon ami, ne me retenez plus! criait toujours le comte. Vous voyez bien que je ne suis pas fou, que je parle avec suite!... Oui, vous avez beau me regarder avec surprise, avec effroi... j'ai toute ma raison, vous dis-je!... Mais je suis au désespoir! Oh! j'ai le cœur brisé!

En parlant de la sorte, il se laissa tomber tout en larmes dans un fauteuil et poussa de

longs sanglots. M. de Langlade, profondément ému et troublé, lui prit une main avec compassion.

— Au nom du ciel ! expliquons-nous, monsieur le comte ! dit-il d'une voix frémissante. De qui voulez-vous parler ? Quel est donc celui que vous nommez infâme ? celui qui vous a pris votre fille, dites-vous ?

— Fernand ! C'est Fernand ! Oh ! mais je le retrouverai !... Alors, pas de pitié, pas de pardon !... Oh ! ce sera terrible !...

— Fernand ? pensa M. de Langlade avec épouvante. C'est lui, je n'en doute plus. Quoi ! aurait-il eu déjà le temps d'accomplir son lâche projet ?

— Vite ! vite ! à cheval, et suivez-moi ! s'écria le comte en se relevant avec une sorte de frénésie. Vous m'aviez promis de me rendre ma fille !... et vous ne me la rendez pas !... Oh ! malheureux, malheureux que je suis ! n'avoir aimé qu'elle au monde... avec adoration, avec délire !... avoir tant

souffert !... Et quand j'allais être heureux peut-être, me voir tout enlever.., mon orgueil, mon amour... mon bonheur, ma vie !...

Et, n'ayant pas la force de marcher, il retomba, un genou sur le parquet.

— Serait-il donc vrai ? s'écria M. de Langlade. Allons ! monsieur le comte, du courage !... venez... appelons Marie... c'est un rêve de votre imagination frappée !... Non, votre fils n'a pas commis ce crime! Marie est dans sa chambre encore !... elle repose !...

— Venez donc, puisque vous ne me croyez pas ! répondit le comte d'une voix sourde en lui prenant la main. Venez... vous allez tout savoir !... D'ailleurs, je ne veux plus rien vous cacher, à vous... Monsieur de Langlade, vous êtes un homme d'honneur... je vous confierai mon secret. Oh ! n'est-ce pas, vous vengerez ma fille?... Ma fille?... non... Marie ! et vous me vengerez, moi, car je vais mourir !... la force m'abandonne...

M. de Langlade, effrayé, le soutenait dans ses bras.

Tout à coup M. de Rosmandas semble se ranimer : il entraîne M. de Langlade vers une petite porte qu'il ouvre avec précipitation ; puis, arrivé au bout d'un couloir, il pousse un ressort caché dans la muraille. Soudain un carré de boiserie tourne sur un pivot invisible, et M. de Langlade aperçoit l'intérieur d'une chambre à coucher dont les fauteuils sont pêle-mêle ; le lit est vide, mais froissé, défait ; sur le tapis on voit des éclats de planche, des fragments de porte brisée.

— Eh bien ! dit le comte amèrement, avais-je tort ?

M. de Langlade demeure pâle, attéré.

— Et maintenant, sachez tout ! s'écrie le comte. Je suis un misérable, un infâme... aussi infâme peut-être que Fernand !..... J'aime...

Il n'acheva point : un homme venait d'entrer dans la chambre de Marie. M. de Langlade reconnaît son cousin.

XXIII.

— Un homme dans la chambre de ma fille ! .. dit sourdement le comte. Qui êtes-vous ?

— Le chevalier d'Hermont, monsieur le comte.

Et en parlant ainsi, ce jeune homme avait un sourire amer et sardonique.

— Qui vous a permis...? ajouta le comte dont la voix s'éteignit sans force.

Pendant ce temps-là, M. de Langlade regardait, muet de surprise.

Le chevalier avait fait quelques pas vers la boiserie entr'ouverte, dont le bas, resté fermé et immobile, le séparait encore de M. de Rosmandas.

— Monsieur le comte, dit-il en le mesurant d'un regard de défi, maintenant que vous savez tout, ou du moins beaucoup de choses, permettez-moi d'ajouter à vos connaissances!... Le cher cousin de Langlade, en vous montrant le portefeuille, ne vous a pas tout dit... Voudriez-vous bien m'apprendre ce qu'elle est devenue, cette femme qui passait pour folle, et qui a disparu de ce château une certaine nuit... la nuit même de la mort... de la prétendue mort de madame la comtesse de Rosmandas?

Le comte recula de surprise et d'horreur.

— Quoi! vous sauriez?... murmura-t-il.

— Oui, je sais ! répliqua d'Hermont avec un air de triomphe cruel et railleur. Écoutez, il n'y a de témoin ici que mon cher cousin de Langlade ; celui-là peut m'entendre... Monsieur le comte, voulez-vous faire avec moi vos conditions ? il en est temps encore... Voici ce que je vous demande : mademoiselle Marie de Rosmandas , qui passe pour votre fille et qui ne l'est pas, va m'être confiée à l'instant même...

— M. de Langlade, vous connaissez cet homme ? dit vivement le comte. Mais, en vérité, c'est un fou !

— Un fou ? je ne crois pas, monsieur le comte , reprit le chevalier en secouant la tête d'un air de menace ; ou, du moins, vous avouerez que pour un fou je n'ai pas manqué d'une certaine perspicacité !... Au surplus, nous entrerons tout à l'heure dans les détails, si bon vous semble. Maintenant, ce que je veux, c'est qu'on me dise où cette pauvre victime est cachée... car je ne suis

pas votre dupe, et cette porte brisée, cette chambre en désordre, tout cela ne m'en impose pas!... c'est une ruse, c'est un mensonge... Oui, vous êtes le complice de cet homme, de ce monsieur de Langlade!...

— Insolent! s'écria de Langlade avec indignation. Que voulez-vous dire?

— Je dis, mon cher cousin, que vous avez l'air de ne pas comprendre, et que vous comprenez fort bien! ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis au courant de tout ce qui se passe dans ce château. Vous avez laissé croire que vous aimiez mademoiselle de Rosmandas, que vous prétendiez à sa main, mais ce n'était qu'une lâche et basse complaisance... Ce faux amour, ces fausses prétentions de mariage devaient servir de manteau à quelque chose d'infâme!... Oui, vous favorisiez, Monsieur, les coupables projets d'un père sur sa fille!...

— Ah! c'est trop fort! repartit M. de Langlade frémissant de colère. Vous êtes donc,

comme toujours, calomniateur et méchant!... l'âge, Monsieur, n'a donc pu vous changer!... Je vous ordonne de vous taire... car je serais moins patient qu'autrefois, et nos liens de parenté seraient trop faibles pour me retenir!... Dans maintes circonstances, j'ai méprisé vos insultes, vos ridicules provocations... mais aujourd'hui, chevalier, ce n'est plus un enfantillage! vous m'outragez dans mon amour, dans mon honneur!... Taisez-vous! taisez-vous!

— Faites-moi donc taire si vous pouvez, cousin de Langlade! Vous parlez très majestueusement, comme d'habitude; mais tous vos beaux discours, tous vos sentiments chevaleresques, ne tromperaient que des idiots... Vous croyez me faire peur, parce vous avez entre les mains un portefeuille que vous m'avez volé... mais regardez bien, je ne tremble pas, c'est vous qui frissonnez des pieds à la tête... Je vous mets au défi de

parler... mon accusation vaudrait bien la vôtre !

— Que veut-il dire? pensa M. de Langlade, frappé d'une idée subite. Quoi! ces papiers...

Et, sans répondre aux nouvelles insultes du chevalier, il tira de sa poche le portefeuille noir.

A cette vue, le jeune d'Hermont, plus exaspéré que jamais, s'élança vers de Langlade pour lui arracher le portefeuille ; mais à l'instant même, un ressort invisible joua dans la muraille, et le panneau de boiserie se referma.

Le chevalier d'Hermont demeura seul, ébahi, frappé de stupeur.

XXIV.

Le chevalier d'Hermont ne pouvait comprendre ce qui venait de se passer; il regardait avec étonnement la boiserie, qui tout à l'heure était béante comme une porte. Enfin, après un silence de stupéfaction, il murmura ces mots :

— Ah ! je comprends tout, maintenant !...

Il courait déjà vers la porte pour sortir, le cœur gros de haine et de vengeance.

— C'est Ocampo, disait-il en grinçant des dents, c'est lui, ce misérable, qui m'a vendu!... Oh! mais nous allons voir... je les tiens tous entre mes mains... le père et le fils... et l'autre... et Marie!

Au moment où il franchissait déjà la porte brisée, le comte parut, et, lui barrant le passage, il repoussa le chevalier dans l'intérieur de la chambre.

— Et maintenant, Monsieur, dit le comte d'une voix terrible, nous allons nous expliquer. Que voulez-vous? qui vous amène chez moi?

— Parbleu! monsieur le comte, je vous remercie, j'allais vous chercher, vous m'avez prévenu... Mais venez un peu plus avant dans cette chambre... quelqu'un pourrait nous entendre, et je crois que vous en seriez fâché plus que moi...

— Parlez! parlez vite! répliqua M. de Rosmandas.

— Monsieur le comte, dit le chevalier en

baissant la voix d'un air mystérieux et menaçant ; une femme, qui passait pour morte, est restée dix-huit mois enfermée dans les souterrains de ce château...

— Ah !

Le comte, foudroyé, regardait son interlocuteur avec un effroi indicible.

— N'est-ce pas, monsieur le comte, poursuivit d'Hermont, n'est-ce pas que je devine assez bien les choses pour un fou ?... Mais de grâce ! prêtez-moi l'oreille, ce n'est pas tout encore : cette femme est morte hier... le matin ou le soir, je ne sais pas au juste, et vous seul pouvez savoir cela... Quant à sa maladie, vous devez la connaître ; vous étiez son médecin... et je présume qu'au moyen d'un breuvage calmant et soporifique...

Le chevalier s'interrompit un instant et compléta sa pensée par un étrange sourire plein d'amertume.

Mais le comte venait de s'éveiller de sa torpeur.

— Vous mentez! cria-t-il. Je ne suis pas un assassin!

— Peu m'importe! je ne suis pas un juge d'instruction, et ceci n'est pas un interrogatoire... Si vous m'y forcez, monsieur le comte, avant une heure vous aurez peut-être alors à vous disculper.... Mais actuellement, parlons sans colère et discutons. Je vous répète que cette femme était hier dans une cave du château... Vous croyez peut-être qu'elle s'y trouve encore? Mais non, le cadavre n'est plus entre vos mains... il est maintenant dans celles de la Justice; on dresse procès-verbal: mais on aura beau faire, il est impossible qu'on reconnaisse la comtesse de Rosmandas... à moins pourtant qu'un scélérat qui était à votre service, Ocampo....

— Ocampo? interrompit le comte.

— Oui, c'est un misérable, un infâme, qui est capable de tout! Mais il ne s'agit pas de lui maintenant: qu'il vous suffise d'apprendre que j'étais en correspondance avec cet

homme, et qu'il m'a vendu vos secrets. Ce vil coquin a vendu peut-être aussi les miens à quelque autre, à de Langlade par exemple... Mais peu m'importe! je ne crains personne, pas même la Justice! Ce que j'ai fait, j'avais droit de le faire.

— Malheur à vous! s'écria le comte en lui étreignant une main dans les siennes. Vous en avez trop dit... votre indiscrétion vous coûtera cher, Monsieur! Écoutez... vous êtes chez moi, vous m'insultez, vous me menacez... je suis en cas de légitime défense, je pourrais vous tuer comme un malfaiteur!... Je suis armé, Monsieur! continua-t-il d'une voix basse et tremblante, en tirant à demi de sa poche un poignard à lame courte et triangulaire.

— Ah! ah! répondit le chevalier d'Hermont avec un éclat de rire sardonique. Regardez bien, monsieur le comte : nous avons pris nos précautions tous les deux!

En même temps il montrait au comte un pistolet.

— Maintenant, monsieur de Rosmandas, si vous m'en croyez, nous agirons sans violence. D'ailleurs, je ne vous demande qu'une chose, c'est de me prêter un moment d'attention. Je sais que la prétendue folle dont je vous parlais tout à l'heure est morte, assassinée peut-être, dans la chambre à coucher même de la comtesse de Rosmandas. Cette femme, je vous l'apprends, car vous ne le savez pas sans doute, se nommait Gabrielle Monval. Cette femme était la mère, la véritable mère de Marie...

Le comte jeta un cri de saisissement.

— Vous le saviez, n'est-ce pas, monsieur e comte?... je l'espère du moins pour la morale... Vous saviez que Marie n'était pas votre fille?...

— Elle n'est pas ma fille? elle! Marie? interrompit le comte avec un mélange d'horreur et de joie indicible. Ah! parlez, je vous

en conjure ! Dites-moi tout... dites-moi tout !

— Très volontiers, monsieur le comte : Ocampo m'avait pourtant laissé croire que vous saviez une partie du secret ; mais je vois bien que non. Eh bien ! j'en suis enchanté : car j'ai l'espoir maintenant que nous allons nous entendre le mieux du monde. Vous comprendrez que je ne veux rien que de fort raisonnable. Mais croyez-moi, ne restons pas dans cette chambre : la porte en est brisée, autant vaudrait causer d'affaires sur la place publique, et ce que j'ai à vous dire est d'une nature singulièrement délicate. En outre, il y a, ce me semble, des boiseries mobiles et des portes secrètes, comme dans *les Mystères d'Udolphe*... Je ne serais pas du tout flatté que M. Fernand votre fils, et ce brave cousin de Langlade, entendissent notre conversation.

— Venez... dit le comte en l'attirant vers le corridor, venez autre part... Et moi aussi j'ai peur qu'on nous entende !... O mon Dieu,

mon Dieu, je vous remercie! continua-t-il en se parlant à lui même avec une expression de joie et d'attendrissement. Tout est donc vrai! Elle ne m'a donc pas trompé!... Quel bonheur! cet homme va me rendre Marie!

Le comte n'en doutait point : le chevalier d'Hermont devait savoir ce que Marie était devenue.

— Venez, Monsieur, poursuivit le comte avec une inflexion presque suppliante. Neme cachez rien... Ayez pitié d'un homme bien malheureux... oh! oui, plus malheureux que coupable! Tout ce que j'ai, toute ma fortune, ce château vous appartient... Mais rendez-moi cette pauvre enfant! ne me la prenez pas!

— Eh! eh! chevalier, tu n'as pas mal joué ton rôle! pensa d'Hermont triomphant.

Et tous deux, ils sortirent de la chambre de Marie.

XXV.

Nous laisserons M. de Rosmandas et le chevalier poursuivre leur mystérieux entretien dans une chambre bien close, où nul ne pouvait les entendre. Mais, pour l'intelligence de cette histoire, il nous faut remonter un peu le cours des évènements.

La veille même, une scène effrayante, et qui devait rester à tout jamais ignorée, s'é-

tait accomplie dans les souterrains du château. La malheureuse prisonnière était mourante : le remords et le désespoir, bien plus encore que l'air malsain du cachot et la souffrance, avaient usé les dernières forces de ce corps débile et amaigri. Depuis plusieurs jours, elle refusait opiniâtrément toute nourriture ; et, consumée d'une soif ardente, elle n'avait plus même assez d'énergie pour aller prendre une cruche d'eau qu'on lui descendait chaque matin par l'ouverture du plafond. L'infortunée, en proie à la plus douloureuse insomnie, passait les nuits entières à se lamenter, à gémir, à demander pardon au ciel. Longtemps elle avait conservé l'espoir de sortir enfin de cette horrible tombe anticipée ; mais cette douce et consolante illusion était maintenant pour jamais détruite : la voix qui lui avait dit souvent d'espérer, ne se faisait plus entendre au dessus de sa tête. Elle ne recevait plus de billets encourageants ; tout le monde paraissait l'avoir abandonnée : et

pourtant le jour, l'heure, étaient déjà fixés pour l'évasion ! La malheureuse n'en doutait plus, son bourreau, sans doute, avait tout découvert.

Chaque fois qu'elle entendait le plafond s'entr'ouvrir, chaque fois que d'inutiles aliments descendaient jusqu'à terre au moyen d'une corde, l'infortunée créature poussait des lamentations plus déchirantes. Elle ne demandait plus la vie, la liberté : mais un prêtre, un confesseur, pour se réconcilier avec Dieu et mourir.

Plusieurs jours s'étaient passés : aucune voix n'avait répondu à la sienne ; cette trappe même qui semblait par moments lui rendre un peu d'air et de liberté, cette trappe mystérieuse ne s'ouvrait plus. La prisonnière, dont l'affaissement augmentait d'heure en heure, restait gisante et immobile, sur un lit en désordre, au milieu des couvertures et des draps bouleversés. Sa lampe venait de s'éteindre faute d'huile ; une obscurité pro-

fonde régnait dans le caveau. Déjà la malheureuse avait les mains et les pieds froids comme du marbre, elle sentait, de moment en moment, la chaleur vitale abandonner ses membres et se concentrer vers le cœur. Ses lèvres étaient sèches, brûlantes ; sa langue restait collée à son palais. Depuis une heure environ, cette pauvre femme n'avait plus qu'une pensée, un désir, un cri :

— Mon Dieu ! un prêtre!... un prêtre!...

Sa voix était faible et râlante.

Tout à coup une voix sort du plafond :

— Comtesse de Rosmandas, préparez-vous : le confesseur va venir.

Cette voix ranime un instant la mourante.

— Oh ! merci ! merci, Monsieur le comte ! dit-elle avec un accent de reconnaissance. Je meurs en vous pardonnant !...

— C'est moi qui vous pardonne, Madame ! répond la voix. Que Dieu vous pardonne aussi !

Et la trappe se referme.

Un quart d'heure s'écoule. Déjà la comtesse de Rosmandas n'espérait plus recevoir la bénédiction d'un prêtre avant de mourir, et elle recommandait son âme à Dieu, quand la porte de fer s'ouvre en grinçant sur ses gonds.

Un rayon de lumière pénètre dans le cachot; puis une voix se fait entendre, une voix bien connue, qui fait tressaillir la moribonde :

— Entrez, mon père, et confessez-la. Qu'elle meure, s'il est possible, en paix avec le ciel! Prenez ce flambeau, je vous attends.

La porte, qui n'était qu'entrebâillée, s'ouvre alors toute grande : puis un prêtre, vêtu d'une longue soutane et la tête couverte d'une cagoule, entre avec un flambeau qu'il pose dans un coin de la chambre. La porte se referme.

— Mon père, ah! venez... vite... s'écrie la comtesse avec un élan de joie doulou-

reuse qui achève de l'épuiser. Approchez-vous... voici la mort qui vient!

Le prêtre s'approcha lentement du lit; et, tirant un crucifix d'ivoire caché dans un pli de sa soutane, il dit d'une voix basse et creuse, en s'inclinant un peu vers la mourante :

— Confessez-vous, ma fille! Dieu vous pardonnera!

La mourante se releva sur un coude avec effort, et voulut se mettre à genoux; mais elle retomba lourdement sur son lit.

— Mon père, dit-elle d'une voix déchirante, voyez... je suis bien malheureuse!... Mais j'ai tout mérité!... J'ai fait une chose infâme!... J'avais une amie, une bonne et généreuse amie, qui a tout fait pour moi... Eh bien! je l'ai tuée!...

Et la comtesse n'en dit pas davantage, étouffée de sanglots. Le prêtre écoutait, silencieux, immobile, son crucifix à la main.

— Hâtez-vous! murmura-t-il après avoir

attendu vainement que la pénitente continuât ses aveux. Vous n'avez plus qu'un instant, peut-être! Craignez l'enfer!...

— Oh! oui, l'enfer! s'écria-t-elle en se tordant les mains. Il m'attend! il m'appelle!... Malheureuse! Je l'ai tuée, mon père... mais je ne le voulais pas!... J'étais folle... Ecoutez... sachez tout... J'étais ambitieuse... Pauvre et de famille obscure, je voulais une grande fortune, un grand nom... Le comte de Rosmandas, que Dieu lui pardonne! m'avait dit un jour qu'il m'épouserait si je le rendais père... Alors, une idée affreuse me vint... Je voulus à tout prix devenir comtesse de Rosmandas!... J'avais une pauvre amie, Gabrielle Monval... Un riche et vieux libertin l'avait séduite, et la malheureuse, pour se dérober à la colère de ses parents, vint chercher un asile dans ce château... Je réussis à la cacher dans mon appartement plusieurs jours... Enfin, elle accoucha d'une fille... Le comte alors était absent, et me croyait en-

ceinte depuis sept mois... J'obtins sans peine de Gabrielle Monval que cet enfant nouveau-né passerait pour le mien, et serait élevé sous le nom de Rosmandas... La pauvre Gabrielle me bénit encore de ce qu'elle appelait mon dévouement!... et quelques jours après, elle quitta secrètement le château... Oh! mais voici le plus horrible, mon père! poursuivit-elle avec un redoublement de sanglots et de larmes.

Elle ne pouvait plus parler. Pendant ce temps-là, le prêtre demeurait toujours debout et comme agité d'un frisson qui faisait trembler le crucifix dans sa main.

— Achevez! dit-il sourdement.

— Plusieurs années s'écoulèrent... poursuivit la comtesse. Moi, je croyais mon secret bien en sûreté... Quand elle revint, cette femme... oui, Gabrielle Monval... elle me redemanda sa fille... Moi, je refusai... Que devenir?... j'avais trompé le comte!... Je suppliai cette femme, j'embrassai ses ge-

noux... pleurs, cris, supplications, tout resta vain!... Oh! j'avais le délire! J'étais aveugle de fureur et de désespoir!... Un jour, Gabrielle devint menaçante... Elle redemandait sa fille, elle disait : Je suis sa mère, je la veux, je vais tout dire au comte... Je la retins, je l'enfermai dans ma chambre... Elle criait... on pouvait venir d'un moment à l'autre... Alors, je m'accrochai aux vêtements de la malheureuse!... Je tombai avec elle sur mon lit... Elle criait toujours... furieuse, folle, éperdue, je lui étreignis la gorge avec mes deux mains!... Oh! mon père, je ne voulais point sa mort, je vous le jure! mais je ne savais plus ce que je faisais... j'étais folle, vous dis-je, et mes doigts se crispaient sur sa gorge!... Je perdis connaissance...

Elle se tut; ses gémissements s'arrêtèrent : on n'entendit plus dans le caveau que sa respiration rauque et fréquente. Le prêtre était immobile.

— Je meurs! s'écria-t-elle en joignant les mains. L'absolution, mon père!...

— Non! s'écrie une voix effrayante. L'enfer, malheureuse! l'enfer!

Et soudain le prêtre relève le capuchon qui lui couvre le visage; il se penche sur la mourante.

— Je l'ai donc, ce secret! dit-il avec amertume. Merci, comtesse de Rosmandas!

L'infortunée a reconnu son mari; elle pousse un long gémissement, et rend le dernier soupir.

Le comte jette le drap sur la face du cadavre, lui pose son crucifix sur la poitrine, et sort du caveau.

XXVI.

Nous avons déjà raconté les évènements qui suivirent cette épouvantable scène du cachot ; nous donnerons plus tard quelques explications nécessaires, qui ne feraient maintenant qu'entraver la marche de notre récit.

Certes, personne n'aurait pu s'attendre, après de si violentes péripéties, à la scène

triste, mais calme, qui s'accomplissait dans la chambre du comte. M. de Rosmandas, assis dans un fauteuil, se tenait le visage entre ses mains, et l'on voyait par moments de grosses larmes tomber sur le parquet. Silencieux, rêveur, il ne laissait échapper que de longs soupirs et des sanglots. A quelque distance du comte, M. de Langlade et le chevalier d'Hermont semblaient causer presque affectueusement ensemble : il était évident qu'une réconciliation venait d'avoir lieu entre les deux cousins. Mais toutes les avances, le chevalier d'Hermont paraissait les faire seul : M. de Langlade conservait une sorte de réserve digne et froide, qui contrastait singulièrement avec les démonstrations bruyantes et les fougueuses embrassades du chevalier. M. de Langlade était fort pâle encore ; son front chargé de nuages accusait une sourde inquiétude, ou peut-être un violent chagrin : quant au jeune d'Hermont, il avait pris un air charmant et dégagé ; tout

en parlant, il se balançait avec un mol abandon , tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, comme un valseur qui va prendre son essor.

— Eh pardieu ! mon cher de Langlade, disait-il en lui secouant la main, nous étions bien enfants tout à l'heure !... Nous disputer, nous prendre à la gorge pour si peu de chose !... Que diantre! mon cher, c'était un malentendu ! Vous voyez qu'un mot d'explication a tout arrangé parfaitement. Quant à moi, j'en étais sûr, et tout ce que je voulais ce n'était rien qu'une petite causerie... Corbleu! convenez, cousin de Langlade, que c'eût été dommage de nous couper la gorge!

— En vérité je pense comme vous, d'Hermont, répondit M. de Langlade sans attacher grande importance à ses paroles.

Il était sombre, préoccupé, distrait.

— Ah ça! mais je vous conseille de ne pas attendre : informez vite la police, continua d'Hermont avec une extrême volubilité ;

sans quoi, je ne sais pas trop comment les choses se passeraient! parole d'honneur! Si, comme tout nous le fait croire maintenant, la pauvre demoiselle a été enlevée par son frère, j'aimerais infiniment mieux qu'elle eût tout autre ravisseur! il paraît que ce M. Fernand...

— Silence! interrompit M. de Langlade en lui prenant la main. Oubliez-vous donc que leur père vous entend?

— Oh! oh! leur père!... ajouta le chevalier d'un air significatif: cela vous plaît à dire, cousin... Mais actuellement, vous savez très bien à quoi vous en tenir: ce portefeuille vous a mis au fait.

M. de Langlade ne répondit que par un soupir.

— Pardieu! mon cher, reprit d'Hermont en se cambrant d'un air majestueux, vous auriez tort de vous désoler pour une semblable bagatelle! On prétend que la jeune personne est charmante, délicieuse, enfin que c'est une

blonde adorable : maintenant, je vous le demande un peu, qu'elle soit la fille de l'un ou de l'autre, que vous importe? elle n'en passera pas moins aux yeux du monde pour mademoiselle de Rosmandas. Rien absolument n'est changé pour vous... Et tenez, cousin, ajouta-t-il en se penchant vers lui d'un air mystérieux, voulez-vous que je sois franc? eh bien! parole d'honneur! à votre place, j'aimerais tout autant que ma femme légitime n'eût pas dans ses veines le sang des Rosmandas... On m'a toujours dit que cette famille-là, de père en fils, était malheureuse, qu'il y avait sur elle quelque chose de fatal.. Je me trompe peut-être et vous allez dire que je suis absnrde, que c'est mon latin de collège qui me remonte au cerveau ; mais toutes les fois qu'on m'a parlé des Rosmandas, je me suis imaginé une race maudite, une vraie famille des Atrides!.....

Ces derniers mots, le chevalier d'Hermont les avait prononcés à haute voix, sans le vou-

loir : soudain un cri se fit entendre.

— Les Atrides ! murmura le comte qui venait de se lever, pâle, effaré, hagard.

En même temps, il promenait autour de lui des yeux pleins d'épouvante.

—D'Hermont, silence, au nom du ciel ! dit à demi voix M. de Langlade en lui prenant la main. Il est assez malheureux... ayez pitié de lui !

— Très bien ! très bien, mon cher de Langlade ! je suis muet...

Cependant le comte marchait à pas lents, la tête basse, les mains pendantes et croisées : il ne semblait pas s'apercevoir que deux témoins l'observaient ; absorbé dans sa rêverie profonde, peut-être se croyait-il seul.

— Dites donc, cousin, murmura le chevalier d'Hermont à l'oreille de M. de Langlade, je voudrais bien attendre le retour des gens que le comte a envoyés à la recherche de Marie, car, diable m'emporte ! je m'intéresse à

ma future petite cousine! Mais, entre nous soit dit, je crois qu'il serait plus sage à moi de filer doux et de m'éclipser... La police est maintenant à mes trouses : il est vrai que j'étais masqué dans cette maudite auberge, et que personne, à l'exception d'Ocampo, n'a vu mes traits. Mais c'est égal, je crains ce drôle, et je ne veux pas rester une heure de plus dans le château.

— Cousin d'Hermont, je vous approuve, répondit de Langlade. Si par malheur on venait à vous reconnaître, en effet, tout irait mal! Adieu, et merci! A présent, n'est-ce pas, nous sommes d'accord et je puis compter sur votre amitié, sur votre discrétion, comme vous sur la mienne?

— Parfaitement, cousin, et je vous jure que désormais vous n'aurez pas de meilleur ami que votre très humble serviteur! Vous êtes un brave garçon, désintéressé, généreux, et, sur mon âme! je me trouve presque un malhonnête homme à côté de vous!

Mais que diantre! mon cher, j'étais ruiné, criblé de dettes... Vous êtes riche, vous... quatre ou cinq cent mille francs de plus ou de moins, que vous importe? Tandis que moi... Bref, c'était la question d'être ou de ne pas être! c'était une belle vie joyeuse, ou une balle de pistolet dans la tête!

— Allons, cousin, soyez heureux! repartit M. de Langlade avec tristesse. Mais surtout, soyez sage, s'il est possible...

— Oui, parole d'honneur! c'est mon projet, dit le jeune libertin en riant. Mais adieu! je pars... Croyez-moi, brûlez le portefeuille!

— Soyez tranquille, d'Hermont, je sais ce que j'ai à faire...

Les deux cousins échangèrent ensemble une poignée de main cordiale, et le chevalier d'Hermont sortit de la chambre en se dandinant.

— Enfin! murmura M. de Langlade comme débarrassé d'un grand poids. Maintenant, que faire? Oh! combien de malheurs je prévois

encore!... Mais, quoi qu'il arrive, ne disons rien, qu'il ignore toujours, le malheureux, que je suis maître de son terrible secret!... On ne revient pas ! continua-t-il après un instant de silence. Les indications seraient-elles fausses! Oh! si l'on ne découvrait pas leurs traces!... si Fernand...

— Fernand? répéta le comte d'une voix furieuse, en semblant tout à coup s'éveiller de sa torpeur. L'infâme, où est-il?... Qu'on me l'amène! qu'on le traîne à mes pieds!... Oh! cette fois je ferai bonne garde!... un cachot plus profond et plus sûr...

Il n'acheva point. Mais sa main abaissée vers le parquet avait l'air de désigner les souterrains mystérieux et sourds cachés dans les entrailles du vieux château.

M. de Langlade frissonna : il avait compris !

— Eh bien ! me le rend-on, cet infâme ravisseur! poursuivit le comte d'une voix de tonnerre. Puis, avec attendrissement :

— Marie, ma pauvre enfant... ma fille !...

Et il marchait d'un air égaré par toute la chambre.

— Ah ! c'est vous? c'est vous ? dit-il avec une expression de joie sauvage en reconnaissant tout à coup M. de Langlade. Vous l'avez arrêté, le misérable ? Où est-il ?... où sont-ils ?...

— Du calme, monsieur le comte ! au nom du ciel, un peu de courage !

— Conduisez-le vers moi !... Mort ou vif, je le veux ! je le veux !

Soudain M. de Langlade prête l'oreille : une grande agitation, un bruit tumultueux de pas et de voix résonne dans la cour et dans l'escalier. M. de Langlade sort précipitamment de la chambre ; il s'élance vers la fenêtre.

— Ah ! s'écrie-t-il... Fernand !... Marie !...

Déjà M. de Rosmandas a franchi l'escalier.

XXVII.

Fernand et sa sœur venaient d'être ramenés au château par la gendarmerie.

Marie était pâle, abattue ; elle marchait languissamment. Fernand la soutenait avec amour, et de temps à autre lui adressait des paroles d'encouragement et de consolation ; mais la physionomie du jeune homme, si douce lorsqu'il parlait à sa sœur, devenait

sombre et menaçante quand ses yeux se reportaient tout à coup sur les hommes armés qui l'environnaient.

Mais déjà le comte est dans la cour du château ; M. de Langlade le suit avec précipitation.

— Marie ! mon enfant ! s'écrie le comte en enlevant la jeune fille dans ses bras.

Fernand fronçait le sourcil.

Marie est si tremblante, si affaissée, qu'elle n'a pas la force de prononcer une parole ; seulement, elle détourne la tête avec une sorte de répulsion involontaire, chaque fois que le comte veut l'embrasser.

Mais à la tendresse de M. de Rosmandas a succédé bientôt sa colère, un désir insatiable de vengeance : il regarde Fernand, et leurs yeux échangent des éclairs de haine. M. de Langlade frissonne ; il demeure immobile et stupéfait, dans l'attente de quelque lutte horrible entre le fils et le père.

Mais ce fut bien autre chose encore, lorsqu'

que M. de Rosmandas apprit de quelle manière Fernand avait enlevé Marie ; lorsqu'il apprit que déjà tous les deux ils étaient dans une barque au moment où la force armée avait paru : tous ces détails firent bouillir le sang et la colère dans les veines du comte ; et, lorsqu'un des gendarmes qui conduisaient la petite troupe, demanda au comte si en effet ce jeune homme était son fils, le comte répondit d'une voix sourde et terrible :

— Non, ce n'est pas mon fils ! non, non !

Alors notre brave Langlois, s'imaginant que son prisonnier lui en avait imposé, frappa sur l'épaule de Fernand avec un branlement de tête d'assez mauvais augure :

— L'ami, dit-il, vous allez nous suivre. Ah ! ah ! voilà comme vous mentez à la gendarmerie ! C'est bien ! très bien ! parfaitement bien ! Voyez donc un peu, camarades, il se donnait les airs d'être fils d'un comte ! Pas dégoûté, morbleu ! pas dégoûté !... Les menottes à ce jeune gaillard, vite ! holà !

— Brutes que vous êtes ! répliqua Fernand d'une voix sourde et menaçante. Ne m'approchez pas... autrement malheur à vous !

Mais, en dépit des menaces et des invectives de Fernand, on n'eût pas tardé à triompher de lui, malgré sa force et son courage, si tout à coup Marie ne se fût écriée avec une angoisse déchirante :

— Mon frère ! mon frère ! Ne me séparez pas de mon frère !

Le comte demeurait sombre et muet. Il fallut que M. de Langlade fît comprendre à l'incorruptible Langlois que ce beau jeune homme farouche était véritablement le fils du comte.

— Suffit ! suffit ! dit le gendarme en se radoucissant tout à coup. Puisque c'est le fils et le père, qu'ils s'arrangent en famille : ça ne regarde plus la gendarmerie. Au surplus, vous m'avez l'air d'un bourgeois respectable, Monsieur : je m'en rapporte à ce que vous dites. Je vais aller conter la chose

au brigadier, et peut-être bien qu'il va vous faire une petite visite. Il y a, je crois, du louche dans la fugue de cette belle demoiselle : mais je commence à comprendre... Très bien ! très bien ! c'est des amourettes !.. Donc ça ne regarde pas la gendarmerie. Sur ce, bonsoir, joie et prospérité.

Langlois et ses gendarmes se remirent en marche et quittèrent le château.

Déjà le comte avait emporté sa fille entre ses bras dans un salon du rez-de-chaussée : Fernand, qui d'abord était resté immobile de fureur et de stupéfaction, voulut s'élancer sur les pas de son père ; mais à l'éclair sinistre qui flamboyait dans ses yeux, aux paroles sourdes et menaçantes que murmuraient ses lèvres, M. de Langlade comprit qu'un malheur allait arriver, et retint Fernand. Celui-ci le repousse ; et, raidissant le poing, l'écume à la bouche, il bondit comme un lion courroucé et se précipite sur M. de Langlade. Mais, avant de s'em-

porter aux violences, aux voies de fait, il s'arrête un instant, le bras déjà levé, au moment de frapper son adversaire : le calme et la dignité froide de M. de Langlade ont paralysé tout à coup ce furieux.

— Eh bien! monsieur Fernand, à quoi pensez-vous donc? Est-il possible qu'un homme de votre nom, de votre rang, soit aussi peu maître de lui-même!

— Pas de leçon, Monsieur! répond Fernand en secouant la tête. Je n'en veux pas recevoir de vous, pas plus que de cet homme que j'ai nommé trop longtemps mon père!... Écoutez, je vous hais... vous me haïssez de même, je le sens... entre nous deux il y a comme une muraille de fer qui nous sépare... C'est une antipathie profonde, une profonde aversion!...

— Vous parlez pour vous, monsieur Fernand, répondit M. de Langlade qui s'efforçait de montrer un sang-froid qu'il était loin d'avoir au fond du cœur. Vous me haïssez!

je le vois bien depuis longtemps. Je ne sais pas en vérité ce que j'ai pu vous faire; mais vous êtes mon ennemi mortel...

— Oui, mortel!

— J'en suis au désespoir, repartit M. de Langlade, impassible. Moi, je ne vous hais pas... au contraire, Monsieur, et je serais tout disposé, je vous le jure, à ne voir en vous que le frère de mademoiselle Marie...

— Marie! interrompt Fernand, les dents grinçantes. Je vous défends de prononcer ce nom!

—Monsieur Fernand, votre raison s'égare.

— Oh! oui, elle s'égare!... Tremblez!... je ne suis pas un lâche... et pourtant je serais capable d'un assassinat!... Allons! Monsieur, si vous avez du cœur, si vous n'êtes pas un faux gentilhomme, ayons le courage d'en finir!... Vous m'abhorrez, je le sens, cela doit être... oui, je vous gêne... et vous me gênez! Il faut que l'un de nous deux soit mort, pour que l'autre...

— Mais c'est de la folie!

— Pas d'insulte! pas un mot de plus, Monsieur!... ou cette main vous châtie!

— Monsieur Fernand! murmura de Langlade qui n'avait plus assez d'empire sur lui-même pour se contenir. Assez!

— Une menace, je crois? répliqua l'impétueux Fernand.

A l'instant même une voix craintive et déchirante se fit entendre : cette voix partait du château. C'était Marie qui, attirée par le bruit de cette violente altercation, s'était brusquement élancée vers une fenêtre, et tendait ses mains suppliantes vers les deux adversaires prêts à fondre l'un sur l'autre.

— Fernand! disait-elle, mon cher Fernand!... Au nom du ciel!... Monsieur de Langlade, mon ami, c'est mon frère!...

En même temps le comte, enlaçant la taille svelte et souple de la jeune fille, s'efforçait de l'arracher de cette fenêtre.

Par bonheur, Fernand, l'œil toujours attaché sur M. de Langlade comme le regard d'un oiseau de proie sur sa victime, ne tourna point la tête vers cette croisée, et ne put voir ce qui se passait; mais il avait entendu la voix douloureuse de Marie, et sa colère, au lieu de s'éteindre, avait pris une nouvelle intensité.

— Silence, je vous en conjure, monsieur Fernand ! murmura de Langlade : votre sœur nous entend, elle nous voit... La pauvre Marie...

— Encore ce nom ! interrompit Fernand exaspéré. Il parle d'elle, ce misérable ! comme si elle était déjà sa femme !... Ah ! c'en est trop ! La mort !... lui ou moi !...

Et, comme emporté par un mouvement frénétique, il effleura de sa main le visage de M. de Langlade.

— Ah !

M. de Langlade, qui s'était jusqu'alors contenu avec tant de force et de patience,

porta la main sur un pistolet caché dans son habit : ce ne fut qu'un geste, une pensée.

Marie venait de s'évanouir.

Un pareil affront infligé à ce brave jeune homme sous les yeux mêmes de la femme qu'il aimait, un pareil affront ne pouvait plus être lavé qu'avec du sang.

— Monsieur , dit-il d'une voix sourde et basse en prenant la main de Fernand , c'est maintenant moi qui ai besoin de vengeance ! Dans une heure, je vous attends derrière les murs du parc... L'épée ou le pistolet, à votre choix !

— Tous les deux ! répondit Fernand, les prunelles flamboyantes. Que dans une heure l'un de nous soit un cadavre !

— Fort bien ! répondit froidement M. de Langlade. Mais écoutez , Monsieur, simplifions les choses... Nous sommes tous deux gens d'honneur... Moi d'abord, j'ai toute confiance en votre parole... L'important, n'est-ce pas, dans cette affaire, c'est que l'un cède

la place à l'autre? je commence à croire comme vous que le monde est trop petit pour nous deux!... Voici donc ce que je vous propose : une pièce d'or jetée en l'air va décider qui doit vivre ou mourir... Pile ou face, rien de plus simple!

— Je vous comprends... C'est bien! vous êtes un brave! dit Fernand. J'accepte... Ainsi l'un de nous deux se fera sauter lui-même la cervelle.

— C'est cela même.

— A merveille! touchez là, monsieur de Langlade!

Et les deux adversaires qui venaient de former ensemble ce pacte horrible, échangèrent une poignée de main. Le comte de Rosmandas, qui les observait avec une joie pleine d'inquiétude, se rembrunit tout à coup : il les croyait reconciliés.

XXVIII.

Pendant l'heure qui s'écoule avant l'accomplissement de ce duel épouvantable, mettons à profit quelques instants de calme et de réconciliation apparente, pour expliquer divers évènements dont les causes premières sont restées vagues et obscures, dans le cours de cette narration.

On a deviné déjà que M. de Rosmandas,

après la mort tragique de Gabrielle, avait fait enterrer cette femme au lieu de la comtesse, qui devait passer pour morte et rester à tout jamais enfermée dans un souterrain du château. Le comte avait différents motifs qui l'engageaient à commettre cette barbarie : d'abord une haine irréconciliable séparait depuis longtemps les deux époux ; en outre, la comtesse avait pénétré un mystère dont la révélation pouvait perdre et déshonorer son mari d'un moment à l'autre. Mais la raison déterminante du comte, celle qu'il fit surtout valoir devant Ocampo avant de prendre son affreuse résolution, ce fut le crime de la comtesse, le meurtre qu'elle venait d'accomplir sur Gabrielle Monval : comment tromper l'œil de la Justice? comment disculper sa femme? C'était chose impossible ; et d'ailleurs le comte, en voulant faire disparaître du monde une créature qu'il haïssait profondément , montrait aussi l'intention de la punir et de remplacer par un

éternel cachot le châtiment des hommes.

Dix-huit mois après l'enterrement de la fausse comtesse, une scène qui devait alarmer singulièrement le comte avait eu lieu un matin dans le château : on se rappelle que M. de Langlade et Marie, se trouvant dans un petit salon le jour même où la jeune fille s'était évanouie sur le tombeau, on se rappelle qu'une discussion vive et bruyante, à laquelle assistait M. de Rosmandas, s'était fait entendre dans une pièce voisine du salon. Tout à coup M. de Rosmandas était rentré sombre et morose ; il voulait savoir si M. de Langlade avait entendu quelques mots de cette violente altercation : — Rien absolument, répondit M. de Langlade. » C'est qu'en effet l'entrevue, que M. de Rosmandas venait d'avoir avec deux personnages de fort mauvaise mine, était de nature à le préoccuper vivement : ces deux personnages, qui se disaient amis et camarades d'Ocampo, étaient venus le demander plu-

sieurs fois avec insistance ; le comte, informé à temps de cette visite, les avait très mal reçus et voulait qu'on les mît à la porte. Mais soudain l'un de ces hommes, celui qui paraissait le plus insolent et le plus hardi, s'approcha du comte et lui dit d'une voix menaçante : « — Ah ça ! pas d'avanie , monsieur le comte ! autrement nous pourrions dire... Le camarade Ocampo nous en a conté long ! Oui, oui, le tombeau... le souterrain... » Cet homme n'avait rien dit de plus : suivant toute apparence, il ne savait qu'à demi les choses, et plaidait brutalement le faux pour savoir le vrai. Ce qui paraissait indubitable , c'est que le drôle voulait faire peur au comte et lui tirer de l'argent. Mais on comprendra sans peine que M. de Rosmandas, malgré son inquiétude et ses craintes, n'ait pas voulu transiger avec un pareil misérable et lui payer son silence : il le chassa. Néanmoins , le comte devait être en proie à de vives angoisses, car , d'un mo-

ment à l'autre, la police avertie, par cet homme, pouvait venir faire de minutieuses perquisitions dans le château; et, quoique la chambre souterraine où se trouvait la comtesse, fût située au milieu d'une espèce de labyrinthe où tout autre que lui et Ocampo pouvait se perdre, cependant il n'était pas impossible qu'à force d'investigations on découvrît le caveau. Alors comment justifier l'emprisonnement de la comtesse? tout éclaterait au grand jour!.. on exhumerait sur-le-champ cette femme ensevelie sous le nom de madame de Rosmandas; et lui peut-être, il passerait pour l'assassin. On ne s'étonnera donc pas que M. de Rosmandas, après la mort de sa femme, ait cru devoir la placer immédiatement dans le caveau funèbre, à l'endroit même où l'étrangère avait été inhumée. Le comte avait fait creuser par Joseph une fosse profonde au milieu des broussailles, afin d'y cacher les restes de la femme inconnue. C'est dans cette fosse béante que

le malheureux Ocampo s'était laissé tomber la tête la première.

C'était une horrible mort sans doute, mais cet homme la méritait peut-être! Un jour, le comte avait eu la presque certitude que l'Italien voulait l'assassiner: une trappe qui s'ouvrait sur un abîme d'une effroyable profondeur, avait cédé tout à coup sous les pas du comte; par bonheur, celui-ci était tombé à quelques lignes du gouffre. Cet abominable guet-apens ne pouvait provenir que d'Ocampo : lui seul connaissait l'existence d'une pareille trappe, condamnée depuis longtemps et soutenue par deux grosses barres de fer transversales qui l'unissaient fortement au reste du plancher. Cette trappe invisible, pratiquée autrefois dans les temps de féodalité pour faire disparaître les gens dont il fallait se débarrasser, précipitait la victime au fond de ces puits qu'on nomme oubliettes. Le comte se promit bien de punir Ocampo et de le réduire pour jamais au si-

lence : une heure après, à l'instant même où l'Italien arrivait à pas de loup pour voir sans doute l'effet de son piège atroce, M. de Rosmandas, caché derrière une draperie, s'élança tout à coup sur Ocampo qui, perdant l'équilibre, tomba sur le plancher mobile... aussitôt la trappe céda, et le bruit d'un corps pesant se fit entendre. Une pareille chute était cent fois mortelle, et tout autre qu'un scélérat aurait eu le corps brisé en mille pièces; mais il ne perdait rien pour attendre, et satan lui ménageait une plus horrible tombe. Quoi qu'il en soit, l'Italien en fut quitte pour d'affreuses contusions; mais, après un évanouissement de plusieurs heures, il reprit courage, fureta longtemps au milieu des ténèbres, et découvrit, à force de recherches, une étroite issue communiquant avec une citerne, depuis longtemps vide et creusée à quelque distance des fossés du château. Dès lors Ocampo se voyait sauvé. Il profita d'une nuit obscure pour escalader la citerne, et disparut.

On sait déjà les intelligences secrètes qui existaient entre cet homme et le chevalier d'Hermont : celui-ci avec de l'argent n'avait pas eu de peine à faire parler Ocampo. Le chevalier se trouvait donc parfaitement au courant de tout ce qui se passait chez le comte, et demeurait caché dans une auberge voisine, en attendant une occasion favorable pour agir. L'Italien, qui depuis fort longtemps connaissait tous les mystérieux détours, toutes les issues, tous les secrets du château, ne manquait pas d'y rentrer furtivement chaque nuit, afin d'épier toutes les actions du comte. Un soir même, il avait pénétré dans la chambre de Marie, et se disposait peut-être à l'enlever tout de suite, quand l'arrivée soudaine de Guillaume avait fait manquer ce projet : Guillaume, dans sa terreur, n'avait point reconnu son camarade Ocampo sous l'ample manteau noir qui l'enveloppait ; il avait pris tout bonnement ce personnage pour quelque séduc-

teur ; et, craignant qu'on ne lui fît peut-être un mauvais parti, il s'était sauvé à toutes jambes. Ocampo n'avait pas tardé à savoir la disparition de Fernand ; et, convaincu par l'expérience que ce jeune homme ne pouvait être que dans la chambre secrète située précisément sous la chambre à coucher du comte, il pénétra la nuit jusqu'au prisonnier par une lucarne où le corps d'un homme pouvait passer à grand'peine. Ocampo avait deviné juste : Fernand était dans la chambre secrète où son père, un jour, l'avait précipité ; mais cette chute ne pouvait être fort dangereuse, toute la chambre se trouvant matelassée et garnie d'une laine épaisse. Ocampo, n'ayant pas une extrême confiance dans la parole du chevalier d'Hermont, voulait se ménager l'appui de Fernand, et se faire par la suite une arme du fils contre le père : il apprit donc à Fernand que le projet du comte était d'enlever Marie et de s'enfuir avec elle ; il apprit à Fernand que suivant

toute apparence Marie n'était pas sa sœur. Mais, ne connaissant pas lui-même toute la vérité, il ne put rien dire à Fernand de positif.

Il est presque inutile de dire quels étaient les motifs du chevalier d'Hermont en enlevant la comtesse et Marie. Certes, le chevalier n'était pas amoureux de cette jeune fille qu'il n'avait jamais vue : l'unique objet de son ambition, c'était l'héritage du vieil oncle, M. de Fourcy. D'Hermont, qui avait toujours mené joyeuse et brillante existence, était criblé de dettes; les juifs même commençaient à lui refuser le secours de leur bourse, et l'infortuné libertin avait plus d'une fois pensé très sérieusement à se casser la tête. Maintenant une fortune superbe, un établissement très sortable se présentait à lui, et, bien qu'il n'eût pas la moindre envie d'allumer les torches conjugales, néanmoins il trouvait piquant de souffler à son cousin la délicieuse Marie. Voici, à peu de chose près, le raison-

nement du chevalier : — Je délivre la pauvre comtesse, j'emporte la jeune fille, et je me pose majestueusement comme le sauveur de sa mère. Marie, pleine de reconnaissance, va m'adorer!.. alors moi je l'épouse tout bonnement, sans lui dire qu'elle n'est pas la fille de M. son père; car à quoi bon, ma foi puisque je consens à franchir le *Rubicon* matrimonial, autant prendre pour femme la fille d'un comte que celle d'un vieux farceur comme feu mon oncle. Cependant si la confidence est nécessaire, nous montrerons les papiers en escamotant le mieux du monde le nom du brave cousin de Langlade. Alors, ma foi ! tout s'arrange pour le mieux. Mais si, par hasard, M. le comte faisait le difficile, je lui dis : — Mon cher, discutez la chose avec ces bons magistrats. Vous avez tué la véritable mère de votre fille, vous avez cadenassé dans une prison puante cette pauvre comtesse de Rosmandas. Le comte, qui est un homme prudent, me dira : —Parbleu !

chevalier, vous avez raison. Tapez là ! vous êtes mon gendre. Quant au cousin de Langlade, il crèvera de colère, s'il veut, ça m'est égal.

La réconciliation de M. de Langlade et du chevalier était une chose toute naturelle : d'Hermont n'avait d'ailleurs aucun sujet de haine particulier contre son cousin ; et, dès que celui-ci, qui était le désintéressement en personne, lui eut abandonné de grand cœur toute la riche succession de l'oncle en échange du mystérieux portefeuille, le chevalier se trouva très heureux d'avoir fait une aussi bonne affaire. Pour M. de Langlade, il ne regrettait pas non plus le marché qu'il venait de conclure : ce portefeuille contenait des papiers si importants pour l'honneur de la famille de Rosmandas, qu'il fallait absolument les soustraire aux yeux du monde; et M. de Langlade s'était bien promis de ne révéler jamais à Marie le secret fatal de sa naissance, à moins d'y être forcé par quelque

circonstance imprévue. Les deux cousins, après avoir été sur le point de se couper la gorge ensemble, s'étaient donc quittés ravis l'un de l'autre.

Nous devons dire aussi pourquoi la gendarmerie était venue d'abord au château, puis ensuite à l'auberge: on avait appris qu'un forçat évadé se cachait dans la maison du comte sous le faux nom d'Ocampo; dès lors il fallait s'emparer de cet homme. Le brigadier chargé de cette capture demande à M. de Rosmandas qu'on remette l'Italien entre les mains de la Justice; mais le comte lui apprend que ce misérable n'est plus au château : il voulait assassiner M. de Rosmandas, et sa fille peut-être; et le jour même où le comte avait tout découvert, l'infâme Ocampo n'avait pas attendu qu'on l'arrêtât et s'était précipitamment enfui, en emportant beaucoup d'or et de bijoux volés à son maître. Du reste, M. de Rosmandas désirait vivement qu'on ne fît aucune poursuite, dans

la crainte de voir son nom compromis et mêlé, dans un procès ignoble, au nom d'un forçat. Pour donner plus de force à sa prière, le comte avait glissé dans la main du brigadier un rouleau de vingt-cinq pièces d'or.

Depuis plusieurs jours, la petite auberge voisine du château était louée, disait-on, louée tout entière, par un riche voyageur inconnu, qui ne voulait pas qu'on y admît personne jusqu'à nouvel ordre. L'aubergiste avait obéï, et n'ouvrait plus sa porte aux gens ; mais ces refus inhospitaliers indisposaient tout le monde et paraissaient inexpliquables : tellement que l'hôte fort inquiet crut pouvoir enfreindre quelque peu la défense du riche inconnu. C'est pourquoi, un soir qu'il était d'assez bonne humeur, il ouvrit sa porte à M. de Langlade. On présume bien que les gens des environs étaient fort curieux de savoir ce qui se passait dans cette auberge, habitée par l'opulent personnage : une nuit, un paysan, plus hardi que les autres, se

cacha derrière un buisson à quelque distance de l'auberge ; il aperçut bientôt deux hommes qui portaient un fardeau sur leurs épaules... C'était comme une forme humaine!.. Un autre homme les précédait, et semblait les conduire. Les deux porteurs silencieux s'introduisirent dans l'auberge par une petite porte, qui se referma tout à coup.

Alors notre paysan, qui était plus mort que vif, courut avertir la gendarmerie.

XXIX.

Le duel fatal, le duel à mort, s'était accompli. Fernand avait perdu dans ce jeu terrible, et c'était lui qui devait se briser le crâne. L'arme était dans sa main, toute prête : elle s'appuyait déjà contre son front, le doigt pressait la détente ; quand M. de Langlade arrête le bras de Fernand.

— Vivez ! vivez ! s'écrie-t-il avec un

accent parti de l'âme. Fernand, soyons amis!...

— Non, je ne veux rien vous devoir! j'ai perdu, répond Fernand d'une voix sombre, et je tiens à vous payer!...

En même temps, il appliquait de nouveau contre son front le pistolet, que M. de Langlade avait détourné un instant.

— Au nom du ciel, Fernand! Au nom de votre sœur!...

— Ma sœur! ah! vous m'y faites penser... je ne veux plus vivre... je suis trop malheureux! laissez-moi! Laissez-moi! poursuivit-il avec un mélange de colère et de désespoir. Ne me retenez plus!

— Fernand, voulez-vous donc que j'aie éternellement sur ma conscience une tache de sang?... Par tout ce qu'il y a de sacré, je vous en supplie, consentez à vivre!...

— Non, non! je vous hais, Monsieur! ne souhaitez pas que je vive... ma vie pourrait vous être fatale!.. Et d'ailleurs, me pre-

nez-vous pour un lâche?..... J'ai joué, j'ai perdu... L'enjeu était ma vie, comme il était la vôtre... Et je vous le jure, Monsieur, si la chance avait été pour moi, je vous forcerais bien à me payer votre dette!...

M. de Langlade lâcha un moment le bras du malheureux jeune homme, en laissant échapper un long soupir. Aussitôt Fernand, se sentant libre, appuie vivement le doigt sur la détente : le coup part. Mais la direction de l'arme a été brusquement dérangée par M. de Langlade, qui, d'un geste, a détourné violemment le bras de son adversaire. Fernand, demeuré sans blessure, son pistolet fumant à la main, regarde un instant M. de Langlade avec une expression de stupeur et de colère ; puis, tout à coup, jetant bien loin son arme, il s'écrie d'une voix sourde et profonde :

— Monsieur, je ne suis pas quitte... Je ne veux pas de grâce! Vous serez payé tout à l'heure!...

Et, sans attendre de réponse, il se dirige à grands pas vers un escarpement de roches, qui domine un ravin profond. M. de Langlade veut s'élancer à sa poursuite : mais déjà Fernand a disparu dans les anfractuosités pierreuses de la montagne.

M. de Langlade est au désespoir ; il ne sait que résoudre. Comment sauver ce malheureux jeune homme ? Comment triompher d'un orgueil intraitable et farouche, qui refuse la vie et la repousse avec indignation, comme un outrage ! M. de Langlade retourne au château du comte ; il va tout dire sans doute au père de Fernand !... Mais une pensée l'arrête : Ce duel, personne dans le château n'en a connaissance ; on croit les deux ennemis réconciliés ; et si Fernand meurt, si la pauvre Marie apprend jamais que Fernand est la victime, M. de Langlade le vainqueur, alors adieu toute espérance d'amour et de mariage ! Marie n'épousera jamais le bourreau de son frère !

Pendant que ce cartel affreux s'accomplissait, le comte avait pris une résolution qu'il voulait exécuter le jour même : ce château funeste et maudit lui faisait horreur ; il voulait enfin l'abandonner pour aller vivre, avec sa fille et M. de Langlade, dans une autre partie de la France. D'ailleurs, M. de Rosmandas avait juré qu'il ne reverrait plus Fernand ; et, sans donner de motif clair et précis à cette espèce de malédiction paternelle, il disait que M. de Langlade était maintenant son fils unique, qu'avant peu de jours, Marie et ce noble jeune homme seraient unis pour jamais.

On peut se faire une idée de la joie de M. de Langlade : il se voyait au comble de ses vœux ; et, bien que Marie, deux jours auparavant, ne lui eût donné qu'un vague espoir, il se croyait aimé de cette pure et naïve jeune fille. Et maintenant qu'il avait le consentement de M. de Rosmandas, il ne prévoyait pas même une hésitation de Marie.

Fernand avait disparu du château, et le comte n'avait pas lieu de s'en étonner : une dernière explication entre le fils et le père venait de placer entr'eux un obstacle éternel ! Fernand avait dit au comte, en sortant du château, qu'il n'y rentrerait plus.

Marie était plongée dans une morne tristesse ; mais, quand son père lui apprit que la nuit prochaine était fixée pour leur départ, Marie leva les mains au ciel dans un élan de reconnaissance ; puis, elle fondit en larmes, et le nom de Fernand expira sur ses lèvres.

M. de Langlade devait accompagner le comte et sa fille ; mais, ayant lui-même à faire quelques préparatifs indispensables, il avait quitté le château : c'est au point du jour que la voiture devait partir. M. de Langlade avait promis de se rendre, à l'heure indiquée, dans la cour de M. de Rosmandas, où il trouverait les chevaux tout attelés.

Le comte distribua de l'argent à ses domestiques, et les congédia presque tous, à l'exception de Marianne et de trois autres. Il ne donnait aucune raison d'une pareille conduite ; mais, sans accuser personne individuellement, il laissait à entendre que plusieurs de ses gens avaient eu des intelligences secrètes et peut-être coupables avec l'infâme Ocampo. Néanmoins, les serviteurs congédiés n'eurent pas lieu d'être mécontents ; car leur maître fut pour eux d'une générosité singulière, et leur donna, outre leurs gages, une ample gratification.

Quand la nuit vint, l'énorme château était presque désert : il n'y avait plus dans ces vieilles murailles, en comptant M. de Rosmandas et Marie, que sept personnes, y compris le jardinier. Comme la chambre de Marie n'était plus habitable, la porte en ayant été brisée, le comte fit disposer à la hâte pour sa fille un appartement dans une autre aile du château.

Déjà la nuit était fort avancée. Marie, épuisée par tant de secousses, par tant d'émotions violentes, après avoir vainement lutté contre le sommeil, avait fini par s'endormir profondément. La nuit était sombre et orageuse; un vent de pluie, qui soufflait par bruyantes rafales, secouait les arbres avec un murmure plaintif, et gémissait lugubrement dans les corridors sombres. Il fallait que le sommeil de Marie fût bien lourd et bien profond, pour qu'elle ne fût pas éveillée par les grondements de la tempête et de l'ouragan. Encore deux heures, et le jour allait paraître.

Une veilleuse éclairait faiblement la chambre. Tout à coup un rideau s'écarte : un homme, qui venait de s'introduire par le balcon, entre sur la pointe du pied. Cet homme est couvert d'un manteau de voyage. Il s'approche avec précaution du lit de la jeune fille, et reste quelque temps à genoux devant elle, comme en extase, comme en adoration. Cet

homme est silencieux; mais sa respiration est si vive, si agitée, qu'il met une main sur sa bouche, comme s'il avait peur que le bruit de son souffle ne le trahît. Enfin, se relevant avec une sorte de frénésie, il se penche sur le visage de la pauvre enfant endormie, et colle ses lèvres de flamme contre cette bouche innocente et pure. Ce que le bruit de l'orage n'avait pu faire, ce baiser convulsif et brûlant le fait tout à coup ! La jeune fille s'éveille, elle pousse un cri.

— Silence, au nom du ciel ! murmure une voix presque éteinte.

Marie, épouvantée, cache sa tête sous les couvertures, et ses cris étouffés appellent au secours.

— Marie ! Oh ! je t'en conjure, n'appelle pas !... Tu me reconnais ?...

— Mon père ! s'écrie-t-elle avec effroi.

— Non, Marie, non, je ne suis pas ton père !... On t'a trompée !... Je t'aime !... je n'aime que toi !... Si tu savais!... Cet amour de

flamme!... oh! rien ne peut l'éteindre!....

—Mon père, vous m'effrayez!..laissez-moi!

— Je ne suis pas ton père, te dis-je! je suis l'homme qui t'aime... qui veut vivre et mourir avec toi... Écoute, apprends tout, Marie!... c'est un secret que je ne puis te cacher plus longtemps... ta véritable mère n'est point la comtesse de Rosmandas...

— Ah!

— Elle m'a trompé, te dis-je... elle nous a trompés tous les deux! Ta mère, c'est une autre femme... Tu sais, Marie, cette inconnue qui t'a pressée un jour entre ses bras...

— Eh bien?

— C'est elle! c'est elle-même! Fernand n'est pas ton frère!...

— Que dites-vous? s'écrie-t-elle avec un mélange de joie et de terreur.

— Non, le même sang ne coule pas dans vos veines... tu n'appartiens pas à notre famille, Marie... Tu vois donc bien que je puis t'aimer... t'aimer sans crime!...

— Ah ! vous me faites horreur !

— Horreur et pitié, Marie ! car je suis bien à plaindre, va !... Je t'aime... vois-tu, c'est plus fort que moi !... ce n'est pas ma faute... Hélas ! hélas ! pauvre enfant, mon crime, c'est la fatalité !... Mais viens... fuyons !... je te le demande en grâce... tiens ! je suis à genoux, je pleure... oh ! ne me repousse pas !...

Eu même temps il se frappait la poitrine, il s'arrachait les cheveux.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! disait-elle en le repoussant avec épouvante, avec indignation.

— Marie, écoute... tu ne veux pas ma mort, n'est-ce pas ? Eh bien ! fuyons, fuyons ensemble... tout est prêt... Nous quitterons la France... nous irons quelque part, bien loin, sous d'autres noms... et là, nous serons heureux !...

— Heureux dans le crime ? Jamais !.. Laissez-moi !

— Non, non ! je ne te quitte plus, Marie !... ma résolution est prise... J'ai lutté longtemps... j'ai voulu m'arracher du cœur cet amour fatal... je l'ai cruellement expié dans les tortures que je m'infligeais moi-même !... Mais c'est impossible ! Cet amour, à présent, oh ! c'est ma vie !... c'est mon souffle ! c'est mon âme !... Mais vite ! hâte-toi ! il ne reste plus qu'une heure de nuit... au point du jour nous serons déjà loin... Écoute, tu vas tout savoir... ne crains pas qu'on nous poursuive... on nous croira morts... morts dans les flammes !...

Il s'arrêta soudain en tressaillant, le bras étendu, l'oreille attentive.

— Ne tarde pas ! s'écrie-t-il avec terreur. Malheureuse enfant, vite ! le feu est au château... Oui, sous cette même chambre... Entends-tu le bourdonnement des flammes ?... l'ouragan les anime... Dans quelques minutes peut-être, ce plancher va s'écrouler... courons ! il est encore temps !...

Et comme Marie, enchaînée par l'horreur, demeurait immobile et froide sur son lit, le comte voulut l'enlever dans ses bras; mais aussitôt Marie, avec la force du désespoir, se cramponne convulsivement à son lit, comme un naufragé aux planches du navire.

— Cruelle, cruelle enfant! s'écrie le comte d'une voix déchirante, tu veux donc périr?... Tiens, écoute... c'est le pétillement du brasier... le craquement des poutres!... Oh! viens!... vite, ou je t'emporte!...

Mais le comte ne peut l'arracher de son lit.

— Mon Dieu! que faire? que faire? murmure-t-il en se tordant les mains.

Déjà toute la chambre s'emplissait d'une fumée noire et épaisse; un ronflement sourd, comme celui du vent dans une longue galerie, se faisait entendre et se rapprochait de seconde en seconde... Enfin, une raie lumineuse sembla diviser tout à coup le parquet, et des flammes s'élevèrent.

— O ciel ! ô ciel ! dit le comte en tendant les mains, grâce !... elle est innocente !... Que je meure seul !... Mais non ! s'écrie-t-il avec un éclat de rire sauvage et amer, je ne veux pas mourir ! je veux être heureux !...

Et, redoublant d'efforts, il enlevait déjà Marie entre ses bras, quand soudain une porte éclate et s'ouvre... Le comte laisse retomber la jeune fille et s'enfuit.

A l'instant même un homme se précipite dans la chambre : il est masqué.

XXX.

Cet homme s'élance vers Marie ; il ne dit pas une parole, il frissonne.

Marie, qui dans son trouble ne s'est pas rendu compte de la disparition de M. de Rosmandas, croit que ce personnage est encore lui : elle se met une main devant les yeux pour ne pas le voir, et de l'autre elle le repousse énergiquement. La porte et la

fenêtre ouvertes venaient d'établir un impétueux courant d'air, qui ravivait l'incendie comme avec un soufflet de forge. Déjà la flamme s'engouffrait par la porte béante et brisée.

— Laissez-moi mourir ! disait Marie d'une voix déchirante.

L'homme qui essayait de l'emporter demeurait silencieux. Tout à coup il se penche vers elle, et lui parle bas.

Elle pousse un cri de joie et de saisissement.

— Oh ! fuyons ! fuyons ! dit-elle en s'attachant avec amour au cou de l'homme masqué.

Déjà il l'entraînait vers la porte, quand une espèce de rugissement se fait entendre.

Marie tourne la tête : elle voit, au milieu d'une vapeur épaisse, un autre homme également masqué. Cet homme, qui porte un chapeau à larges bords, s'élance entre Marie et l'inconnu : ce dernier est enveloppé d'un

large tartan, à la façon des montagnards écossais.

Alors, une lutte effrayante, acharnée, s'engage entre ces deux hommes : ils sont muets tous deux, haletants.

Marie, tout échevelée, essaie encore de se jeter entre eux, mais vainement !..... C'est un combat terrible, un combat sans pitié, sans merci, un combat de tigres !!

Qu'on se figure ces deux hommes, rugissants et furieux, qui s'étreignent l'un l'autre au milieu des flammes, sans pouvoir encore se terrasser ! tandis qu'une belle jeune fille, les bras et la gorge nus, se tord les mains de désespoir, en poussant des sanglots étouffés !..... Autour d'eux la flamme gronde !

— Arrêtez ! arrêtez ! disait Marie toute en larmes.

Le duel continuait toujours, muet, féroce, impitoyable. Les deux adversaires sont armés l'un et l'autre, mais leurs bras demeurent emprisonnés dans cette mutuelle et convul-

sive étreinte ; ils ne peuvent faire usage de leurs armes.

Marie venait de s'évanouir.

Tout à coup l'un des combattants parvient à saisir un poignard caché sous son manteau, et il frappe, il frappe à coups redoublés !...

Son adversaire tombe en poussant un cri.

L'homme au tartan se précipite alors sur l'ennemi qu'il vient d'abattre, et lui arrache son masque.

— Mon père !...

— Mon fils !...

Ces deux cris se font entendre au milieu des flammes.

Un autre cri leur répond :

— Parricide ! parricide !

Et soudain M. de Langlade apparaît.

— Malheureux ! tu as tué ton père ! s'écrie-t-il.

Fernand demeurait à genoux, atterré, près du cadavre de M. de Rosmandas.

— Oui, parricide ! murmure-t-il d'une

voix profonde. Incestueux!... La mort! la mort!

— Fernand, la voici! répond M. de Langlade en lui présentant un pistolet tout armé. Allons, faites-vous justice! n'attendez point le châtiment!... Rappelez-vous votre dette... Allons!...

— Merci! dit Fernand en saisissant l'arme. Sauvez ma sœur!... Adieu!

Une explosion retentit.

Aussitôt, M. de Langlade, soulevant Marie toujours sans connaissance, l'emporte à travers les flammes; et, quelques instants après, toute la chambre s'abîmait dans un large et dévorant brasier!

FIN.